



Liberté & Solitude

1^{re} édition - Dépôt légal : D/2019/9945/1

ISBN 978-930403-00-7

© Khémaïs GHARBI

© Éditions Mémoires d'Hommes

Rue des Egyptiens, n° 6 - 1050 Bruxelles

E-mail: editions.memoires.dhommes@gmail.com

Ce livre relate les quatorze derniers jours de la vie de Othman Gharbi. Tous les personnages sont réels même si le style d'écriture est romancé. Cet ouvrage est destiné aux seuls membres de la famille de l'illustre disparu afin de leur permettre de savourer en permanence la lecture des « Post-it » dont Sidi Khouya était le grand maître.

Khémaïs Gharbi

Liberté & Solitude

Tenir bon, tenir tête, tenir son rang

SES « POST-IT » ÉTAIENT SON HÉRITAGE

RÉCIT ROMANCÉ
DES DEUX DERNIÈRES SEMAINES
DE LA VIE DE OTHMAN GHARBI

DU MÊME AUTEUR

VOICI LA CLEF DU MONDE ARABE

VERSION NÉERLANDAISE

SLEUTEL VOOR DE ARABISCHE WERELD

ÉDITÉ PAR SWISSAIR

FENÊTRE SUR LA BELGIQUE

VERSION NÉERLANDAISE

BELGIE IN DE KIJKER

ÉDITÉ À COMPTE D'AUTEUR

ALICE ET LE PRINCE DES TÉNÈBRES

NOUVELLE - ATELIER D'ÉCRITURE

UNE PARCELLE DE LUMIÈRE

ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

LIBERTÉ & SOLITUDE

TENIR BON, TENIR TÊTE, TENIR SON RANG

SES « POST-IT » ÉTAIENT SON HÉRITAGE

ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

DANS L'OEIL DU CYCLONE

À PARAÎTRE POUR LE 10^e ANNIVERSAIRE

DU « PRINTEMPS ARABE »

ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

*« La Liberté consiste moins à faire sa volonté
qu'à ne pas être soumis à celle d'autrui. »*

Jean-Jacques Rousseau

*À mes parents, Si Belgacem et Lella Chérifa
fondateurs de notre branche familiale tunisoise;*

*A mon frère aîné, alias Sidi Khounya,
personnage atypique à plus d'un titre;*

*Ainsi qu'à tous les Gharbi
présents et à venir
en souvenir de notre passage sur terre.*



Préface

Je devais avoir 9 ans environ lorsqu'un jour je demandai à Sidi Khouya la signification du mot « crépuscule » en français. Il m'expliqua avec des termes simples qu'il s'agit du coucher du soleil au moment où il disparaît derrière l'horizon dans la direction de l'ouest. Il s'empressa cependant de me préciser que le soleil ne se couche jamais, mais c'est le mouvement de rotation de la Terre qui nous donne cette impression. Le crépuscule, conclut-il, c'est le moment situé entre la fin du jour et le début de la nuit.

J'étais content de sa réponse, car je savais que dès le lendemain à l'école, j'aurais certainement l'occasion, à un moment ou un autre, d'épater mes camarades de classe, voire mon instituteur lui-même, de mon nouveau savoir récolté auprès de mon grand frère. Je m'empressai donc de noter dans mon cahier d'écolier ces précieuses informations et les appris par cœur afin d'avoir l'air d'improviser le moment venu.

Le lendemain, à la reprise des cours, monsieur Saâda, notre instituteur, s'arrêta sur la phrase du texte à préparer

où ce mot figurait et demanda, sans grande conviction, si quelqu'un connaissait sa signification. Ma main droite s'était levée avant même qu'il ait fini sa question et ce fut le résultat espéré. Devant tous mes camarades étonnés et un maître d'école ravi, je débitai avec aisance « mon » explication du mot « crépuscule ».

Je dois donc à Sidi Khouya ce gain de prestige auprès de mes camarades et de mon instituteur, ainsi que mon intérêt pour la langue française dont j'avais à la maison un solide connaisseur. Ce genre de scènes s'est répété souvent durant ma scolarité, puis il est allé en s'amenuisant au fur et à mesure que j'approchais de l'adolescence, car pour jouer au grand et conquérir mon indépendance ou parfois par simple orgueil, je préférais chercher ce genre d'aide plutôt ailleurs qu'au sein de la fratrie.

Cependant, je savais que ma « bibliothèque » fraternelle était toujours disponible au moindre besoin et ma mémoire a associé, à juste titre, les souvenirs de ce coup d'éclat à cette phrase savante de mon frère aîné. C'est donc dans cette phrase inoubliable que j'essayerai de puiser mon inspiration pour l'hommage que je voudrais lui rendre, à travers ce livre, alors qu'il vient de nous quitter ; car pour moi Sidi Khouya n'est jamais parti, « mais c'est le mouvement de rotation de la Terre qui me donne cette impression ».

Comme le soleil, il réapparaîtra demain à l'aube du nouveau jour, d'abord dans l'horizon de mes pensées, accompagné de petites lumières pour ses réponses courtes à mes questions d'écolier, puis dans ma pleine conscience avec la clarté du soleil au zénith, pour ses explications de grand frère désirant léguer son savoir à son benjamin pour ses interrogations de jeune adulte.

C'est encore cette même phrase, qui m'avait distingué des autres quand j'étais enfant, qui me servira de toile de fond pour faire passer, à mon tour, mon grand frère au

premier rang afin qu'il ne tombe pas dans l'oubli qui guette chacun d'entre nous après notre bref passage sur Terre.

Mon grand frère le mérite, précisément parce qu'il était resté modeste et discret, sa vie durant, malgré un parcours hors norme d'un grand commis de l'État. Administrateur de gouvernement à son entrée dans la fonction publique, il en avait gravi tous les échelons.

C'était un homme exceptionnel, né et grandi dans une époque exceptionnelle de l'histoire de la Tunisie contemporaine qu'il a servie, dès les premières années de son indépendance, sous la direction éclairée d'un président tout aussi exceptionnel, Habib Bourguiba, dont il avait reçu plusieurs décorations de l'Ordre de la République.

Pour retracer les traits saillants de sa personnalité atypique, je serai à ses côtés à chaque lever et coucher de soleil, durant les derniers jours de sa vie, pour tenter de lui tenir compagnie dans ses doutes ou ses certitudes, dans ses espoirs ou ses résignations et dans ses réflexions les plus profondes sur son pays, sa famille et son siècle.



Chapitre I

Le jour se lève sur Tunis, Sidi Khouya émerge de son sommeil. Il consulte sa montre pour connaître l'heure et évaluer la durée et la qualité de son repos nocturne. Il procède comme d'habitude à une analyse méthodique de cette pause obligée de notre activité cérébrale, en assumant lui-même le rôle du thérapeute et du patient.

– As-tu eu des difficultés à t'endormir cette nuit? As-tu eu plusieurs éveils nocturnes? As-tu eu l'impression de ne pas avoir suffisamment dormi? As-tu la sensation d'être fatigué à ton réveil? As-tu mal à la tête?

Après avoir répondu par la négative à toutes ces questions, Sidi Khouya sort satisfait de son autoconsultation. Il considère, par conséquent, qu'il est parfaitement en mesure de quitter son lit, aujourd'hui, sans aucune contre-indication. Cependant, par prudence, il se recommande de se ménager et de ne pas commencer sa journée sur les chapeaux de roues. Il vit seul et personne ne l'attend pour le petit déjeuner. *C'est le privilège des hommes libres*, se convainc-t-il tous les matins. *Profitions-en donc au maximum.*

Sidi Khouya apprécie cette liberté qu'il a toujours voulue, recherchée et gagnée envers et contre tous. Cette indépendance que peu de gens savourent comme lui, chaque jour. N'avoir de comptes à rendre à personne, se lever quand on veut, manger à sa guise et surtout n'avoir aucune obligation ni la moindre contrainte. *C'est cela la vraie liberté*, se dit-il, dans son for intérieur, celle qu'il a acquise, lui, à la force de son caractère dans une société entravée par des chaînes de toutes sortes.

Sidi Khouya se prépare doucement à quitter son lit, mais constate en bougeant qu'il s'était endormi la veille avec son livre de chevet ouvert. Il le soulève avec une infinie précaution. C'est un ouvrage qui contient le *Discours sur les sciences et les arts* de Jean-Jacques Rousseau. Il partage tout à fait la philosophie de cet auteur sur la société qui corrompt l'être humain. Il a même souligné cette réflexion pour s'en souvenir : « À quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes. »

Sidi Khouya pose avec précaution le livre sur sa table de nuit, comme si les idées qu'il contient risquaient de tomber physiquement par terre, si l'ouvrage venait à être secoué pendant la manœuvre. Il l'inspecte néanmoins une dernière fois sous toutes ses coutures afin de s'assurer qu'il n'a pas été froissé par son endormissement prématuré. Il s'en serait voulu si par sa négligence, ce livre, ou n'importe quel autre ouvrage d'ailleurs, venait à être endommagé ainsi ou autrement. En le déposant, il constate la perte du signet. Il se met aussitôt à sa recherche, soulève les draps, la couverture, déplace son oreiller, sans résultat. En se penchant vers le sol, il le voit enfin, sur le tapis au pied de son lit. Il le ramasse, mais le garde en main tout en reprenant l'ouvrage afin de retrouver l'endroit où le repositionner.

Il se souvient parfaitement du dernier chapitre d'hier et, sans aucune difficulté, le retrouve en parcourant le haut de page. Il repère le dernier paragraphe lu et se remet à sa lecture. Il se replonge dans l'ouvrage avec un tel intérêt qu'il entre dans un débat d'idées avec Rousseau sur certains aspects de sa philosophie. S'engage, à deux siècles de distance, une discussion entre les deux hommes, que seule une sonnerie venant de l'extérieur tente d'interrompre.

Insensible à ce genre de dérangement, Sidi Khouya poursuit son raisonnement sur la liberté sous toutes ses formes. Liberté de penser, d'agir, de vivre selon ses choix, d'avoir ou de ne pas avoir d'amis, de femme, d'enfants, d'aller et de venir où on veut, quand on veut, sans contraintes directe ou indirecte. Liberté aussi de s'habiller comme on veut, de se meubler comme on veut, de s'éclairer comme on veut et quand on veut. Porté par son élan, face à un Jean-Jacques Rousseau toujours silencieux et non contrariant, Sidi Khouya persiste dans sa démonstration, mais une deuxième sonnerie interrompt de nouveau ce riche monologue intérieur.

– Justement, s'exclame-t-il comme s'il s'adressait directement au célèbre écrivain, voilà un exemple concret d'une atteinte flagrante à la liberté. Vous êtes chez vous dans l'endroit le plus privé auquel l'homme peut aspirer, et quelqu'un de l'extérieur s'autorise à vous déranger et à vous distraire de vos pensées. C'est une forme d'atteinte à la liberté, une ingérence intempestive dans votre intimité. N'est-ce pas, Jean-Jacques ? Pour moi en tout cas, l'usage même de la sonnerie dans la sphère privée est une permission accordée arbitrairement à autrui pour déranger qui bon lui semble en toute « légalité ».

Sidi Khouya n'est pas un anarchiste pour autant, il a traversé la vie sans jamais avoir commis la moindre infraction contre cette « légalité » ; mais il se sent littéralement agressé

par de telles « intrusions » et parfaitement dans son droit d'ouvrir ou de ne pas ouvrir sa porte. Il tolérerait, à la rigueur, l'existence de ces satanées sonneries et supporterait leur usage, dans certains cas d'urgence, mais revendique en contrepartie la liberté de répondre ou pas à chaque appel. Tout comme pour le téléphone. C'est la frontière, selon lui, entre la liberté et l'assujettissement. S'il s'écoutait, d'ailleurs, il n'ouvrirait jamais la porte à personne ; mais il devine qu'à cet instant, ça ne peut être que sa sœur Jamila qui vient pour lui rendre visite. Elle est certainement derrière la porte et va s'inquiéter s'il ne lui donne pas de ses nouvelles.

Pauvre Jamila, elle persiste à croire que je souffre de solitude alors que des centaines d'auteurs me tiennent compagnie en permanence. Elle la confond sans doute avec l'isolement.

Il descend quand même de son lit et se dirige lentement, non pas vers la porte, mais vers sa salle de bains pour prendre sa douche quotidienne pendant que la sonnette reprend avec insistance. Indifférent à son bruit strident, il allume son poste de radio et entre dans la salle d'eau en fredonnant le refrain de la chanson diffusée sur les ondes pour se donner de l'ambiance. Justement comme pour le conforter dans ses certitudes la chanson est celle de Florent Pagny sur la liberté.

*Je peux bien vendre mon âme au Diable,
Avec lui, on peut s'arranger
Puisqu'ici tout est négociable
Mais vous n'aurez pas ma liberté de penser.*

Lorsqu'il en sort, il constate que les coups de sonnette continuent, quand même, à retentir par intermittence, suivis désormais par des appels sur son portable. Pour toute réponse à ce qu'il considère comme un double « harcèlement » sonore, il augmente le son de la radio pour couvrir tout ce tapage intrusif.

À l'extérieur, Jamila et sa sœur cadette Latifa continuent de patienter, ayant l'habitude de le faire à chacune de leur visite non sollicitée. Pendant que l'aînée espère toujours que la porte finira par s'ouvrir, la plus jeune, découragée, retourne quelques instants dans sa voiture pour s'abriter du vent.

Après s'être habillé à son aise, Sidi Khouya se décide à aller ouvrir. Il se dirige vers la porte et vérifie quand il y arrive qu'il y ait bien une chaise en vue afin de se ménager une position assise si la discussion venait à durer. *Il n'est pas question de laisser entrer quelqu'un*, se dit-il. *Je n'aime pas qu'on vienne chez moi à l'improviste, voir ma façon de vivre, mon ordre souverain, fût-ce un membre de ma famille. C'est mon droit à l'intimité qui est mis en question.*

Bien que très pointilleux sur l'hygiène, Sidi Khouya a été obligé ces derniers jours de négliger l'entretien de son appartement à cause de son état de santé. Des douleurs au ventre et une fatigue inhabituelle l'ont privé et le privent encore de l'énergie nécessaire à l'accomplissement de ces tâches ménagères. Il n'est pas question non plus de faire appel à une femme de ménage qui viendrait fouiner dans ses affaires. Son état général et ses souffrances ne l'inquiètent pas outre mesure. L'automédication qu'il s'administre lui convient parfaitement et la compétence des médecins ne l'a jamais impressionné. Depuis belle lurette, il s'est convaincu non seulement qu'il s'y connaît autant qu'eux, mais n'ayant, lui, à soigner qu'un seul patient dont il connaît de surcroît toutes les facettes, il possède sur eux une longueur d'avance. *Enfin, la vieillesse*, se dit-il, *s'accompagne toujours de petites douleurs, il suffit de s'en accommoder.*

– Qui est-ce ? demande-t-il, en arrivant près de la porte.

– C'est moi, Jamila, je viens voir comment tu vas. Latifa est aussi avec moi et elle est venue en voiture pour être utile si besoin est.

Sidi Khouya ouvre la porte et salue ses deux sœurs. Tout en restant sur le palier, celles-ci tentent de lui faire comprendre qu'elles sont venues pour le conduire chez un médecin parce qu'elles ont constaté la veille au soir qu'il n'avait pas bonne mine. En effet, il s'était plaint, au détour d'une phrase, d'avoir mal à l'estomac depuis plusieurs jours. Elles remarquent, à la lumière du matin, l'aggravation de sa mauvaise mine. Son teint est beaucoup plus foncé que d'habitude.

– C'est gentil de penser à moi, mais je préfère y aller après le week-end.

– Pourquoi cette perte de temps ? lui dit Jamila, croyant qu'il va s'intéresser à sa question.

Mais aussitôt après lui avoir répondu, Sidi Khouya avait déjà repris son débat avec Jean-Jacques Rousseau. Il ne les écoute plus, bien qu'il continue à les regarder. Soudain, il se rend compte que ses deux sœurs sont toujours là, devant lui. Il décide alors d'abréger leur attente et décrète :

– Je me sens bien et je n'ai pas l'intention d'aller voir un médecin aujourd'hui.

Mais comme elles insistent et ne veulent pas lâcher prise, il fléchit un peu :

– Laissez-moi du temps pour réfléchir.

Et il prend la direction de son bureau, laissant la porte entrouverte.



Chapitre II

À l'intérieur de la pièce où il vient d'entrer, et qui lui sert de bureau et de bibliothèque, Sidi Khouya contemple à travers sa fenêtre le combat que livrent les rayons du soleil contre un groupe de nuages éparpillés, qui tente de les empêcher de percer. Il parie sans hésiter sur la victoire de la lumière contre ces cumulus isolés qui lui semblent sans la moindre envergure et à la merci des vents. Il s'attarde pour scruter le ciel et observer avec amusement le résultat de ce duel.

Lentement, mais avec assurance, l'astre du jour progresse pour prendre l'avantage sur ces nimbus insignifiants et, après quelques minutes seulement, le soleil inonde de sa clarté tout ce qui se trouve sur son passage. Ses réverbérations se répercutent sur les œuvres du siècle des Lumières, les auteurs préférés de Othman Gharbi. Désormais, ces derniers partagent, avec lui, les mêmes rayons bienfaisants qui lui procurent personnellement une satisfaction intellectuelle intense.

Toujours à la recherche de la symbolique et de l'harmonie avec la nature, Sidi Khouya avance de quelques pas pour se positionner entre Diderot et Marivaux et à côté de Montesquieu et Rousseau. Il prend ensuite Voltaire entre ses mains et se place de telle sorte qu'il est maintenant au croisement de toutes ces lumières. Il ferme alors ses yeux, se laisse bercer par ce doux soleil d'automne tunisien et récolte au passage, avec une infinie délectation, un instant de bonheur créé par lui-même et pour lui-même en toute exclusivité.

Quand il les rouvre, son regard croise la rangée des œuvres de Youssef Seddik que son frère, Khémaïs, lui avait offertes au fur et à mesure de leur publication, en fervent soutien et adepte des idées de son camarade de l'école primaire de la rue du Trésor, à Tunis. Sidi Khouya sourit, car il sait que, dans quelques instants, ces mêmes rayons de soleil vont éclairer progressivement les livres de ce philosophe et anthropologue tunisien contemporain. Il se souvient aussitôt avec intérêt et sympathie du contenu de la lettre que son frère benjamin lui avait glissée dans un de ces ouvrages qu'il lui avait expédiés de Bruxelles.

« Tu as entre les mains, Sidi Khouya, un livre dont personne ne mesure encore l'impact sur les sociétés arabo-musulmanes de notre temps, désorientées qu'elles sont par tant d'événements qui les secouent et les déboussolent. La pensée fondamentale de Youssef Seddik est pour moi semblable à une lueur non encore visible par la majorité de nos contemporains. Pourtant je distingue en elle la promesse de la naissance d'une lame de fond annonciatrice du début de notre propre siècle des Lumières, celui que des centaines de millions d'hommes, de par le monde, attendent et espèrent depuis très longtemps.

Souvent, Sidi Khouya, les grands tournants de l'Histoire se mettent en mouvement d'une façon imperceptible pour les peuples qui les vivent au présent. À l'échelle d'une vie humaine, personne ne s'en aperçoit, mais ce sont certainement les générations suivantes qui les constateront et en récolteront les fruits.

Les pensées de Youssef Seddik sont fécondes, car elles incitent à la réflexion et proposent des pistes de solution aux problèmes posés aux musulmans de ce siècle qui connaît tant de bouleversements. Les idées qu'il développe me paraissent comme les premiers rayons du soleil lorsqu'ils commencent à tenter de percer les dernières ténèbres de la nuit pour préparer l'émergence d'un nouveau jour. Personne ne soupçonne encore leur présence alors qu'ils sont là et participent activement à l'inéluctable victoire de la lumière sur l'obscurité. »

Sidi Khouya avait été interloqué par cette analyse pertinente de son frère. Il l'est aussi à l'instant par toutes ces convergences et superpositions des lumières dans le temps et dans l'espace. Son esprit s'en félicite aussi bien au sens propre qu'au sens figuré. Il décide alors de provoquer lui-même un bon présage pour l'auteur de *Nous n'avons jamais lu le Coran* et son fervent lecteur et ami, qu'il ne voit d'ailleurs dans ses souvenirs d'enfance qu'en tablier bleu en train de se chamailler, dans la cour de l'école franco-arabe de Souk El Bélat. Pour forcer la métaphore, il reste immobile afin d'assister en direct à l'arrivée des rayons de lumière sur toute cette rangée de sa bibliothèque, jusqu'au moment où les ouvrages de l'ami fidèle de son frère seront entièrement inondés à leur tour par le flot de lumière.

Il entend maintenant, chez lui, les rumeurs de la ville qui lui parviennent par cette même fenêtre, laissant deviner une population active, mais bruyante et pressée de gagner sa subsistance. Mais à l'extérieur, devant sa porte, la situation

est plutôt figée, immobile, et les deux sœurs, désormais rejointes par Mohamed, leur frère, appelé en renfort, attendent toujours à l'entrée sans aucune perspective de voir leur frère réapparaître ou la situation se débloquer.

Informé des résultats de leur premier entretien avec Sidi Khouya, Mohamed décide de ne pas brusquer les choses et s'organise pour meubler le temps. Il sort son portable et entreprend de traiter ses affaires professionnelles en attendant l'évolution normale des choses. Latifa, très émue après avoir vu le visage de son frère complètement déformé, regagne sa voiture comme si elle voulait amortir d'urgence le choc infligé par cette vision insupportable. Jamila la rejoint pour ne pas la laisser seule dans un tel moment. Heureusement, la présence de leur frère les reconforte un peu et elles se sentent plus fortes qu'auparavant.

Le temps presse maintenant et les trois Gharbi se concertent pour trouver une sortie à cette impasse. Ils tournent et retournent la question dans tous les sens et conviennent sans aucune hésitation que leur aîné doit être vu, impérativement, aujourd'hui par un médecin. Latifa leur rappelle qu'il refuse justement de le faire et, tout en poursuivant la discussion avec eux, envoie un message d'appel à l'aide sur le portable de leur troisième frère, Khémaïs, à Bruxelles. Elle l'informe de la situation et lui demande d'essayer, à son tour, de joindre Sidi Khouya pour tenter de le convaincre de revenir sur son refus.

Les quatre Gharbi imaginent ensemble une issue possible à cette passe en cherchant à la contourner. Pour cela, ils mettent en place une petite stratégie qui a pour seul objectif de le faire examiner d'urgence par un médecin. Étant donné qu'il refuse de sortir de chez lui, il faut en faire venir un à domicile. Reste à convaincre le principal intéressé de cette solution ; Jamila se charge de cette mission et va parlementer avec lui.

Le connaissant mieux, elle sait, elle, comment venir à bout de ses réticences. Elle choisit de ne pas l'aborder de front. Elle lui dit, de prime abord, qu'elle comprend parfaitement son choix de ne pas quitter un endroit bien au chaud pour aller faire la file dans un cabinet médical.

– En plus, poursuit-elle, à la veille d'un week-end les salles d'attente des médecins doivent être bien remplies. Par contre, nous avons une idée pour t'éviter tout dérangement. Tu restes chez toi, tu ne bouges pas et on fera venir un médecin sur place. J'en connais un très bon qui fait des visites à domicile. Pour un quart d'heure d'examen, on sera tous tranquilles et rassurés. Qu'en penses-tu ?

Devant cette facilité qui lui est proposée, Sidi Khouya marque immédiatement son accord. Jamila court annoncer la bonne nouvelle à Mohamed et Latifa. La voiture démarre en trombe pour battre le fer tant qu'il est chaud. Un centre d'urgence à la Cité Nasr, non loin de là, dispose d'une équipe médicale prête à répondre à ce genre de situation. À la demande des frères et sœurs, le médecin qui les suit dans son propre véhicule emporte avec lui, en plus de son matériel habituel, un électrocardiogramme portable. La fratrie l'a déjà instruit sur le caractère du patient et lui a demandé de tâcher de le convaincre de se faire hospitaliser, ne fût-ce qu'un seul jour, pour faire des examens complets s'il estime que son état le nécessite. Ils lui ont aussi confié que leur frère vit seul et n'aura personne à ses côtés durant le week-end en cas d'urgence.

Arrivé sur place, le médecin entre seul chez Sidi Khouya, pendant que la fratrie attend les résultats de la consultation dans la voiture. En examinant le patient et en parlant un peu avec lui, l'urgentiste se rend compte de deux choses : d'une part, l'état de l'intéressé, âgé de 78 ans, est très inquiétant et il doit être hospitalisé pour des examens plus approfondis ; d'autre part, ce cadre supérieur, retraité de

la fonction publique, possède des connaissances médicales certaines et une capacité inépuisable à les défendre pour ne pas aller en clinique.

Face à un homme pareil, il faut éviter d'entrer dans un débat perdu d'avance. Il l'aborde donc par la bande et commence à échanger avec lui des opinions sur la vie après la retraite, afin de récolter, à travers ses réponses, quelques éléments révélateurs de sa personnalité. Il cherche en fait à trouver l'angle par lequel il pourra le convaincre d'aller faire les examens nécessaires. Pour mettre toutes les chances de son côté, il le traite d'égal à égal, comme s'il parlait à un confrère.

Conforté dans cette position et appréciant cette reconnaissance de son savoir médical, Sidi Khouya laisse se fissurer sa muraille interne. Il dévoile inconsciemment la cause principale de ses hésitations : la peur de perdre sa liberté. Le médecin s'engouffre dans la brèche, car il a compris que la raison de toutes ces réticences est la crainte de voir son pouvoir lui échapper, de perdre sa liberté de décision, de ne plus se soigner comme il veut, et de ne plus avoir quelque chose à dire pour choisir sa thérapie. Il aborde ce sujet avec lui avec beaucoup d'habileté.

– En allant en clinique, vous allez être plus libre que maintenant. C'est important la liberté, à notre époque, vous ne trouvez pas, Si Othman ?

– Comment, «être plus libre» ?

– Bien sûr plus libre, car plus vite vous aurez fait les examens que je ne peux pas vous faire ici, plus vite vous serez de retour chez vous. D'ailleurs, vu vos connaissances médicales, je suis convaincu que si vous aviez le matériel d'investigation adéquat sous la main, vous n'auriez jamais besoin de médecins, vous. En résumé, pour quelques heures d'examens, vous renforceriez votre liberté. En plus, je serai à vos côtés pour réduire ce temps au strict minimum.

Qu'en pensez-vous, cher confrère, car franchement vous connaissez la médecine autant que moi ?

Sidi Khouya est satisfait de cette considération et de la conversation dans son ensemble. Il accepte de partir mais sans empressement, l'esprit fixé sur sa liberté qu'il va récupérer dans quelques heures pour reprendre son débat, ici chez lui, avec Rousseau et Voltaire après son retour de la clinique. Le médecin prend congé de son patient et rejoint les trois Gharbi à l'extérieur pour leur rendre compte du résultat de la consultation et de l'accord arraché à leur frère pour faire les examens indispensables que nécessite son état.

Sidi Khouya demande à la fratrie de patienter tandis qu'il prépare un sac avec le nécessaire en cas de courte hospitalisation pour les examens à faire à jeun. Il décline l'offre de son frère Mohamed de l'aider dans cette tâche et celui-ci reste quand même près de la porte, pour le cas où son grand frère aurait besoin de lui.

Sidi Khouya semble désormais convaincu de la nécessité d'aller en clinique, mais à son aise pour garder la maîtrise des opérations. Il s'offre ainsi un dernier baroud d'honneur compensatoire de la concession qu'il vient de faire à l'urgentiste. Par contre, pour la fratrie qui est là depuis le matin, le temps presse. À plusieurs reprises, l'un ou l'autre des Gharbi vient aux nouvelles pour lui demander de se dépêcher en multipliant les mots d'encouragement :

– Tu vas être dans de très bonnes mains et demain tu seras de retour chez toi. Les cliniques sont super-équipées de nos jours et disposent de spécialistes très chevronnés.

Mais juste au moment où il s'apprête à quitter son logement, Sidi Khouya est pris d'un terrible pressentiment qu'il ne parvient pas à évacuer. Et s'il ne revenait jamais chez lui ? S'il ne revoyait plus son décor habituel ? Qui peut lui prédire l'avenir ? Ses jambes fléchissent et son esprit s'emballe. La peur le saisit et, au plus profond de lui-même,

il sent un appel intérieur qui lui enjoint de ne pas partir. Comme si en partant, il allait s'exposer à un grand péril. *Partir, c'est donner le pouvoir à quelqu'un d'autre. Tu ne seras plus maître de tes décisions. Tu devras te battre en permanence pour faire valoir tes idées, tes connaissances, tes droits pour la gestion de ta propre santé. Réfléchis bien à ce que tu vas faire. Une fois que tu auras franchi la porte de ton appartement, ce sera trop tard.* Il se sent du coup très mal à l'aise et indécis.

Sidi Khouya ne se sent jamais en totale sécurité que chez lui, parmi ses livres. Le danger pour lui ne peut venir que de l'extérieur, c'est pour cette raison qu'il a toujours été casanier. Lorsqu'il avait 4 ou 5 ans, il était parti un jour avec ses parents pour passer les vacances de l'Aïd-el-Kébir chez son grand-père maternel à Bêjà, une ville éloignée de cent kilomètres environ de Tunis. Ommi nous a raconté qu'il était tombé malade dès le deuxième jour après leur arrivée. Il ne mangeait plus et ne parlait plus ou très peu, à tel point qu'ils ont dû abréger leur séjour et rentrer d'urgence à Tunis pour le faire voir par un médecin.

– Mais dès qu'on a ouvert la porte de notre maison, il a commencé à parler normalement et à courir dans toutes les pièces en criant de joie : c'est ma chambre, oh, maman, papa, c'est mon lit, c'est ma cour, c'est mon jeu, oh, maman, papa, c'est notre maison, notre toit ; à tel point que nous avons tous les deux eu les larmes aux yeux.

Il avait guéri comme par enchantement et, depuis cet épisode, il était devenu le plus casanier de toute la famille, même une fois adulte. On ne l'a jamais vu sortir pour jouer devant la porte de la maison ou dans la rue comme ses deux frères.

Cet attachement démesuré aux objets est sans doute la raison majeure de son hésitation à quitter maintenant son logement. Il a peur de l'inconnu, des impondérables, de la clinique, de cette autorité médicale surtout, qui va décider à

sa place. Lui, il a toujours besoin de certitudes, de confort intellectuel et psychologique. Cependant, cette fois, il y va de sa santé. Le médecin semble sincère en lui promettant un retour rapide pour retrouver ses habitudes, ses points de repère, sa tranquillité et surtout sa liberté. Alors, il avance d'un pas lourd vers la sortie, à moitié convaincu de l'utilité de partir.

Arrivé tout près, il s'arrête et se retourne comme pour prendre congé de ses meubles, de ses livres, de ses murs, de ses journaux. Il les parcourt d'un regard nostalgique. Il les scrute comme s'il voulait s'assurer qu'il les laisse en sécurité. Il éprouve aussitôt une certaine déception mêlée d'incompréhension à l'égard de Khémaïs qui a décliné sa proposition, il y a trois mois au téléphone, de recevoir une partie de sa bibliothèque. Son frère a prétexté son éloignement en Belgique pour ne pas s'en occuper. *C'est dommage, car ils seraient bien chez lui*, pense-t-il.

Sidi Khouya semble souffrir à l'avance de cette séparation. Son regard croise le titre du dernier livre qu'il a acheté chez le bouquiniste de la rue d'Angleterre, *La maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente* d'Émile Coué. Il le prend en main, dépose ses sacs, retourne dans sa chambre et s'assoit sur le bord de son lit, songeur.

Son mauvais pressentiment reprend le dessus, mais la sonnerie aussi a repris son rythme et sa cadence. Le portable s'est mis de la partie, mais Sidi Khouya ne répond plus, n'entend plus. Il a déjà regagné sa planète. Il interpelle à la fois Socrate et Platon, Nietzsche et Spinoza, et cherche à établir la communication avec l'un d'eux au moins en toute urgence. Il veut savoir pourquoi la liberté de l'homme dépendra toujours d'éléments extérieurs à son désir, à son souhait, à sa volonté.

En attendant de trouver une réponse à son questionnement, Sidi Khouya ouvre le livre qu'il a en main et entame la lecture du chapitre sur « *L'Autosuggestion et l'Autohypnose* » tout en donnant libre cours à ses pensées critiques sur la liberté illusoire et utopique. En lisant, il tente d'évaluer la réflexion du médecin-urgentiste qui prétendait que perdre un peu de liberté momentanément conduit à son renforcement par la suite. Il se demande si cet argument tient la route et résiste à l'analyse.

Il regrette, en tout cas, de ne pas lui avoir objecté que ce raisonnement revient à lâcher la proie pour l'ombre. En cédant une liberté déjà acquise pour une autre en devenir, ne court-on pas le risque de perdre les deux ? Quel homme, en effet, doté d'un minimum d'intelligence peut-il accepter de jouer sa liberté à pile ou face ? Toutes ces interrogations lui traversent l'esprit à la vitesse de l'éclair et il se sent fatigué, épuisé et surtout écrasé par son indécision. Il se résout alors à prendre un peu de repos afin d'avoir le recul nécessaire à la sage réflexion pour la prise de la bonne décision.

Il s'allonge sur son lit et entame la lecture d'un chapitre du livre d'Émile Coué sur « *la maîtrise de soi-même* », au milieu des sonneries intermittentes du portable et de la porte. Plus imperturbable et plus impénétrable que jamais, il se plonge dans l'ouvrage. À l'extérieur et à tour de rôle, les trois Gharbi se relayent pour venir aux nouvelles.

– Ne pense à rien, Sidi Khouya, qu'à te soigner, le supplément pour ce séjour en clinique sera pris en charge par la fratrie. Aucun souci de ce côté, non plus.

Puis, pour lui faire part de leur impatience :

- Il faut te dépêcher maintenant, il est déjà 13 heures.
- Il est 14 heures...
- Il est 15 heures...
- Il est 16 heures...

Arpentant la rue dans tous les sens depuis plusieurs heures et alternant entre marche et repos dans la voiture, la fratrie est résolue à ne pas abandonner le grand frère. La vie de l'un d'entre eux est en danger et ils doivent à tout prix lui venir en aide et le sortir de son indécision.

Le soleil commence à descendre derrière l'horizon. Ses rayons s'adoucissent, annonçant l'arrivée prochaine du crépuscule. Les trois Gharbi observent ce coucher de soleil avec le vague à l'âme, en se demandant comment cette journée va se terminer et de quoi sera fait demain.



Chapitre III

À travers la fenêtre de sa chambre, Sidi Khouya observe le changement des couleurs dans le ciel. Presque toutes les nuances de l'arc-en-ciel s'y sont donné rendez-vous pour accompagner le crépuscule. En quelques minutes, il assiste aux passages successifs du rouge au rose en passant par le jaune et l'orange. Les quelques nuages qui persistent dans le ciel passent au jaune rouge. Cette beauté de la nature l'émerveille, un spectacle à couper le souffle qui le pousse au romantisme. Il veut l'admirer le plus longtemps possible, comme s'il s'agissait du dernier coucher de soleil, du dernier jour de sa vie dans cet appartement.

Quel homme serai-je demain? Alors la prudence commande d'être prévoyant, n'est-ce pas, Si Othman ? se dit-il à lui-même. Joignant l'acte à la parole, il reprend le livre d'Émile Coué et surtout du papier et de quoi écrire. À ce moment-là, il retrouve son calme, toute son intelligence et sa lucidité pour organiser cette étape incertaine de son existence.

Le temps passe et Sidi Khouya est toujours en train de lire et de prendre des notes dans son petit carnet. Personne

à l'extérieur ne sait ce qu'il est en train de faire. Le doute les envahit quant à la vraisemblance de le voir sortir. On n'y croit plus et aucun ne parierait un sou sur son départ en clinique. Ils pensent tous qu'il est inconscient de la gravité du moment, qu'il perd du temps, qu'il leur fait perdre le leur et qu'il agit comme un enfant gâté. Entre deux colères contre son comportement qui leur paraît irresponsable, ils le prennent parfois en pitié. À force de reproches et de jugements hâtifs, ils finissent par inverser les rôles et l'aîné devient à leurs yeux le benjamin. Ils pensent qu'ils sont désormais, eux, les plus sages et doivent le prendre en charge pour remplir le rôle de tuteurs. Pourtant tous se trompent, car c'est lui qui est dans le vrai. Ils ne le sauront que s'ils se donnent un jour la peine de faire des déductions logiques et perspicaces à propos de tout ce qui se sera réellement passé au cours de cette journée et faire les recoupements avec son décès, impromptu certes, pour la fratrie, mais au meilleur moment pour lui. Ils comprendront alors qu'il sera resté, ce jour-là, sans conteste, leur aîné, le même Sidi Khouya que toujours, l'inégalable, l'irremplaçable. Comment pourrait-il en être autrement, à moins de lui dénier toutes ses connaissances médicales ?

Toutes ces heures, tout ce temps, est utilisé à bon escient. Sidi Khouya est en train de gérer l'urgence d'une main de maître sans que personne ne s'en aperçoive.

Il est le seul à cet instant à voir plus loin que le bout de son nez pour mettre son savoir-faire au service de sa santé, de sa vie et de la tranquillité de tous les membres de sa famille pour l'après-lui.

Othman Gharbi a vaincu son indécision. Il a lu ce qu'il fallait lire et noté ce qu'il fallait noter. Rares sont les hommes capables d'examiner plusieurs éléments à la fois, d'en faire ensuite une synthèse et de la soumettre à la froide analyse avec un raisonnement correct, en quelques heures

seulement, sur un sujet de cette importance. Sidi Khouya le fait et il le fait dans la solitude et l'empressement sous les coups des sonnettes de la porte et de son portable. Sidi Khouya, le prévoyant par excellence, va tout régler avant même de sortir de chez lui parce qu'il sait qu'il ne va plus jamais y revenir.

Quand il a tout fini, il appelle Jamila, lui donne les sacs qu'il a préparés, puis d'un geste assuré ferme la porte de sa chambre :

— Je suis prêt, leur annonce-t-il, sans rien révéler du long entretien qu'il vient d'avoir au téléphone.

Il a ajouté à voix basse, pour lui-même :

—... pour le grand voyage.

Cependant, après avoir prononcé ces derniers mots, il se retourne une dernière fois et fixe du regard une valise qui traîne dans un coin. Il s'y attarde longuement, au point d'éveiller la curiosité de la fratrie. Pourquoi la regarde-t-il si longtemps ? Renferme-t-elle quelque chose de précieux ? La valise symbolise les grands voyages, mais lui, il ne part que pour un seul jour à la clinique ! Pourquoi tant de temps passé à la contempler ?

En jetant un dernier regard vers la valise il est, en fait, à une année-lumière de leurs pensées, il prend plutôt la mesure de la gravité de sa situation. Il est pessimiste quant à un improbable retour chez lui, dans cet environnement qu'il aime tant. C'est alors qu'une vague de panique tente de l'atteindre de nouveau, mais il lui résiste. Elle revient à la charge et lui dit, cette fois, que le mieux qu'il a à faire est de renoncer à ce départ vers l'inconnu. *Je ne suis tranquille que chez moi, se dit-il, et je ne serai nulle part ailleurs mieux que parmi mes livres. Faut-il mourir en solitaire ou entouré de mes auteurs ?*

Un nouveau combat se livre dans sa tête entre la peur et la raison. Sidi Khouya fait appel à Kant et à ses pensées développées dans la *Critique de la raison pure* pour juguler cette peur qui le paralyse. Sa mémoire feuillette à toute vitesse l'ouvrage du grand philosophe pour y dénicher les armes qu'il faut pour rétablir les équilibres nécessaires à la stabilité de son raisonnement que la peur exagérée bouscule. Sidi Khouya puise dans toutes ses forces pour l'emporter, mais la vague de panique est trop puissante et le submerge. Il abandonne alors sa lutte, change de nouveau d'avis et se résigne à ne pas partir. *Quitter ces lieux, c'est quitter mon monde, c'est quitter le monde.* Il lève la tête vers Jamila comme pour chercher de l'aide. Sa sœur l'observe et scrute le moindre de ses mouvements. Il voit alors sur son visage une grande détresse. Lorsque son regard croise le sien, une émotion forte l'envahit ; il parvient néanmoins à la dissimuler. Jamila a toujours été présente dans sa vie depuis le décès de leur mère. Il savait que celle-ci, sur son lit de mort, s'était fait promettre par sa fille qu'elle n'abandonnerait jamais son frère aîné, quoi qu'il advienne. C'est pourquoi d'ailleurs il se faisait gâter par elle et profitait parfois de la situation.

Mais cette fois-ci, il lit dans son regard une sorte de désespoir. Elle lui semble perdue et impuissante face à un obstacle infranchissable pour demeurer fidèle à sa promesse. Il sait que c'est lui, l'obstacle en question. En refusant de sortir, il va décevoir les deux femmes qui ont le plus compté dans sa vie. Les deux seuls êtres qui l'ont aimé avec un dévouement sans limites : sa mère et sa sœur Jamila.

C'est pour elles qu'il va faire cet effort surhumain afin de surmonter sa hantise de quitter son appartement. C'est pour elles qu'il va essayer de canaliser ses peurs de mettre sa liberté en danger, ses décisions à la merci des médecins, ses prérogatives entre d'autres mains que les siennes.

Il rassemble alors toutes ses forces physiques et mentales, et quitte à petits pas sa forteresse tout en chassant le mauvais pressentiment qui le talonne.

Il s'engouffre dans la voiture et arrache à la fratrie un sourire de satisfaction.



Chapitre IV

L'admission à la clinique est un peu plus compliquée que prévu. Le gastro-entérologue de Sidi Khouya ne fait pas partie de l'équipe soignante qui y est affectée. Il faut changer d'établissement pour enfin le faire hospitaliser, là où le docteur Kechaou officie. La fratrie réussit également à lui trouver une chambre particulière. Il est tard lorsque tout est terminé.

Tranquillisés à propos de leur grand frère, Mohamed et Latifa sont maintenant rentrés chez eux, après une journée qui a épuisé leur patience et mis leurs nerfs à rude épreuve. Jamila est restée encore un peu auprès de son frère pour noter ce dont il a besoin et le lui rapporter le lendemain matin. Pour tous les Gharbi, une journée d'automne qui a commencé dans l'incertitude se termine quand même avec le résultat espéré. Certes, beaucoup de temps a été perdu, mais cela valait la peine, en fin de compte, puisqu'il est désormais en clinique et entre des mains expertes. Inch'Allah que tout ira bien pour lui et que demain matin, les résultats des examens seront gérables.

Aujourd'hui, aucun d'entre eux n'a eu le temps ni l'envie de regarder le coucher du soleil. On dirait que la nuit est tombée, cette fois, sans se faire précéder par ce changement de luminosité qui annonce son arrivée prochaine. Ils étaient tellement préoccupés par la santé de leur grand frère qu'ils ressentent à présent toute la fatigue accumulée durant la semaine et accentuée par cette journée mouvementée.

C'était à la limite de leur capacité d'endurance. Ils ont fait preuve d'une solidarité sans failles à l'égard de leur aîné. Ils sont conscients, cependant, que des jours difficiles les attendent, que son caractère inflexible rendra les choses encore plus compliquées à négocier. Mais leur lien fraternel très fort, tissé pendant leur enfance, ressurgit aujourd'hui, du fond de leur passé, encore plus solide que jamais. Chacun, en son for intérieur, se prépare à convaincre son conjoint et ses propres enfants qu'il sera désormais plus souvent absent de chez lui pour être plus présent au côté de celui qui en a désormais le plus besoin.

Cet élan spontané, dans les situations d'urgence, qui caractérise les Gharbi comme d'autres fratries de la même génération, a toujours fonctionné ainsi. Malgré leur particularité, la différence de leurs tempéraments, leur indépendance d'esprit, ils ont gardé un réflexe de solidarité quasi « tribal ». Ils réagissent instantanément dès qu'un danger menace l'un d'entre eux et sautent « à cheval » à la moindre alerte. Lorsque l'un est en difficulté, les autres se lancent, tête baissée, pour lui porter secours et assistance. Ils partagent non seulement le lien de sang, mais aussi une grande partie de l'histoire de la Tunisie contemporaine qui les a soudés à jamais.

C'est dans cet esprit de fraternité et de solidarité qu'ils ont balayé d'un revers de main la question relative aux frais de séjour en clinique de leur frère aîné en s'engageant par un simple hochement de tête à en assumer toutes les charges supplémentaires.

La conscience tranquille d'avoir agi dans l'esprit qui leur a été inculqué par leurs parents, ils rendent compte, un par un par téléphone, au quatrième membre de la fratrie. Ce dernier est éloigné physiquement du « champ de bataille », mais est resté connecté en permanence dès la première alerte pour occuper la place qui lui revient afin de gérer avec eux en direct toutes les étapes de cette urgence.

Jamila sort enfin de la chambre, résolue à passer par le bureau d'imagerie médicale pour prendre connaissance des résultats des premiers examens avant de rentrer chez elle. Son sixième sens ne lui dit rien de bon lorsqu'elle observe le médecin de service parcourir les résultats du scanner. Elle est, hélas, la première à apprendre de plein fouet et dans la solitude que Sidi Khouya est dans une étape critique du mal qui le ronge et qu'on va devoir le garder pour quelque temps... Elle quitte la clinique, plus abattue que jamais, en traînant les pieds comme si elle voulait rester indéfiniment près de son frère. Elle a cependant la présence d'esprit de prier le personnel soignant de ne rien laisser entrevoir au patient pour le moment, afin de ne pas le démoraliser. Elle téléphone ensuite à chaque membre de la fratrie pour l'informer de la gravité de la maladie de leur frère aîné.

Quant à ce dernier, il se prépare à dormir sa première nuit en dehors de chez lui, loin de sa forteresse, mais avec toutes ses armures. Enfin seul, il cherche sa place dans son lit, réajuste draps et couverture tout en récapitulant les événements qu'il a eu à affronter depuis ce matin. *La nuit est tombée depuis longtemps*, se dit-il, *car le soleil se couche tôt en automne et les journées sont plus courtes. Il se fait tard sans doute, et je dois essayer de me détendre.* Il regarde la fenêtre de sa chambre et se promet de demander demain à l'infirmière sur quoi elle donne, par simple curiosité. En attendant le sommeil, il repense au Dr Kechaou qui est passé tout à l'heure et l'a

contraint à accepter de faire un scanner malgré son refus. *Demain, ils me donneront les résultats. Gardons le moral d'ici là.*

Sans sortir ses mains d'en dessous de ses draps, il essaie de deviner l'heure qu'il est en remontant le temps. *C'était déjà le crépuscule, se souvient-il, lorsqu'on est sortis de mon appartement. Les formalités d'admission et l'installation dans la chambre ont certainement pris plus d'une heure. Si on ajoute le scanner, les autres examens et le souper... Il doit être 21 heures passées. Les infirmières viennent de baisser les lumières dans les couloirs et tirer les rideaux dans les chambres. C'est probablement le service de nuit qui a pris la relève puisque je remarque l'apparition de nouveaux visages. C'est l'heure de dormir, Si Othman, la formule habituelle qu'il utilise avant de se dire bonsoir depuis qu'il a choisi de vivre seul, en compagnie de lui-même, comme il le dit souvent en famille sur le ton de la plaisanterie. Son corps se détend et il s'occupe l'esprit, à sa manière, tout en apprivoisant le sommeil qui tarde, cette fois à venir, et pour cause.*

Alors il reprend son monologue permanent. *Je suis satisfait d'avoir pris mon temps pour saluer chacun de mes amis, ces fidèles compagnons de toute une vie. Les clins d'œil échangés avec Victor Hugo et Charles Baudelaire m'ont beaucoup ému. Mon salut discret à Émile Zola et Honoré de Balzac me satisfait, tout comme le regard amical de Molière et d'Arthur Rimbaud. Dans la rangée d'en bas, ils étaient tous là, en rang serré, comme pour me faire leurs adieux: Stendhal, Camus, Jean Racine et Corneille, une bonne place qu'ils partagent avec Verlaine, Apollinaire et Alfred de Musset. Tout au-dessus, Diderot, Marivaux, Montesquieu, Rousseau et Voltaire m'ont gratifié aussi de leur sourire, sans doute en remerciement des rayons de soleil partagés ce matin avec eux. Ce sont mes inséparables et c'est pourquoi je les ai laissés groupés, bien qu'il y eût encore une place libre pour intercaler un autre ouvrage. Aucun à mes yeux n'a atteint leur niveau et cette place restera vide le temps qu'il faudra. Par contre, j'ai été juste avec tous mes livres. Ils ont tous eu droit au même signet grâce aux foires du livre.*

Quant aux grands philosophes de la rangée de gauche, je me demande ce qu'ils ont pensé de moi en me voyant les saluer un à un. Perchés sur les étagères supérieures, ils m'ont paru songeurs en me voyant me préparer à les quitter. Qu'ont-ils pensé de moi lorsque j'ai déplacé Al Farabi et Avicenne pour les mettre aux côtés d'Aristote et Maimonide ? Je ne le saurai jamais. Par ailleurs, quel commentaire auraient-ils fait en voyant Platon à côté de Socrate ? Aucun je présume, puisque le premier était le disciple du second. Toutefois, je reconnais avoir brouillé souvent intentionnellement l'ordre normal des classements par simple amusement. C'est vrai, je me suis souvent aventuré à agir ainsi pour me forcer à leur trouver des dénominateurs communs chaque fois que mon regard croisait leur nom. Cependant, mettre Nietzsche et Al Ghazali côte à côte, c'était osé de ma part, comme pour Ibn Khaldoun et Descartes. Mon Dieu, s'il advenait que je ne revienne jamais chez moi, faites qu'un passionné de philosophie découvre ma bibliothèque et non pas... un questeur. En tout cas quelqu'un qui comprend le contenu et la signification de ces bouts de papier collés au gré de mes humeurs un peu partout dans mon appartement, et non pas un chercheur de trésor. Khémaïs jouerait bien ce rôle si on le laissait faire. J'aurais dû mettre plus de textes dans l'enveloppe du mois dernier.

J'ai abordé tantôt avec lui le crépuscule de toute existence. Pourquoi se le cacher. Je suis arrivé à l'automne de ma vie, comme disait Jean Gabin dans sa chanson, et moi non plus je ne sais toujours pas comment tourne cette Terre autour du Soleil et autour d'elle-même. Tout ce que je sais, c'est que la vie passe si vite et lorsqu'on s'en rend compte, il nous reste tant de choses à faire et peu de temps pour le faire.

Au fond, la vie d'un homme est comparable en certains points à un seul jour de la vie du Soleil par les Terriens. Il se lève, gagne son combat sur l'obscurité, brille un moment, puis livre un dernier round perdu d'avance avant de se coucher et de disparaître.

Toujours à la recherche du sommeil, Sidi Khouya continue son monologue. J'aurai eu finalement dans ma vie les pratiques de Marc Aurèle pour « les petits papiers » sans en avoir la

destinée ni la renommée. Il écrivait, lui aussi, pour lui-même et, après sa mort, son serviteur avait failli les brûler n'eût été l'intervention de la providence. Il a eu de la chance, lui, beaucoup de chance que ses écrits aient échappé aux balayeurs, à moins que Khémais en fasse quelque chose si on le laisse faire...

Quant à moi, tout m'indiffère, je n'ai jamais cherché la postérité de mon vivant. Je me suis contenté de profiter de ce que la vie m'a offert, que demander d'autre ? Plus de trois mille ans de sagesse à ma disposition et qui tiennent en si peu de place. Que d'enseignements récoltés en cette fabuleuse compagnie ! Trente siècles et pas la moindre ride sur leurs pensées, ni sur le contenu de leurs ouvrages. Ce n'est pas, hélas, le cas de mes journaux et magazines que j'ai gardés en souvenir de mes articles de presse. Eux, par contre, ont attrapé un coup de vieux visible à l'œil nu. Ils sont jaunis par les années qui leur ont fait subir l'outrage du temps. Il est vrai que certains d'entre eux remontent aux années de l'indépendance de la Tunisie. Pourtant un ancien collègue au ministère de l'Agriculture m'avait proposé un jour de les numériser pour les sauver :

— Il te serait ainsi plus facile de les consulter, m'avait-il dit à l'époque de l'apparition de l'informatique.

Il est peut-être passé au numérique, lui, entre-temps, c'est son choix ! Quant à moi, consulter des livres ou même des journaux, c'est d'abord les prendre en main, les toucher, les contempler. Tourner les pages d'un journal ou feuilleter un ouvrage, c'est autre chose que de regarder un écran d'ordinateur, tout de même ! Quel bonheur d'arpenter les rangées d'une bibliothèque, parcourir les titres des ouvrages, lever la tête vers les étagères supérieures pour tenter de découvrir les collections inaccessibles au premier coup d'œil, monter sur un tabouret avec le petit suspens que crée la curiosité grandissante du moment, en prendre un en main, sentir sa couverture, le découvrir et peut-être en faire un nouvel ami. C'est cela consulter un livre, et aller aux archives ce n'est pas comme aller au cinéma, pardi.

Pour moi, aller dans une bibliothèque, c'est une promenade de l'esprit dans un jardin de lumières ; un bol d'air sur une digue de mer

face aux vagues qui viennent vous bercer ; une oxygénation au sommet d'une montagne un soir d'été ; une randonnée de deux amoureux, main dans la main, en automne, en contemplant les feuilles mortes ; une visite avec ses enfants dans une galerie d'art ; un jour de printemps dans un jardin de fleurs.

Mais les époques changent, me dit-on, alors tant pis pour ceux qui ne partagent pas mon avis et tant mieux pour ceux qui, comme moi, vivent encore comme à la belle époque. Khémais m'a toujours donné l'impression d'avoir le même attachement que moi pour les livres, c'est pourquoi je ne comprends pas son refus de recevoir ceux que je lui ai proposé de prendre chez lui.

Il a prétendu qu'il n'avait plus de place dans sa bibliothèque, qu'il serait obligé de les mettre dans des caisses et de les entreposer à la cave... Je croyais qu'il plaisantait au début. Voir mes livres, habitués à la lumière, plongés injustement dans l'obscurité ? Et moi qui pensais leur trouver un meilleur confort en Belgique ! Ils auraient terminé leur vie dans un sous-sol comme s'ils étaient des clandestins. Oui, mais tu plaisantes, frangin ? Tu nous as habitués à plus de sérieux.

Je préfère qu'ils vieillissent à mes côtés, chez moi, dans notre décor habituel. Le temps finirait quand même un jour par les faire jaunir et les transformer en poussière. C'est aussi cela, hélas, la vie, la fin inéluctable de toute chose sur Terre. Tout a une fin et les livres meurent aussi de leur façon, mais ce qui ne disparaît jamais, c'est leur contenu. Il demeurera dans la mémoire des hommes tant qu'il restera un lecteur sur Terre qui appréciera sa valeur.

Je constate en tout cas que pour la fratrie présente chez moi ce matin, l'idée de dire au revoir à mes livres et mes journaux ne leur a même pas effleuré l'esprit. Ils étaient par contre visiblement pressés de partir, comme si la clinique n'allait pas nous attendre. Ils préférèrent lire les panneaux indiquant les services de radiologie et de cardiologie que les titres des ouvrages de philosophie ou de poésie ! C'est curieux, aucun d'entre eux n'a imaginé un instant que je pourrais ne plus y revenir, comme s'ils étaient maîtres du temps et de l'imprévisible.

En tout cas, ils n'ont rien laissé paraître ni dans leur comportement ni dans leurs propos. Au contraire. C'est en constatant tout cela que j'ai fait ce qu'il fallait faire, car il n'y avait rien d'autre à faire. Dans ce cas d'espèce, c'était indispensable, salutaire. C'est une question de vie ou de mort, on ne peut mieux dire : une question de vie ou de mort.

Khémaïs avait raison tout à l'heure au téléphone en me rappelant le proverbe arabe : « organise ta vie terrestre comme si tu étais éternel et prépare toi à la vie éternelle comme si tu devais mourir demain ».

En sentant le sommeil venir, Sidi Khouya se souhaite le séjour le plus court possible, dans tous les cas de figure ; et pour le rendre supportable, il tentera la méthode que Khémaïs lui a dit avoir expérimentée lors de sa dernière hospitalisation. Il s'y prépare déjà en fermant les yeux tout en continuant à penser.

Apaisé malgré cette journée agitée, il se sent soulagé, comme si une lourde charge qui pesait sur ses seules épaules depuis quelque temps venait d'être confiée à d'autres. Toutes ses hypothèses sur les causes de ses douleurs, auxquelles il cherchait en vain des explications logiques dans ses livres de médecine, se sont mises en sourdine. Tout comme la liste de l'automédication qu'il se proposait de s'administrer et les craintes de leurs effets secondaires. Tout a disparu de son esprit, le libérant d'une réelle tourmente. Il se repositionne en dessous des draps et se prépare à affronter l'avenir avec calme et sérénité.

Bonne nuit Si Othman se dit-il à lui-même, et il s'endort.



Chapitre V

Un nouveau jour se lève sur Tunis et la clarté reprend tous ses droits auxquels elle a dû renoncer la veille, sous les coups de butoir d'un crépuscule conquérant. Nous sommes en pleine saison de l'automne, mais en Tunisie, cette période nuageuse surprend parfois par l'apparition de journées entières ensoleillées qui donnent l'illusion d'être déjà au printemps.

Loin de Voltaire, de Rousseau et de ses autres compagnons, Sidi Khouya n'a pas assisté ce matin à ce nouveau combat entre la lumière et l'obscurité. Il s'est réveillé dans un autre décor que celui auquel il était habitué. Il est là où aucune personne ne voudrait être, sauf contrainte et forcée ou abdiquant sa liberté. Aucun livre en vue, ni sur la petite table, ni traînant sur le lit. Autrement dit, un désert pour celui qui a toujours vécu avec quelque chose en main pour lire ou écrire.

En repensant à la veille, Sidi Khouya se souvient qu'il n'a rien lu, non plus, avant de s'endormir. Une soirée à passer en pertes et profits pour un boulimique de la

nourriture de l'esprit comme lui. Il continue cependant à inspecter du regard son nouvel environnement et se rend à l'évidence. Il est bel et bien dans une chambre de clinique et non pas chez lui, et encore moins dans une librairie ou une bibliothèque. *Conclusion*, se dit-il, *je vais être complètement dépaycé et privé de compagnie*. Il remarque au passage la présence d'une télévision accrochée au mur, comme pour le narguer en lui rappelant la décadence culturelle de ce siècle.

N'avoir à portée de main ni quoi lire ni de quoi écrire est tout simplement inacceptable et surtout invivable. Il faut y remédier au plus vite. Il demandera au premier arrivé des membres de sa famille de combler cette lacune sans délai. Il aura besoin aussi, comme d'habitude, d'avoir constamment à sa disposition un petit carnet, deux Bic, un bleu et un rouge. Il faudra y ajouter, bien entendu, un ou deux quotidiens et quelques livres ; lesquels ? On verra. Le tout doit être posé sur sa table de chevet pour donner un sens à sa présence dans ces lieux. Il serait tout à fait absurde, selon lui, de soigner le corps en affamant l'esprit.

En attendant l'exécution de cette requête, il promène son regard pour tenter d'apprivoiser cette pièce où il entame ce séjour dont il ignore la durée probable et l'échéance. Il n'a pas eu le temps, hier, de la découvrir, tout est allé trop vite : l'arrivée tardive à la clinique, son installation, le scanner, puis les petites recommandations d'usage qu'il a dû donner à Jamila avant qu'elle ne rentre chez elle.

Pendant cette inspection circulaire des lieux, il est interrompu par l'entrée d'une infirmière qui vient déposer sur la petite table un plateau avec une cafetière, une tasse, un pot de yoghourt et un pain au chocolat. Il est surpris de l'entendre lui dire de ne pas y toucher avant le passage du médecin qui va lui faire un examen complémentaire à jeun. Sidi Khouya, qui possède un esprit rationnel et logique, ressent une première contradiction dans la tâche qu'elle

voudrait lui imposer. Il la résume à sa manière, qui cumule souvent l'humour et la dérision.

– En fait, mademoiselle, vous venez de me dire en quelque sorte : bon appétit, mais avec interdiction formelle de manger !

L'infirmière marque un temps d'arrêt et se rend compte de la pertinence de cette remarque du nouveau patient. C'est lui qui est dans le vrai en effet ; n'empêche, il s'agit d'une recommandation qui n'a rien d'anormal. D'ailleurs, aucun patient ne la relève d'habitude. Elle sourit et quitte la chambre pour poursuivre son travail tout en appréciant, quand même, cette note d'humour qui tombe bien pour démarrer la journée.

En attendant le passage du médecin, Sidi Khouya évalue le contenu du plateau et calcule mentalement la quantité de calories qu'il va devoir ingurgiter. *Pour le café, sa valeur nutritionnelle en protéines, glucides et lipides est très faible ; néanmoins il faut se limiter à une seule tasse de 250 millilitres maximum. Par contre pour le petit pain au chocolat, il faudra s'en méfier et ne pas oublier qu'il est très calorique. Je vois qu'il y a aussi un morceau de sucre dans la soucoupe, comme s'il n'y avait pas assez de glucides dans la viennoiserie.*

L'arrivée matinale de Jamila le surprend en plein milieu de ses additions à l'aide de son calorimètre virtuel et autres paramètres qui sont invisibles pour le commun des mortels. Il était en effet en train de calculer le temps nécessaire pour les brûler selon qu'on soit actif ou sédentaire. *Comme je suis désormais parmi ces derniers, il est recommandé, se dit-il, de ne pas perdre cela de vue non plus, Si Othman.*

Dès qu'il émerge de ses pensées, il dicte à sa sœur une série d'achats qu'elle devrait faire en premier lieu ainsi que d'autres instructions à caractère personnel. Sur ces entrefaites, le Dr Kechaou arrive pour examiner et parler un peu avec son patient. Il prend soin cependant d'esquiver de

lui donner la moindre indication sur les mauvais résultats des examens de la veille, et ce malgré l'insistance de l'intéressé. Il lui dit toutefois qu'il va le garder quelques jours en observation pour un bilan plus complet. Constatant que le médecin s'apprête à partir, Sidi Khouya lui pose carrément la question qui le tracasse :

– Est-ce que c'est grave, Docteur ?

Le praticien choisit de botter en touche avant de s'éclipser :

– Ce serait grave si vous ne vous soigniez pas, Si Othman.

Sur ce, et prétextant une petite course à faire, Jamila rattrape le docteur dans les couloirs pour avoir davantage de précisions. Il l'informe sans détour que les résultats ne sont pas bons du tout et que l'espérance de vie du patient est de quelques mois, voire de quelques semaines. Il lui précise en outre qu'il est étonné que son frère ne s'en soit pas rendu compte lui-même à ce stade avancé de la maladie. Sur l'insistance de Jamila, il accepte cependant, à contrecœur, de ne rien révéler pour le moment au patient. Dans sa chambre, ce dernier, après avoir fait l'examen projeté à jeun et pris son petit déjeuner, reçoit la visite de Mohamed et Latifa, pendant que Jamila ressort faire les courses. Quant à Khémaïs, il l'a déjà appelé ce matin pour demander de ses nouvelles et lui souhaiter un prompt rétablissement. Deux infirmières se sont dépêchées ensuite autour de lui pour débarrasser la table, changer les draps et aérer la pièce.

Sidi Khouya fait part à ses frères et sœurs de la réponse évasive du médecin. Il leur demande par conséquent de tâcher de se renseigner auprès des infirmières ou d'autres médecins sur ces mêmes résultats que le Dr Kechaou n'a pas eu le temps ou peut-être l'envie de le lui communiquer. Après une petite heure d'échange familial, Mohamed sort son portable pour reprendre ses activités professionnelles à

distance en se dirigeant vers les couloirs, suivi par Latifa et Jamila, revenue entre-temps.

Sidi Khouya reprend maintenant son inspection de la pièce. Il y a deux lits côte à côte séparés par une table de chevet, bien qu'il soit le seul occupant. Sa propre table est munie de trois tiroirs dans lesquels Jamila l'a aidé, la veille, à mettre son trousseau de toilette. Il y a un banc pour les visiteurs juste en dessous de la fenêtre et qu'il pourra utiliser quand il voudra changer de place ou échapper à la monotonie de la position couchée. Son regard revient et s'arrête sur la fenêtre qu'il suppose donner sur l'avenue principale, à en juger par la nature des bruits qui lui parviennent du dehors. Il se redresse un peu pour voir plus loin et aperçoit un petit bout de ciel gris. Une vue pas très large, mais suffisante pour connaître le temps qu'il fera. De toute façon, Sidi Khouya compte sur sa propre imagination pour combler tous les manques.

Khémaïs avait raison, se dit-il, *on a le décor qu'on se donne et non pas celui qu'on nous impose*. Sur ce, il convoque sur-le-champ la belle histoire que son benjamin lui a racontée la veille au téléphone à cet effet et qui l'a aidé, lui, personnellement, à supporter un séjour bien plus long lors d'une opération lourde à Bruxelles, il y a deux ans.

Cette histoire, lui a-t-il expliqué, s'est passée dans une chambre à deux lits dans un hôpital quelque part en Belgique, mais elle aurait pu se dérouler n'importe où ailleurs. Le premier lit était occupé par un patient qui avait le cou maintenu droit par une minerve rigide à la suite à d'un accident de la circulation. Il était démoralisé, car ce handicap l'empêchait de mouvoir sa nuque et lui permettait de ne voir, en tout et pour tout, que le plafond de sa chambre. Il était condamné à rester pendant quelque temps dans la position couchée que nécessitait son état.

Après quelques jours de solitude insupportable, on amena un patient pour occuper le deuxième lit voisin. Très content d'avoir enfin de la compagnie, le patient avec la minerve expliqua à son nouveau compagnon sa souffrance d'être privé de voir ce qui l'entourait : « Je ne peux ni lire, ni écrire, ni même regarder la fenêtre pour connaître le temps qu'il fait. Je suis réduit à l'impuissance, à l'inaction et à un immobilisme dégradant. » Il lui parla du terrible impact de cette situation sur son mental et lui demanda à la fin s'il voulait bien l'aider à sortir de cet isolement en lui décrivant, par exemple, sur quoi donnait la fenêtre de leur chambre.

Après quelques secondes de réflexion et d'hésitation, le nouveau patient lui répondit tout en se redressant dans son lit :

– Oui, oui, certainement, cher ami. En fait cette fenêtre donne sur un grand jardin arboré. De l'endroit où je suis, je vois un petit ruisseau qui serpente au milieu des allées. Je distingue aussi, un peu plus loin, entre les branches des arbres, un couple d'oiseaux qui achemine des brins d'herbe. Il est probable que les deux tourteraux vont construire leur petit nid. C'est beau et émouvant de voir cette scène.

Il lui décrivit ensuite le soleil alors qu'il se couchait.

– De l'endroit où nous sommes, lui dit-il, nous pouvons contempler les changements qui interviennent dans le ciel pour nous faire vivre ces moments formidables de l'arrivée du crépuscule. On dirait qu'un peintre virtuose tenant plusieurs pinceaux à la fois modifie en quelques minutes seulement toutes les nuances des couleurs sur toute la surface visible à l'horizon. Lorsque le dernier fil du jour cède définitivement la place à l'obscurité, je vois nos petits oiseaux qui clignent des yeux, se collent l'un à l'autre et s'apprêtent à dormir.



Chapitre VI

Chaque jour, son compagnon de chambre lui donnait des nouvelles sur le temps qu'il faisait, sur la couleur des feuilles des arbres, sur la progression de la construction du nid et d'autres informations sur le monde extérieur et la vie qui s'y déroulait. Ce jour-là, il lui parla du réveil matinal des oiseaux sous les rayons chauffants du soleil et lui décrivit le lever du jour.

– La construction du nid, est-ce que ça progresse ?

– Attends, je vais me redresser d'abord pour mieux voir. Ça y est, je vois le couple s'activer sur les branches de l'arbre. L'un des deux volatiles est en train de tâter une branche, il choisit visiblement la plus fine et la casse en deux. Un morceau est resté dans son bec, l'autre vient de tomber au sol. Il saute maintenant de branche en branche pour aller la positionner dans le nid en chantier. Tiens, je vois son conjoint qui revient avec l'autre morceau tombé par terre pour renforcer la solidité de leur logis. C'est formidable ce que la nature nous offre comme spectacle. Tu verras tout cela quand tu iras mieux.

Le lendemain, il lui raconta :

– Ce matin, je vois un seul oiseau dans le nid, sans doute la femelle qui est restée pour couvrir ses œufs pendant que le papa est allé chercher le ravitaillement pour la maman. Eh bien le couple n’a pas perdu son temps, à ce que je vois. C’est que leur nid est douillet et qu’ils s’aiment très fort.

– Tiens, aujourd’hui, je vois le couple en grande agitation, ça y est j’ai compris, des oisillons viennent de naître. Magnifique, je vois des petites têtes alignées, ils doivent être quatre ou cinq. Comme c’est beau à voir, dommage qu’on n’entende pas leur gazouillement à cause de la distance, mais on peut les imaginer facilement.

Un jour, il lui raconta comment les parents s’occupaient de leurs petits à tour de rôle et lui décrivit leurs allers et retours pour leur apporter de l’eau et de la nourriture.

– C’est un couple de rouges-gorges, lui précisa-t-il, je les reconnais maintenant à leur plumage.

Un autre jour, il lui raconta des petites rivalités entre les oisillons pour avoir plus de place dans le nid qui devenait trop petit pour toute la famille. Il lui expliqua comment les parents essayaient de les calmer. Enfin, un jour, il lui dit assister à une nouvelle grande agitation et voir les parents pousser leurs petits hors du nid.

– Pour les punir ?

– Non, non, pour leur apprendre à s’envoler seuls.

Et il lui décrivit leurs premiers vols et les battements de leurs petites ailes devant leurs parents. D’abord inquiets, ces derniers semblaient se rassurer de plus en plus en voyant la progression de leurs petits qui restaient en l’air un peu plus longtemps à chaque essai. Puis quelques heures à peine après, il lui détailla le comportement des parents admiratifs de voir leurs rejetons réussir leurs premiers vols prolongés dans le vide. Il lui dépeignit l’assurance grandissante des

oisillons qui s'aventuraient de plus en plus loin et de plus en plus haut, en partageant avec leurs géniteurs la joie de leur nouvelle liberté.

Cette description quotidienne de ce qu'il voyait à travers la fenêtre aida le patient paralysé à mieux supporter la longueur de son séjour à l'hôpital et à surmonter les épreuves des soins qu'il recevait. Son mental se reconstruisit au fil des jours grâce à son compagnon de chambre.

Un matin à son réveil, il se rendit compte qu'il pouvait désormais bouger un peu sa nuque et tourner sa tête de gauche à droite. En même temps, il s'aperçut que son compagnon n'était plus dans son lit. Il appela l'infirmière et en attendant son arrivée, il regarda en direction de la fenêtre. Il constata qu'il ne voyait ni arbre, ni ruisseau, ni aucun nid d'oiseau. La fenêtre donnait plutôt sur une cour désaffectée. Quand l'infirmière arriva, il se renseigna d'abord auprès d'elle sur ce qu'il était advenu de son compagnon de chambre. Elle lui annonça qu'il était décédé durant la nuit.

Il lui demanda ensuite s'il n'y avait pas une autre fenêtre qui donnait sur un grand jardin avec un ruisseau. Elle lui répondit qu'il n'y avait qu'une seule fenêtre par chambre et c'était celle qu'il voyait.

Il lui révéla alors que l'autre patient lui avait décrit, pendant plus de deux semaines, un jardin avec un ruisseau et même un nid d'oiseau dont il lui donnait tous les jours les détails et la progression de la construction chaque matin.

- Ah bon, lui dit-elle, comme c'est étrange.
- Pourquoi c'est étrange, Madame ?
- Parce que votre compagnon était aveugle, Monsieur.

Il comprit aussitôt que ce patient avait inventé ce décor de toutes pièces pour lui redonner goût à la vie et lui remonter le moral, afin qu'il puisse mieux supporter son épreuve et affronter l'adversité.

– C’est en ayant cette histoire présente constamment dans mon esprit, a dit Khémaïs à son frère aîné, que je suis parvenu à tenir le coup pendant mes 52 jours aux soins intensifs. Je me suis inventé chaque jour le décor que je voulais. Ma chambre donnait parfois sur la Tamise ou sur Trafalgar Square et je m’autorisais à dormir à Buckingham Palace quand je choisisais Londres pour décor. Une autre fois c’était à Paris que je décidai de m’installer et ma chambre donnait alors directement sur la Tour Eiffel ou l’Arc de Triomphe selon mon désir du moment. Et quand j’avais le mal du pays, c’était dans mon quartier natal de Tourbet El Bey que je m’installais pour apaiser ma nostalgie. Pour vaincre la monotonie, lui a-t-il dit en conclusion, on plante par notre imagination le décor qu’on veut et non pas celui qu’on nous impose.

Sidi Khouya a beaucoup aimé cette histoire car elle cadrerait bien avec sa conception de la liberté qu’il cherche à avoir constamment dans tous ses actes. Il est content de s’en être souvenu, maintenant qu’il en a, lui aussi, un grand besoin. Il plante alors son regard sur la fenêtre de sa chambre et observe le décor existant. *Le ciel est gris ce matin du 2 décembre 2017, l’automne n’est pas une saison agréable*, se dit-il, *changeons ce triste ciel*. Et il tente de donner libre cours à son imagination.

Une infirmière entre brusquement pour déposer un médicament en lui enjoignant de le prendre en sa présence. Il refuse d’obtempérer, d’abord parce qu’il vient d’être interrompu dans un moment de concentration, puis par principe car il n’a pas l’habitude de prendre un médicament sans savoir de quoi il s’agit. Il l’invite plutôt à le déposer sur la petite table tout en la questionnant sur le nom de la gélule dont il a capturé du regard la forme et la couleur.

– C’est au médecin qu’il faut poser cette question, Si Othman, moi je suis l’infirmière et on m’a demandé de vous faire avaler ce comprimé, c’est tout.

– D’abord, ce n’est pas un comprimé, Madame.

– Ah bon, c’est quoi alors ?

– C’est une gélule, ou une capsule si vous préférez. Le comprimé a une forme ronde tandis que la gélule possède une forme galénique.

– Non, elle ne rend pas colérique, au contraire c’est un calmant.

– Ga-lé-ni-que, j’ai dit, pas colérique. Je parlais de l’enveloppe qui contient la substance active.

– Une enveloppe ? En tout cas pour moi, comprimé ou gélule, dans les deux cas, c’est un médicament et il faut le prendre.

– Pourriez-vous m’apporter la notice de ce médicament s’il vous plaît ?

– D’habitude, Si Othman, les patients ne demandent pas ce genre de renseignements, ils prennent les médicaments qu’on leur donne et c’est tout.

– Je dois savoir à quoi il sert. Il a un nom ce médicament, non ?

– À quoi cela vous servira de connaître le nom de tous les médicaments ?

– À pouvoir les identifier et les distinguer les uns des autres. À en parler avec le médecin en connaissance de cause. Je ne vais tout de même pas lui dire quand il passera que j’avais pris trois comprimés ronds, deux ovales et un de forme tubulaire ? Savez-vous quel âge j’ai, Madame ?

– Vous posez trop de questions, Si Othman, je vais d’abord chercher une réponse à votre première question.

– Laquelle déjà ?

– Chercher la notice.

Dès qu'elle sort de la pièce, Sidi Khouya prend la gélule en main et comme il ne repère aucune inscription dessus, il la redépose là où elle était et reprend sa tentative virtuelle de changer le décor. Il se rend vite compte que sa discussion avec l'infirmière l'a complètement déconcentré. Il est contrarié et en colère.

Il faut se battre et ne jamais se laisser abattre, se dit-il. Il apprivoise les pensées positives tout en replaçant son regard dans l'axe de la fenêtre. Pour ne pas viser trop haut du premier coup, il souhaite pour le moment changer la couleur du ciel, rien d'autre. À force de persévérance, ce dernier commence à perdre un peu de sa grisaille. Un ciel bleu prend sa place, pendant que les premiers rayons d'un soleil visible uniquement par Sidi Khouya s'installent dans sa perspective visuelle. Il ressent presque aussitôt leur chaleur pénétrer dans la chambre. Il a envie d'y ajouter des arbres et un ruisseau, mais il se contente aujourd'hui de ce premier bon résultat. Il ne veut pas forcer la chance. *C'est déjà un grand progrès.*

Parfait, se dit-il, *à chaque jour suffit son décor. Demain je serai peut-être au bord du Nil ou sur les rives du Gange et dans mon champ de vision, ce sera les pyramides d'Égypte ou le Taj Mahal. Après-demain, à moi le fleuve Jaune ou la mer de Chine. De mon lit je verrai la Grande Muraille ou la place Tian'anmen. J'ai hâte d'avoir Saint-Petersbourg à portée de ma vue et pourquoi pas Moscou, la place Rouge et la Volga. J'en profiterai pour découvrir le mausolée de Lénine. À mon retour je passerai par Rome, la Ville éternelle, et à quelques mètres seulement de mon lit je pourrai voir le Colisée ou la fresque de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine juste au-dessus de ma tête.*

Sidi Khouya vient juste de quitter le Mississippi pour le remplacer par le Danube bleu quand l'infirmière interrompt ses voyages pour l'informer qu'il n'y a pas de notice pour tous les médicaments donnés en clinique. Elle insiste cependant pour qu'il prenne la gélule déposée sur sa table de chevet. Contre son gré, Si Othman quitte le Danube bleu pour endosser la blouse blanche du médecin qui sommeille toujours en lui. Il se redresse dans son lit et commence à poser une série des questions allant du nom de la molécule du produit, de son excipient, jusqu'au laboratoire qui l'a fabriqué, sans oublier ses effets secondaires et ses contre-indications.

Devant une infirmière dépassée, Sidi Khouya sort son petit carnet et son Bic rouge que Latifa lui a achetés ce matin, à la demande de sa sœur, car le magasin était sur son chemin, et se prépare à noter les réponses d'une dame apeurée de constater que tout ce qu'elle dira désormais sera consigné ; et, qui sait, elle devra peut-être en rendre compte en cas de problème. Du coup elle hésite, réfléchit puis, par prudence, décide d'aller chercher de l'aide auprès de son supérieur.

Sidi Khouya a déjà noté dans son carnet son prénom, l'heure exacte de son passage et a ajouté un point d'interrogation au Bic rouge face à ses questions restées sans réponse. Bien qu'aucun médicament n'ait encore été avalé, toutes les notes le concernant sont déjà couchées noir sur blanc et surlignées en rouge pour certaines d'entre elles. Un procès-verbal en bonne et due forme.

Quelques instants après, l'infirmier en chef entre en arborant son meilleur sourire. Sa collègue lui a rapporté, en forçant le trait, que ce patient refuse la prise de tout médicament sans connaître au préalable sa composition, sa date de fabrication, celle de sa péremption et plein d'autres questions scientifiques qu'elle n'a pas pu retenir tellement elles étaient compliquées.

– Ce n'est pas un homme ordinaire que nous avons là, mais l'addition d'un médecin, d'un pharmacien et d'un laborantin, a-t-elle ajouté pour l'avoir de son côté. Dur, dur, notre métier, lui a-t-elle murmuré en conclusion.

Son collègue a compris qu'il n'aura pas affaire à un patient docile, coopératif, content d'être pris en main par des professionnels et faisant confiance au personnel soignant. Il devine qu'il va avoir affaire à un homme en état d'alerte permanent, conscient de son avantage intellectuel, décidé à discuter pied à pied sur tout ce qui concerne la thérapie envisagée, le pourquoi et le comment de tout acte médical qu'on se propose de lui administrer. Il est clair qu'il ne lâchera rien sans contrepartie explicative, convaincante et qu'il possède une capacité d'endurance en mesure d'épuiser la patience du personnel médical le plus ouvert. Il décide alors de jeter l'éponge dès le premier abord.

– Bonjour Si Othman, je vous conseille de prendre votre médicament maintenant sur recommandation de votre médecin. Quant à son nom et tout le reste, c'est à lui qu'il faut poser ce genre de questions et il ne passera plus aujourd'hui. C'est à vous de voir ce qui est bon ou pas pour votre propre santé.

Et il tourne les talons.

Sidi Khouya est frustré d'être ainsi privé d'obtenir ce qu'il veut, en réalité, à travers cette stratégie. En fait, en cherchant à glaner le maximum d'informations sur les médicaments qu'on lui donne, il vise secrètement et par toutes les astuces à connaître sa pathologie grâce à la pharmacologie qu'on lui prescrit.

En semant ses questions comme des graines au gré des entrées et sorties des infirmières il espère récolter, à leur insu, l'une ou l'autre information lâchée par imprudence, qu'il pourrait exploiter dans ses investigations sur son propre mal.

Cet infirmier a préféré la fuite, on verra bien demain matin si le Dr Kechaou lui-même pourra éluder longtemps encore mes questions « sous-marines ».

Et il prend le médicament déposé sur sa table après avoir noté dans son carnet l'heure et le nom du dernier infirmier qui vient de passer.



Chapitre VII

Tôt ce matin, les rayons timides du soleil d'automne tentent de pénétrer dans sa chambre. Sidi Khouya, qui les aurait accueillis avec un large sourire, dort encore profondément à cette heure matinale. Ce moment était apprécié par Sidi Khouya quand il était actif et écrivait tous les jours. Il aimait alors se réveiller tôt et assister à la progression du jour tout en travaillant. Le ciel commence à s'éclaircir à l'aube avant que l'astre du jour ne paraisse au-dessus de l'horizon. Il avait essayé souvent de saisir l'aurore, ce bref passage entre l'aube et le lever du soleil, mais sans y parvenir que très rarement vu la brièveté de l'instant. Par contre il en avait enregistré les couleurs en les décrivant bien des fois dans son petit carnet. Des teintes bleues, violettes et vertes. Les couleurs caractéristiques des matins tunisiens. Mais depuis sa retraite, il a pris l'habitude de faire la grasse matinée, d'autant plus qu'il lit tard avant de dormir.

Cependant aujourd'hui, il est 6 heures environ quand l'infirmière entre pour le réveiller et le prévenir qu'on va venir le chercher incessamment pour une gastroscopie.

Il n'en faut pas plus pour le mettre de mauvaise humeur et provoquer sa grogne et son mécontentement.

– Savez-vous ce que vous venez de faire, madame ?

– Oui, je vous ai réveillé pour aller à un examen.

– Vous avez interrompu mon cycle de sommeil et pas n'importe lequel.

– Ah bon, lequel svp ?

– Le paradoxal, c'est-à-dire le cycle le plus fragile d'entre tous. Celui qui prépare au bon réveil et détermine l'humeur des humains pour toute la journée. C'est grave pour celui qui le subit !

– Désolée, Si Othman, mais il y a un examen programmé pour vous ce matin.

– Personne ne m'a prévenu hier de cet examen.

– Le médecin l'a prescrit et vous devez le faire à jeun. On va venir vous chercher dans quelques minutes.

– Le médecin prend ses décisions sans prévenir le patient ?

– Nous sommes là pour vous soigner, Si Othman.

– Et le sommeil du patient, il compte pour des prunes ?

– Pardon, vous avez un problème avec les brunes ?

– Avec les brunes non, mais avec vous certainement.

– Ah bon, quel problème, s'il vous plaît ?

– Je vous répète que vous venez d'interrompre mon cycle normal de sommeil qui est de 90 minutes environ. Je dois donc le terminer.

– Pour bien se soigner, il y a une série de contrôles à faire, Monsieur, cela est tout à fait normal, je ne vois aucune raison de refus. En plus c'est dans votre intérêt.

– Vous me privez de plus d’une heure de sommeil et vous me dites que c’est dans mon intérêt? Vous plaisantez Madame? C’est plutôt l’inverse que je constate.

– Vous voulez dire quoi par-là, Si Othman?

– Je veux dire que vous avez choisi précisément cette heure matinale parce qu’elle arrange votre planning de travail. Par conséquent, c’est dans *votre* intérêt et au détriment du *mien*.

Sur ce, il prend aussitôt son portable et appelle sa sœur, malgré l’heure matinale, pour lui demander d’intervenir auprès de qui de droit afin qu’il ne soit plus dérangé si tôt. Il lui enjoint de leur transmettre son refus de subir aucun examen sans en avoir été informé à l’avance par le médecin en personne, ainsi que des raisons de sa prescription. Jamila lui assure aussitôt qu’il n’aura plus aucun contrôle à subir que ceux auxquels il donnera son approbation préalable.

– Ils n’ont pas le droit de couper ton sommeil, ni de te contrarier. Tu as bien fait de réagir ainsi et de montrer les limites à ne pas dépasser.

Elle le conforte dans son refus et lui annonce qu’elle va se dépêcher pour arriver, ce matin, à la clinique avant le médecin pour être à ses côtés et le soutenir dans son opposition aux examens-surprises et sa mise à l’écart des décisions le concernant.

Sidi Khouya est toujours satisfait de l’écoute et de l’empathie de Jamila à son égard. Non seulement elle ne le contredit jamais mais, quel que soit son avis, elle l’appuie et l’encourage même dans son raisonnement le plus inconséquent. Pour détourner son attention, elle lui rappelle qu’elle va lui apporter le linge propre qu’il a demandé et les produits dont il lui a donné la liste la veille.

Après avoir raccroché, Sidi Khouya prend son carnet et ses Bic et note déjà les échanges intervenus avec l’infirmière

en précisant date et heure. Il choisit comme titres : *tenir bon, tenir tête et garder son rang*.

Les deux infirmiers qui sont venus pour le conduire à la gastroscopie ont dû rebrousser chemin malgré leur insistance. Pour sa part, Jamila a appelé le bureau des médecins pour exprimer la réticence du patient à ce type d'examen et a demandé de le reporter, pour ne pas braquer l'intéressé et risquer de compromettre le déroulement de son séjour.

Lorsque le gastrologue passe pour faire sa tournée, la colère du patient s'est apaisée ; il a réussi à se rendormir entre-temps. La médiation tout en finesse de Jamila, qui a motivé le refus de son frère par l'interruption de son sommeil et l'absence de communication préalable, ont ouvert la voie à l'acceptation par Sidi Khouya de faire l'examen prescrit par le médecin. Tout rentre dans l'ordre, à la satisfaction de tous les protagonistes.

La fratrie profite de ce moment de grâce pour lui demander s'il faut informer ses enfants de son hospitalisation, afin de leur permettre de lui rendre visite. Elle se heurte à un refus catégorique. Cette réponse leur pose un grand problème de conscience, sachant que l'espérance de vie de leur grand frère est scellée. Les trois Gharbi échangent des regards et lui font croire, par leur silence, que la décision lui appartient. Sidi Khouya est satisfait de leur réaction car il est résolu à ne pas se montrer à ses enfants dans cet état, de peur de les choquer ou, pire, de leur laisser, à Dieu ne plaise, l'image d'un père amoindri.

Il n'a pas saisi que pendant leur silence, chacun envisageait déjà toutes les solutions possibles pour contourner ce refus et faire venir au contraire et coûte que coûte ses enfants pour voir leur père à cette ultime étape de sa vie. Leur détermination à passer outre son « niet » est motivée par les circonstances qui ne leur laissent aucune

marge de manœuvre. D'ailleurs dès la première occasion où la fratrie se retrouve seule, un plan d'action est élaboré et mis à exécution le jour même. Ses enfants sont alertés à son insu et lorsqu'il les voit arriver dès le lendemain dans sa chambre, il est le premier à être ravi de leur présence. On lui explique qu'ils ont appris la nouvelle par coïncidence en croisant un de leurs cousins en ville, et que ce dernier ignorait la réticence paternelle. Sa joie de retrouver ses enfants l'emporte finalement sur tout le reste.

Sidi Khouya commence à prendre ses quartiers dans cette clinique. Les jours s'écoulent normalement, peuplés des visites, des discussions avec les médecins, la fratrie, les messages sur son portable et le dosage des médicaments. Les journées passent et le soir arrive même trop vite parfois lorsqu'il se met au lit.

Un matin, il se réveille avec la sensation d'avoir atteint une vitesse de croisière, le sentiment de s'être habitué à son nouvel environnement. Il se sent allégé et libéré de toutes les charges quotidiennes auxquelles il faisait face en permanence avant cette hospitalisation. Tout est désormais à sa disposition et à portée de sa voix, grâce à la fratrie et à un personnel soignant sympathique et dévoué. Il a fini par se faire accepter tel qu'il est, malgré son caractère exigeant. Il y est arrivé par un humour savamment dosé pour faire admettre ses arguments les moins convaincants. Il les formule toujours au moment opportun et en fonction du niveau de compréhension de son interlocuteur.

Les compromis indispensables pour l'identification préalable des médicaments avant leur acceptation par Sidi Khouya ont finalement été trouvés avec les médecins et les infirmiers. Quant aux décisions de leur prescription, elles sont devenues collégiales et précédées à chaque fois par un échange entre « collègues » sur leurs substances actives et leurs excipients, ainsi que leurs propriétés curatives ou

préventives pour l'objectif indiqué par le médecin. Bien entendu, on tient compte à chaque fois de leur action pharmacologique, immunologique ou métabolique, mais en gardant toujours présents à l'esprit leurs effets secondaires probables ou supposés sur l'insistance du patient.

Pour le reste, les membres de sa famille se sont habitués à jouer les médiateurs pour arrondir les angles et aplanir les difficultés avec le personnel soignant. Pour être présent, en permanence, auprès de son grand frère, Mohamed a « élu domicile » dans la chambre même du patient. Il dirige désormais son bureau de cet endroit et reçoit les cas urgents dans le hall de la clinique. Un jour, alors qu'il dicte un courrier à sa secrétaire par téléphone, l'aîné le reprend à deux reprises et à bon escient pour corriger des erreurs de français, rassurant ainsi son cadet sur ses facultés mentales et sa présence d'esprit.

Jamila et Latifa se sont partagé, elles, les rôles en étant sur place dès 10 heures du matin et jusque tard le soir. Quant à Khémaïs, bien qu'il soit loin, il commence invariablement sa journée par un appel matinal à son frère pour prendre de ses nouvelles et lui raconter une blague ou une anecdote, histoire de l'aider à démarrer la journée de bonne humeur. Lorsque Sidi Khouya ne décroche pas son portable, un texto lui est envoyé avec bien souvent une copie à ses sœurs leur demandant de le lui lire au moment qu'elles jugeront le plus opportun.

Aujourd'hui, après son petit déjeuner, Sidi Khouya fixe la fenêtre plus que d'accoutumée, comme s'il voulait apprivoiser un nouveau décor pour éviter de penser à ses livres. Il se rend compte combien il ressent un grand vide dû à l'absence de bonne lecture. Aucun ouvrage intéressant n'est à sa portée. Quelle sécheresse pour l'esprit ! Du coup, il repense à sa bibliothèque et à ses bouquins qui la peuplent. Une petite inquiétude le turlupine, comme s'il s'agissait

d'enfants qu'il aurait laissés, abandonnés à leur sort. Il se demande même ce qu'ils sont devenus sans sa compagnie ni aucune présence humaine à leur côté. Comment ils vivent cette séparation. Dans quel état sont-ils, alors qu'aucune main ne les feuillette, ni ne les touche depuis plusieurs jours ?

À force d'y penser, il finit par avoir du chagrin pour eux et de la nostalgie. Ses « amis » lui manquent vraiment. Son décor quotidien s'est appauvri. Il avait l'habitude de contempler des siècles de trésors de l'humanité à travers les livres de sa collection. Des échanges permanents ont lieu avec chacun des auteurs. Il les connaît tous et ils ont fini, eux aussi, par le connaître. Au fil des ans, une relation amicale très forte s'est nouée entre eux et ils sont devenus inséparables.

Mais comment faire pour combler ce besoin ? Il a songé à ce qu'on lui apporte quelques-uns il y a deux ou trois jours. Ceux qui, selon lui, souffriraient le plus de son absence, tels que le premier recueil de poèmes d'Alphonse de Lamartine, *Les Méditations poétiques*, ou ceux de Paul Verlaine ou Stéphane Mallarmé, mais il s'est ravisé aussitôt. En effet il s'est rendu compte, en même temps, qu'il allait devoir charger quelqu'un de cette tâche. Qui pourrait prendre ses livres en main avec la délicatesse que méritent Paul Valéry ou Charles Baudelaire ? Qui pourrait avoir le raffinement d'Arthur Rimbaud ou celui de Paul Éluard pour s'acquitter de cette responsabilité et faire le voyage avec eux ?

Soudain Sidi Khouya se détache de ces pensées pour fixer la fenêtre où il croit voir apparaître, derrière les vitres, une silhouette qu'il ne parvient toutefois pas à identifier. Il reprend alors son monologue sur ses amis, les livres. *Supposons que je charge Jamila de m'en rapporter quelques-uns ; comment va-t-elle s'y prendre ? Aura-t-elle la même assurance que moi pour les prendre en main sans les faire tomber ? C'est qu'ils sont*

fragiles, mes livres ! Certains d'entre eux ont pris de l'âge. Le risque est réel que l'un tombe pendant une manœuvre et subisse des dégâts. Ils n'ont pas l'habitude d'être malmenés et ils sont encore plus casaniers que moi.

Certes certains sont moins fragiles que d'autres grâce à leur reliure en cuir à l'ancienne faite à la main, ce qui les protège des chocs en les amortissant. Mais ai-je le droit de leur faire courir tous ces risques ? En plus, comment pourrais-je laisser mettre Honoré de Balzac ou Gustave Flaubert dans un sachet en plastique ou même un sac en tissu ? C'est un blasphème, une horreur. Sans parler du trajet et des impondérables propres à tous les déplacements. Et si Jamila oubliait son sac en descendant du bus, ou pire si quelqu'un remarquait la présence de ces précieux ouvrages avec leur reliure dorée, il les convoiterait peut-être et voudrait les « subtiliser ». Non, il n'est question de faire confiance à personne pour mes livres.

Le regard de Sidi Khouya revient inlassablement, à chaque fois qu'il s'en écarte, sur la fenêtre. Les contours de la silhouette apparue tantôt se précisent et le font penser à celle de sa maman. Il distingue même son foulard sur sa tête, bien que l'apparition soit fugitive.

Mais il est toujours et encore préoccupé par ses livres et il reprend son monologue. *Même si tout se déroulait parfaitement, est-ce que c'est raisonnable de ma part de faire séjourner Avicenne ou Hippocrate à la clinique ? Cela reviendrait à les « hospitaliser ». En ai-je le droit ? Ils ne sont pas malades, eux. Par contre, ça ne me déplairait pas d'introduire dans ces lieux Émile Coué, pour le voir appliquer sa méthode sur l'autosuggestion dans ce cadre. Cela réduirait drastiquement la consommation de médicaments, au détriment des grands laboratoires pharmaceutiques.*

Sidi Khouya distingue maintenant nettement le visage de Ommi dans la fenêtre. Elle semble même lui sourire, comme si elle était venue spécialement pour lui tenir compagnie. Ommi, en fait, a été continuellement présente dans sa vie et à toutes les étapes importantes de son existence.

Il est vrai que leur relation a toujours été fusionnelle. À sa naissance, sa jeune maman était seule et n'avait que son bébé pour compagnon unique lorsque son mari partait au travail. Quand la Deuxième Guerre mondiale a débordé sur la Tunisie, Othman n'était pas encore sevré.

Dès les premières alertes données par les sirènes invitant la population à se mettre à l'abri des bombardements, elle courait pour couvrir son enfant de son corps et se mettre avec lui en sécurité. De cette époque est née la relation forte entre mère et fils. Ce réflexe de survie pour les deux s'est transformé par la suite par l'octroi de privilèges à l'aîné. Ceux-ci se sont multipliés avec le temps, créant parfois un sentiment d'injustice dans la fratrie qui avait toutefois fini par s'en accommoder.

Sidi Khouya continue à regarder la silhouette de sa maman et lui sourit à son tour. Ils n'ont jamais besoin de plus pour communiquer entre eux. Ils se comprennent du regard. On dirait que le cordon ombilical n'a jamais été coupé entre eux. Ommi semble être apparue pour prendre de ses nouvelles et lui souhaiter un prompt rétablissement. Il le lui en donne par télépathie. Ils trouvent ensemble les gestes qu'il faut pour se transmettre leur amour, leur tendresse et leur affection réciproques. Cette visite imaginaire lui donne du courage, le réconforte et lui procure davantage de force et de volonté pour sortir de cette mauvaise passe et vaincre la maladie, pense-il en son for intérieur. Mais pour le moment, ce qui le préoccupe le plus, ce sont toujours ses livres. L'apparition de la silhouette de Ommi lui rappelle justement que personne n'est immortel. Il se demande alors qui prendra soin de ses bouquins après lui. Qui leur réservera la place qu'ils méritent, et qui les traitera avec la délicatesse qui leur convient ?

Sidi Khouya sort de ses réflexions et se rend compte que la fratrie est toujours autour de lui et discute, alors que lui était plongé dans ses pensées sans se rendre compte de sa présence. Son frère et ses sœurs se sont habitués d'ailleurs à ses absences et ne lui en tiennent nullement rigueur. Tout en participant, de temps en temps, à leur discussion, Sidi Khouya passe en revue, dans sa tête, les personnes qui lui ont déjà rendu visite depuis son hospitalisation. Tous les membres de sa famille élargie aux belles-familles et à leurs enfants sont venus le voir. Il a apprécié leur présence et les échanges qu'il a eus avec chacun d'entre eux, bien qu'il n'ait jamais été partisan des grands rassemblements.

Malgré son retrait volontaire des réunions familiales qu'il juge trop contraignantes, il est sincèrement heureux, cette fois, de revoir des visages qu'il a perdus de vue depuis longtemps. C'est l'occasion ou jamais de savoir ce qu'ils sont devenus et surtout, ce qu'ils ont lu comme ouvrages ainsi que leurs commentaires sur la littérature contemporaine. Une belle opportunité aussi de recueillir, à la source, leur parcours personnel et professionnel et non plus à travers des informations parcellaires et incertaines. Au cours de ces discussions avec eux, il en profite pour joindre l'utile à l'agréable et tente de temps en temps de chercher dans leur regard et à travers leurs propos quelques signaux révélateurs du degré d'inquiétude que leur inspire son propre état de santé.

Constatant qu'à ce jour il ignore encore la nature exacte de sa pathologie malgré toutes ses demandes, il essaye d'en savoir davantage de cette façon. Sa capacité d'analyse l'a toujours avantagé pour procéder à ce genre d'évaluation quand il discute avec autrui. C'est une méthode qui lui permet d'adapter en temps réel son argumentaire en fonction des changements constatés chez son interlocuteur en le regardant droit dans les yeux. Ce faisant, il est informé

en permanence sur l'état d'esprit de son vis-à-vis, ce qui lui permet de corriger ou de réajuster sa technique d'approche et d'investigation.

Les impressions récoltées de cette manière sur sa santé lui semblent parfois mitigées. *Mais n'est-il pas normal finalement, se dit-il, que certains de mes visiteurs s'en étonnent ? Je n'ai plus 20 ans et beaucoup d'entre eux ne m'ont plus revu depuis plusieurs années. Pourquoi dès lors tenter de sonder dans leur regard les réponses que le médecin refuse de me donner ? La probabilité d'erreur de mes investigations visuelles est trop importante pour que je la prenne en considération. Écartons-la d'office.*

En arrivant à cette étape de sa réflexion quasi subjective sur son état de santé, Sidi Khouya chasse du même coup toutes ses idées pessimistes. Il décide alors d'en profiter pour planter le nouveau décor du jour et renforcer son moral.



Chapitre VIII

Aujourd'hui, se dit Sidi Khouya au cinquième jour de son hospitalisation, ce sera le Nil et la vallée des rois. Pourquoi pas ? La discussion de l'autre jour avec l'infirmière m'a privé d'y parvenir. Beaucoup d'artistes avaient évoqué l'incomparable crépuscule sur le Nil. Une source d'inspiration inépuisable pour les poètes, les écrivains et tous les artistes. La cantatrice Oum Kalthoum, elle-même, a chanté Shems al Assil, que des millions de ses fans fredonnent encore aujourd'hui en imaginant les réverbérations des rayons du soleil sur le fleuve légendaire. À moi donc les pyramides, le Sphinx et Toutânkhamon. Voilà ce que j'aimerais voir ce matin à travers ma fenêtre.

Pendant que les images se mettent doucement en place sous son regard explorateur, Sidi Khouya se laisse bercer par des souvenirs d'enfance de la révolution égyptienne et l'impact qu'elle a eu sur l'ensemble du monde arabe et même au-delà. Il se rappelle qu'il était pratiquement tous les soirs, avec ses deux frères Mohamed et Khémaïs, au côté de leur père en train d'essayer de capter Radio Le Caire. Du coup, il ne voit plus les pyramides qu'il avait pourtant réussi à transposer furtivement devant la fenêtre il y a quelques

instants. La silhouette de Gamal Abdel Nasser a pris leur place et remplit désormais le cadre de toute la lucarne. Le Leader éternel du monde arabe est souriant et semble s'adresser à une foule dont Sidi Khouya imagine la densité. Il entend presque son immense clameur sur fond du refrain du chant de la liberté de Mohamed Abdelwahab, qui lui revient à l'esprit. Il se met aussitôt à le fredonner à voix basse dans son lit.

Au même moment à Bruxelles, Khémaïs, affecté par le pronostic sans appel sur la gravité de la maladie de son frère aîné, passe en revue les souvenirs communs avec celui qu'il ne verra probablement plus et dont les jours sont désormais comptés. Les images qui lui viennent en mémoire sont précisément celles du grand frère, marchant en tête dans la cour de leur maison natale, suivi de ses deux frères, et entamant ensemble l'hymne national de l'Égypte révolutionnaire.

Ils avaient respectivement 13, 9 et 8 ans. C'était le 23 juillet 1952, il y a plus de soixante-cinq ans. Pour le moment, il est, sans le savoir, sur la même longueur d'onde que son frère aîné malgré la distance qui les sépare. Mais leur proximité affective, en ces jours de solidarité, a fini par créer entre eux une télépathie qui fait circuler leurs pensées et leurs souvenirs communs comme par magie.

Dans sa chambre de clinique, Sidi Khouya, quant à lui, parvient maintenant à stabiliser son décor imaginaire à force de persévérance. Les pyramides ont repris leur place, juste en face de lui, ainsi que le Sphinx dans toute sa majesté.

La douce lumière du couchant se fond au loin avec les sommets des pyramides. On dirait des caresses prodiguées par les contemporains à ceux des temps du passé. Sidi Khouya fixe ce décor virtuel dans son regard pénétrant pour mieux le ressentir et l'attacher à son voyage imaginaire. La révolution égyptienne, dans ses souvenirs, était en effet un

grand événement accueilli par toute la famille avec ferveur. Khémaïs se rappelle la période agitée qui avait suivi l'arrivée au pouvoir de Gamal Abdel Nasser et surtout de l'agression tripartite de la guerre de Suez pour tenter de reconquérir le canal après sa nationalisation.

Nous étions, se souvient-il, tous les quatre, père et fils, en train de suivre ces bouleversements historiques quasi en direct, avec passion et patriotisme. Il se souvient même de la voix de Ommi qui n'arrêtait pas d'appeler tout le monde à table, mais sans succès. Le père était, cette fois, solidaire de ses trois garçons pour donner la priorité aux événements qui se passaient sur les rives du Nil et auxquels était suspendu le destin de toute une nation, plutôt qu'au fait d'aller à table pour manger chaud.

Sidi Khouya est un patriote au sens réfléchi du terme, aussi bien aujourd'hui qu'à l'époque où la passion l'emportait dans les débats. L'histoire, hélas, du monde en général et du monde arabe en particulier nous a offert tout au long de notre existence des occasions innombrables de nous emporter. Une seule fois je l'ai vu se départir de cette sérénité. C'était en 1959, lors de la commémoration du premier anniversaire du bombardement par l'aviation française de Sakiet Sidi Youssef, un village tunisien frontalier de l'Algérie, faisant des morts parmi les enfants d'une école primaire. Sidi Khouya avait titré un de ses premiers articles dans un journal francophone : « Mère, arme les bras fragiles de tes fils car ils étaient sans armes ce jour-là ». Il avait 20 ans à peine.

Sidi Khouya, comme beaucoup d'hommes de notre génération, a cru lui aussi à la construction du grand Maghreb arabe, il y a consacré sa plume et son énergie. Mais les soubresauts politiques à cette époque (et encore aujourd'hui, hélas), aussi bien dans la sphère arabe qu'ailleurs, avaient brouillé les cartes... et notre raisonnement. L'analyse la

plus sérieuse, la plus méthodique, la plus pointilleuse des meilleurs observateurs était rapidement infirmée par des événements fortuits qui, eux-mêmes, étaient « corrigés » quelques mois ou années plus tard. On se perdait en conjectures pour tenter de « lire » une Histoire qui se déroulait, en fait, à une vitesse supérieure à celle de notre capacité d'entendement.

Le matin du samedi 19 juin 1965, j'entendis à la radio tunisienne l'annonce du renversement du président Ahmed Ben Bella en Algérie. Une fois cette information confirmée, je courus vers la chambre de Sidi Khouya pour lui rapporter la nouvelle. Il me demanda l'origine de mes sources et me recommanda de me brancher directement sur Radio Alger, puis de revenir lui en donner un résumé.

Quand la nouvelle fut confirmée et après un moment de réflexion, Sidi Khouya la commenta pour moi à haute voix :

– Quel gâchis... À la veille de la réunion de la tricontinentale prévue justement à Alger dans quelques semaines et que le monde entier attend avec un grand intérêt.

Puis il ajouta, comme découragé :

– Tu peux faire une croix définitive sur le grand Maghreb arabe et le sursaut de l'Afrique. Ce sera dorénavant une rivalité accrue entre l'Union soviétique et l'Occident. Les « non alignés » devront de gré ou de force « s'aligner » pour survivre.

Nous avons vécu des périodes historiques dans la marche des peuples opprimés vers la lumière et la liberté : la naissance de l'Afrique indépendante, l'émergence du mouvement des non-alignés dirigés par le trio légendaire Nasser, Nehru et Tito. Le coup d'éclat de Patrice Lumumba avec sa phrase légendaire face au jeune roi Baudoin « Sire, entre la liberté et l'esclavage, il n'y a pas de compromis »,

l'arrestation de Nelson Mandela, la nationalisation du canal de Suez, le retour d'exil de Bourguiba le 1^{er} juin 1955 où tous les Gharbi étaient aux premières loges, la proclamation de l'indépendance tunisienne, l'abolition de la monarchie, la guerre de Bizerte, le combat héroïque des Algériens pour leur liberté, l'amorce de l'unité arabe par la création de la République arabe unie entre l'Égypte et la Syrie et bien d'autres grands événements inoubliables. Sidi Khouya était toujours prompt à les commenter, à nous les expliquer à sa façon très professorale qui frôlait parfois, pour nous, l'infantilisation.

Ce qui me chagrine personnellement au moment où j'écris ce livre, c'est qu'il aura vécu beaucoup d'autres grands événements survenus dans le monde sans que je fusse à ses côtés pour les commenter avec lui pendant leur déroulement. Ceux de mai 1968 en France, l'assassinat du pasteur Martin Luther King la même année, le mouvement noir américain, la Révolution culturelle en Chine, la guerre de juin 1967, la traversée du canal de Suez en 1973 et la victoire de l'armée égyptienne, le renversement du chah d'Iran, la dislocation de l'URSS, la chute du mur de Berlin, l'entrée en force de la Chine dans l'économie mondiale, les guerres du Golfe...

Tant de changements survenus depuis mon départ de Tunisie en 1965. Plus d'un demi-siècle, à la fois agité et fécond en événements majeurs, tant économiques que géopolitiques et sociétaux. Certains d'entre eux peuvent être qualifiés de grands tournants à l'échelle du siècle, car ils ont abouti à la redistribution des pions dans le grand jeu d'échecs qui gère la vie turbulente de l'humanité depuis la nuit des temps.

Avoir vécu tant de bouleversements loin de mon grand frère et sans avoir profité de ses analyses souvent pertinentes restera pour moi une grande frustration.

Pourtant, je profitais de mes visites en vacances en Tunisie pour connaître ses pensées sur certains événements, mais les commentaires que j'obtenais n'avaient pas la même « saveur » qu'un débat, à chaud, au cœur de l'événement. Je me console cependant d'un seul commentaire qu'il m'a rapporté à propos d'une scène qui s'est déroulée dans son bureau après la destitution du président Bourguiba par son premier ministre Ben Ali.

Le coup d'État eut lieu le samedi 7 novembre 1987. Le matin du lundi suivant, Sidi Khouya se rend à son bureau au ministère de l'Agriculture, comme d'habitude. Derrière son bureau, la photo officielle du président Bourguiba est encore accrochée au mur. La pièce est fermée à double tour et il est le seul à en posséder la clef, car les dossiers sensibles qu'il traite lui imposent cette précaution. Quelques instants après son arrivée, on frappe à la porte. Sidi Khouya pousse sur un bouton qui actionne une petite lampe verte à l'extérieur autorisant le visiteur à entrer. Un membre du personnel technique du département le salue respectueusement et l'informe qu'il a reçu l'ordre de venir décrocher le cadre de la photo présidentielle. Pour lui donner de l'espace, Sidi Khouya se lève, contourne son bureau et observe la scène avec une grande émotion.

Il avait vécu et soutenu le combat de Bourguiba pour l'indépendance de son pays. Il l'avait servi ensuite avec dévouement, à son niveau, pour l'édification d'un État moderne et la promotion de l'identité tunisienne. Les événements que la Tunisie a traversés depuis la création du Néo-Destour en 1934 lui passent sans doute en tête, y compris sa propre participation à certains d'entre eux. Toujours est-il qu'il regarde l'ouvrier tenter d'enlever le cadre en le soulevant par le dessous le plus haut qu'il peut, puis, d'un geste mesuré, tenter de le tirer vers lui pour le détacher de sa fixation. Après deux ou trois échecs,

l'ouvrier abandonne ses gestes réfléchis et les remplace par un mouvement plus brutal pour en finir vite avec cette opération.

Le voyant agir ainsi, Sidi Khouya ne peut s'empêcher de lui faire la remarque suivante sur un ton de moralisation sans équivoque :

– Doucement, jeune homme, vous avez entre les mains un demi-siècle de l'histoire de *notre* pays.



Chapitre IX

Cette nuit, Sidi Khouya a fait un rêve nostalgique. Il s'est revu adolescent en train de jouer aux ombres chinoises avec ses deux frères dans la petite *maksoura* de la grande chambre qu'il partageait avec eux dans leur grande maison de la rue Sidi Essourdou. Il improvisait ses paroles en fonction de leurs réactions et jonglait avec les images découpées aux ciseaux qu'il avait confectionnées lui-même auparavant sous leurs regards émerveillés.

Il s'est réveillé avec l'impression d'avoir fait un voyage dans le passé avec tous les bons moments vécus au sein d'une famille unie et heureuse. *Que de temps écoulé*, se dit-il, *depuis ma naissance il y a plus de soixante-dix-huit ans*. La vue de la silhouette de sa maman hier à travers la fenêtre y était pour quelque chose sans doute.

Au même moment, à Bruxelles, Khémaïs, qui pense fort à son grand frère, se laisse aller aussi dans ses souvenirs jusqu'à remonter le temps et tenter d'imaginer l'impact de la naissance de l'aîné sur ses jeunes parents. Il ne trouve pas mieux que de se mettre en situation de reconstituer

cette période par nostalgie sur le temps qui passe. Il veut la revivre, au présent, comme s'il était un témoin invisible et direct de la constitution de la jeune famille des Gharbi à la fin des années trente.

Cette année 1939, se dit-il, pour lancer le film à l'envers, a débuté à Tunis dans l'allégresse pour la communauté française et ses partisans, mais dans l'inquiétude pour la majeure partie du peuple tunisien et des autres communautés établies dans la Régence. Au début du mois de janvier, la venue – à bord d'une frégate de la marine – du président du Conseil Édouard Daladier, qui vient de succéder à Léon Blum, a beaucoup frappé les esprits. Reçu par l'amiral Darlan, à Bizerte, alors qu'au mois d'avril précédent on dénombrait 22 morts et près de 250 blessés devant le palais de justice de Tunis, suite à l'arrestation des leaders nationalistes tunisiens, il y a de quoi plomber l'atmosphère en effet.

La France tient la Tunisie d'une main ferme en cette période du règne de Sidi Ahmed Bey II, souverain très respecté par ses sujets. Ni lui, ni son grand vizir Hédi Lakhoua ne peuvent rien contre la puissance protectrice, d'autant que les bruits de bottes se précisent en Europe et la France est exposée en première ligne.

Cependant, en ce mois de juillet 1939 dans un quartier calme de la médina, entre la grande mosquée de la Zitouna et le mausolée de Tourbet el Bey, nécropole de la famille régnante des Husseinites, le jeune Si Belgacem Gharbi n'a pas le cœur à terminer la lecture de son hebdomadaire favori. Il dépose son journal satirique *Ennasnès* (Le Curieux), auquel il a souscrit un abonnement depuis quelques mois, et réfléchit aux affaires qui le préoccupent pour le moment.

Le 15 juin dernier il a réussi, avec son frère Youssef, la prouesse de convaincre un riche drapier tunisois, M. Hassen Zebouna, de leur donner en location une de ses

maisons en plein cœur de ce quartier pittoresque. Les deux frères sont aux anges car cette grande demeure est située à proximité de toutes les commodités : centre-ville, souks, marchés, écoles, mosquée. Pourtant les Gharbi n'ont été pistonnés par aucun des notables de la ville, comme cela se fait dans ce genre de situation. Certes ils ne sont pas natifs de la capitale, mais ils avaient toutes les qualités pour arracher l'accord du propriétaire : la prestance, l'éducation et le visage des hommes honnêtes et droits. Ils offraient de surcroît la garantie non négligeable d'avoir un travail fixe et enviable dans une des principales compagnies françaises de la ville, la célèbre Compagnie générale de l'électricité et des eaux. Le riche commerçant a fait confiance à son intuition d'autant qu'ils lui ont demandé un bail établi en français.

Le déménagement est terminé depuis le 1^{er} juillet et sa femme attend leur premier enfant que la sage-femme, Lella Manoubia, prévoit pour la troisième semaine de ce mois. Si Belgacem se sent fébrile au fur et à mesure que cette date importante approche. Aussi, il a pris congé pour être en permanence auprès de sa jeune épouse car il n'aurait pas pu aller à son travail sachant que son esprit serait entièrement occupé par le grand événement attendu.

Ce mercredi 20 juillet, lorsque Chérifa l'avertit des fortes contractions peu espacées qu'elle vient de ressentir, il court chercher la sage-femme en hélant la première calèche qui se présente à lui. Pendant tout le trajet, entre la médina et le quartier Halfaouine où habite Lella Manoubia, il n'a pas arrêté d'encourager le cocher à aller plus vite en lui expliquant les raisons de son empressement.

Après avoir ramené la sage-femme chez lui, Si Belgacem se rassied sur une chaise dans la cour de sa maison. Il se laisse envahir par toutes les pensées qui occupent généralement l'esprit de tout futur père en ce moment de grande attente et d'inquiétude.

Les femmes qui décèdent en couche ou les bébés mort-nés sont encore monnaie courante, en ce temps-là.

Pour chercher l'apaisement et chasser toutes les mauvaises pensées qui lui passent dans la tête, il prie en son for intérieur et implore le Seigneur pour que tout aille bien pour sa famille qu'il place, aujourd'hui plus que jamais, sous la protection divine.

La voix de Lella Manoubia, depuis le seuil de la porte de la chambre de la future maman, exauce sur-le-champ ses vœux comme si le bon Dieu lui-même voulait abréger ses angoisses et mettre fin à son anxiété.

– C'est un garçon, lance la sage-femme, déclenchant en même temps les youyous de Mongia sa sœur cadette, sa belle sœur Mannana, sa cousine El Hadhba et Habiba Lekbira, son amie, suivis sur-le-champ par ceux de Madame El Eush, l'épouse du secrétaire du gouverneur ; elles sont venues toutes pour tenir compagnie et apporter réconfort à la future maman, afin de ne pas la laisser seule.

L'annonce de la délivrance de sa jeune épouse et la joie mêlée au sentiment de fierté bien légitime qu'il vient de ressentir arrachent au nouveau papa une larme qu'il s'empresse de cacher.

Il se souvient que la veille, après avoir fait la prière du coucher du soleil, il s'est allongé sur le tapis en paille, en dessous du *bortal*, la partie couverte qui borde la cour à ciel ouvert de sa maison. Il a attendu le moment idéal pour formuler ses vœux. Quand il était enfant, il avait entendu dire que certains moments sont plus favorables aux vœux. Les levers du jour, les crépuscules ou les arcs-en-ciel. C'est pourquoi lorsqu'il avait remarqué les quelques gouttes de pluie tomber sur les dalles alors que le soleil brillait, il s'était empressé de formuler les siens pour une heureuse délivrance pour sa jeune épouse et son bébé.

Réalisant la bienveillance du Seigneur à son égard, Si Belgacem se lève brusquement, traverse la cour de sa maison, décroche d'un geste assuré la *sajjada*, le tapis de prière, suspendue à un clou dans le mur et s'apprête à rendre grâce au Tout-Puissant. Il tient à lui exprimer sans tarder sa gratitude de lui avoir donné son premier enfant. Il déroule le tapis face à la *qibla* et se prépare à faire la prière. Comprenant la signification de ce geste, les voix ambiantes se taisent et un silence religieux emplit la maisonnée. En prononçant « Allahou Akbar » à voix basse, pour entamer sa prière, le jeune père entend en même temps et avec bonheur les cris du nouveau-né qui semblent vouloir l'accompagner dans son action pour le Seigneur et marquer son arrivée au monde.

Pendant toute la durée de sa dévotion, Si Belgacem ne se sent plus comme avant, seul et fragile pour affronter l'adversité dans une ville qui n'est pas la sienne. Désormais il a l'impression d'avoir, un soutien, un ami. Il est déjà plus fort qu'avant, plus sûr de lui-même, plus confiant dans l'avenir. Il est heureux et ce bonheur qui se lit sur son visage le transforme, le métamorphose et lui donne presque des ailes. À la fin de sa prière et après avoir terminé sa dévotion en saluant à droite et à gauche les anges gardiens, il se redresse et commence à recevoir les félicitations des personnes présentes, accompagnées par les youyous des femmes.

Si Belgacem réfléchit maintenant au prénom à donner à son premier héritier. Celui de son grand-père lui trotte en tête depuis quelques jours. Il l'a cependant réprimé par superstition afin de ne pas déplaire à Dieu en avançant Ses volontés. Il s'est même abstenu d'en parler à son épouse pour conjurer le sort.

Cheikh Othman Gharbi est décédé quelques années avant sa naissance, mais ceux qui l'ont connu lui ont rapporté

qu'il était le meilleur cavalier de sa génération. L'armée française a voulu l'affecter à la cavalerie légère de l'armée d'Afrique car il « maîtrisait » le cheval avec une aisance qui forçait l'admiration de toute la région. Il refusa net, ajoutant le prestige de la résistance à l'occupant. Il participait même à des *fantazzia* lors des grandes manifestations populaires et en rapportait des trophées. Il se souvient que quand il était petit, la seule évocation de cette ascendance lui valait beaucoup de sympathie et de considération.

On lui racontait que son grand-père avait beaucoup de charisme et une certaine influence auprès des notables de la région. Son long séjour en Algérie, où il était allé faire ses études dans les confréries religieuses soufistes, lui avait valu beaucoup de respectabilité. On rapportait dans son sillage qu'il était devenu un des sages de la ville de Jijel, dans l'Est algérien. Située à 100 km de Béjaia, cette ville est une des principales cités du pays des Kotama, la région historique et culturelle de la *wilaya*. Rentré au pays, Cheikh Othman avait hérité du prestige de ce séjour et des connaissances acquises auprès des grands maîtres soufis. Toujours est-il que pour l'heureux papa, le prénom de son grand-père lui paraît le meilleur choix pour son premier enfant.

– Comment tu vas l'appeler ? lui demande, justement, son frère cadet Youssef, après l'avoir félicité pour cette heureuse naissance.

– Fais appeler d'abord la sage-femme par l'entremise de la tienne pour respecter les convenances, ainsi on aura des nouvelles de la maman, lui enjoint son aîné.

Une fois rassuré sur ce point, il demande à Lella Manoubia s'il peut aller au chevet de son épouse, mais la sage-femme le prie de patienter encore quelques instants.

– As-tu déjà pensé à un prénom ? lui redemande Youssef.

– Pas avant d’avoir parlé avec la maman.

En attendant, il charge Youssef d’aller au marché central de la ville pour faire les achats qui s’imposent. Il lui dit de ne pas oublier de solliciter les services de deux porteurs pour faire les courses.

– Sur ton chemin, passe d’abord par la poste centrale pour envoyer un télégramme à mon beau-père, Hadj Mnaouar Ben Hadj Rabeh, ainsi qu’à nos cousins. Ne regarde pas aux dépenses et prévois pour une cinquantaine de personnes environ, lui recommande, enfin, son grand frère.

– Une cinquantaine ? s’étonne son cadet.

– Oui, une cinquantaine, tu oublies que les beaux-parents et les cousins séjourneront chez nous pendant sept jours et sept nuits, comme le veut la coutume ?

Une fois seul avec sa femme, Si Belgacem regarde le bébé avec émotion, félicite la maman pour sa délivrance et lui fait part de son bonheur qu’il soit un garçon.

– Lella Chérifa, mil mabrouk pour toi, lui dit-il, Dieu a exaucé nos prières. Comment vas-tu ? Repose-toi au maximum, la sage-femme restera à tes côtés pendant sept jours et la famille sera ici dès demain matin. Les voisines et tes amies s’occuperont de tout en attendant l’arrivée des renforts.

En entendant son mari la gratifier de Lella pour la première fois, la jeune maman ne peut retenir ses larmes de joie. Désormais elle sait qu’elle aura un autre statut dans le cœur de son époux et au sein de la famille. Elle aura son mot à dire dans toutes les décisions à prendre. En effet, quand elle était jeune fille et récoltait, à l’instar des filles de son âge, toutes les informations possibles sur la vie en couple, celles qui étaient déjà mariées lui rapportaient en confidences, entre femmes, qu’après la naissance du premier garçon, le pouvoir changeait de main en leur faveur.

« Laissez donc les époux et les belles-mères décider de tout ce qu'ils veulent, car leur pouvoir n'est que « provisoire » alors que le nôtre est « définitif » après l'arrivée du premier garçon. » Telle était la consigne qui circulait sous les *hijab* et les *safsari*.

– Lella Chérifa, je voudrais donner à notre enfant le prénom de mon grand-père, le Cheikh Othman, qu'en penses-tu?

Lella Chérifa lui sourit et hoche la tête en signe d'approbation, d'autant que ce prénom lui plaît et lui rappelle celui du Grand Calife et successeur du Prophète. Un homme de légende dont elle a entendu parler même dans les contes des *Mille et une nuits*. Elle lui donne ensuite congé pour aller annoncer le choix du prénom aux visiteurs et lui demande de lui renvoyer la sage-femme. C'est la première fois que Lella inverse les rôles et charge son époux de quelque chose. Le pouvoir a changé de main effectivement et Lella Chérifa en fera le meilleur des usages. Si Belgacem sort de la chambre et, face à tous les regards qui se posent sur lui, déclare d'une voix assurée et fière :

– Au nom de Dieu le Tout-Puissant, Si Othman, fils de Belgacem Ben Omar Ben Othman El Gharbi, est désormais parmi nous. Rendons grâce à Dieu pour sa bénédiction et implorons sa protection divine et que la fête commence.

Les youyous reprennent de plus belle, avec une intensité grandissante mélangée cette fois avec les cris de joie des enfants du voisinage alertés par ce bruit d'ambiance. Ils accourent pour faire la fête et espérer recevoir les friandises de circonstance, suivis par des voisins adultes toujours plus nombreux qui pressent le pas pour être parmi les premiers à féliciter les jeunes parents. Ils savent tous que six jours de réjouissances vont suivre et seront couronnés par un festin le 7^e jour ; ils mangeront à cette occasion du couscous et de la viande rôtie à volonté.

Pour donner davantage de liberté aux femmes de circuler dans la maison, les hommes sortent à l'extérieur où des chaises ont déjà été placées devant la porte. Très vite, le sujet central chez les adultes cède la place aux dernières nouvelles internationales et, en ce mois de juillet 1939, le spectre de la guerre se précise de plus en plus.

En son for intérieur, Si Belgacem prie pour que son fils ne connaisse jamais les affres de la guerre. Il souhaite que cette période d'incertitude que traversent l'Europe et le monde se dissipe au plus vite et que le conflit qui se profile à l'horizon n'ait pas lieu ou, en tout cas, ne déborde pas sur la Tunisie. Il prie Dieu enfin d'épargner sa famille pour qu'elle s'épanouisse dans la paix et la sécurité. Inch'Allah.

C'était le vœu formulé par Si Belgacem Gharbi le 20 juillet 1939. Hélas, la guerre non seulement s'est déclenchée sur le vieux continent depuis trois ans maintenant, mais elle est devenue mondiale et s'est installée partout où les hommes ont des comptes à régler, ou des richesses à convoiter, c'est-à-dire la Terre entière, ou presque, qui leur sert désormais de champ de bataille, avec son ciel, ses mers et ses océans.

La Tunisie n'est pas épargnée et en 1943 Allemands et Américains se livrent une bataille acharnée sur son sol. Les Tunisiens assistent, impuissants, à un conflit qui les dépasse. C'est dans ce contexte que la question de l'éducation d'Othman, âgé maintenant de 4 ans, se pose à ses parents. Quel enseignement doit-on lui donner ? s'interrogent Si Belgacem et Lella Chérifa lorsqu'ils abordent ce sujet.

La tendance à cette époque chez les « traditionalistes » est d'éviter à tout prix l'assimilation que les Français tentent d'obtenir par la multiplication des écoles déguisées en établissements « bilingues ». Par contre, chez les « modernistes », ces écoles franco-arabes représentent un

atout considérable qu'il faut exploiter au mieux. Maîtriser la langue de l'occupant et bien connaître sa culture et son histoire sont une arme supplémentaire pour négocier, le moment venu, l'indépendance de la Tunisie.

Othman est inscrit d'abord à l'école coranique de la rue Tourbet el Bey. Mais à l'approche du mois d'octobre 1945, l'aîné des enfants Gharbi, car ils sont trois maintenant, a 6 ans. C'est l'âge d'entrée dans une école primaire mais il faut se décider et vite. La France est sortie vainqueur de la Seconde Guerre mondiale et les nationalistes tunisiens, emmenés par Bourguiba, lui mènent la vie dure grâce justement à leurs connaissances du français. S'adresser à l'occupant dans sa langue s'est révélé, en effet, une arme redoutable contre lui. Les inscriptions dans les écoles franco-arabes sont devenues « le must » des enfants de la bourgeoisie tunisienne et même de la classe moyenne, qui ne veut pas être en reste.

Aussi, les parents du jeune Othman ne sont plus hésitants à cet enseignement, d'autant que les grandes universités modernes sont majoritairement en France, avec laquelle les relations sont plus fortes que jamais. Les contingents tunisiens ont épaulé l'armée française dans son combat contre les forces de l'Axe. Toujours est-il que Si Belgacem s'est laissé convaincre par sa femme qu'il faut inscrire tous les enfants à cet enseignement d'avenir, d'autant que ceux de leurs voisins le sont déjà.

— Ce n'est pas parce que leur père occupe la prestigieuse fonction de secrétaire particulier du Gouverneur de Tunis qu'ils y ont droit plus que les nôtres, lui assène Lella Chérifa.

C'est ainsi que, le 1^{er} octobre 1945, Othman pousse la porte de l'école franco-arabe de la rue du Trésor. Dès le premier trimestre, son instituteur, Monsieur Naïm, constate que l'enfant est doué pour les études. Attentif en classe, il apprend vite et sert d'exemple pour ses camarades.

Avec tous ces compliments qui accompagnent sa scolarité, Othman collectionne les tableaux d'honneur et devient le « chouchou » de ses parents, qui placent en lui les plus grands espoirs.

– Qui sait, il deviendra peut-être plus tard médecin ou avocat ou quelque chose de ce niveau, et tirera ses frères vers le haut, dit Lella Chérifa.

– Inch'Allah, lui répond Si Belgacem qui cache à peine sa fierté.

Othman est entouré de beaucoup de soins et littéralement couvé par ses parents, d'autant que les deux garçons, Kamel et Béchir, nés après lui sont décédés en bas âge. Quand il entre ce 1^{er} octobre 1945 à l'école primaire, Ommi vient de donner naissance en janvier à Khémaïs, son cinquième garçon, mais le troisième en vie avec Othman et Mohamed. Pour tenir compte d'une vieille tradition, il a eu droit à ce prénom fondé sur la racine du mot khamisa, qui fait référence à la main de Fatima, et au chiffre cinq, auquel on attribue des pouvoirs surnaturels bénéfiques pour son possesseur.

L'ainé, dont la scolarité se passe très bien et qui sert déjà d'exemple à ses camarades de classe, va jouer ce même rôle auprès de ses deux frères. Ces derniers tentent en vain de l'égaler en essayant d'obtenir les mêmes bonnes notes qu'il avait eues à leur âge. Cette stimulation pour l'acquisition du savoir leur sert de carburant dans des débats d'idées, dont le niveau augmente au fur et à mesure qu'ils grandissent, faisant de cette famille une vraie pépinière de culture et de connaissances diverses et des trois frères de redoutables débatteurs. Un petit détail échappe cependant aux parents : Mohamed et Khémaïs jouent ensemble, se chamaillent, sortent se mêler aux enfants du quartier, alors que Othman s'isole. Autant ses frères sont turbulents et osent s'aventurer loin de chez eux pour se frotter aux dangers de leur âge, autant l'ainé est posé et solitaire.

Depuis sa prime enfance, Sidi Khouya considère le monde environnant et le monde en général comme un champ de mines dont il faut se méfier. Pour ce faire, il s'est construit une forteresse que les aléas de la vie l'ont conduit à consolider en permanence. Pour être à l'abri des mauvaises surprises, il choisit la solitude et c'est dans la lecture qu'il va trouver la tranquillité. Au fil des années, les bibliothèques deviennent son refuge de prédilection, les livres ses meilleurs amis et l'écriture son plus fidèle confident.

Les bouquins et les encyclopédies lui offrent un univers qui correspond parfaitement à son confort intellectuel et à toutes ses attentes. Il y découvre un champ de connaissances illimitées et une source infinie de savoir. Il peut donc à loisir et en toute quiétude nouer des amitiés virtuelles avec les personnages de romans, leurs auteurs, et dialoguer avec eux d'égal à égal... sans jamais être interrompu ni contrarié.

Dans les livres, il apprend beaucoup sur les hommes, leurs qualités, leurs défauts, leur sagesse, leur folie, leur lâcheté et leur bravoure. Au fur et à mesure qu'il grandit, le nombre de ses compagnons de jeu rétrécit et celui de ses livres augmente. Il juge désormais ses amis en fonction des livres qu'ils lisent ou qu'ils prétendent connaître et en tire ses conclusions. Il finit par élaborer ses propres critères de sélection fondés sur la culture générale des individus. Un ami qui ne lit pas ou très peu appauvrirait ses échanges avec lui et les rendrait moins intéressants ; pourquoi dès lors le garder ? C'est ainsi qu'au fil du temps et des sélections, Sidi Khouya se retrouve le seul ami de lui-même, avec ses livres pour uniques compagnons. Les relations entre lui et ces derniers atteignent inévitablement un niveau qui frôle la vénération. Lorsque Sidi Khouya laisse traîner, par exemple, un livre sur la table de la salle à manger, il ne viendrait à l'idée de personne, même pas à sa mère, de le bouger de sa place pour nettoyer celle-ci. Il faut se débrouiller pour

contourner la « majesté » de l'obstacle sans la heurter. Ce que nous croyions être de la maniaquerie s'avère avec le temps une relation particulière avec les livres.

Je me souviens d'un jour où il m'avait demandé de l'accompagner chez un bouquiniste de la rue d'Angleterre pour s'approvisionner en livres anciens ou d'occasion. Pendant qu'on arpentait un trottoir, il repéra un livre en plein milieu de la rue. Sidi Khouya se dirigea vers la chaussée, fit signe aux automobilistes de s'arrêter, ramassa le livre et le déposa aussitôt sur le premier appui de fenêtre rencontré.

Je l'observai attentivement, intrigué par son brusque déplacement latéral. Je le vis s'abaisser, prendre le livre en main, gratifier les conducteurs d'un signe de tête, revenir sur le trottoir, épousseter le bouquin et le déposer en sécurité. Son visage était rayonnant, comme s'il venait de soustraire un enfant aux dangers de la circulation.

Acheter un livre pour Sidi Khouya ne s'est jamais limité à aller chez un « seul » libraire ; c'est comme s'il éprouvait un grand plaisir à voir parfois les mêmes titres exposés différemment sur les étagères. Les vitrines extérieures nous servaient de mise en bouche. Ensuite on entra pour passer en revue les « nouveautés », les prix littéraires et ceux dont on parlait dans les journaux. Un crochet pour revoir les classiques s'imposait toujours pour Sidi Khouya. Le voyant un jour prendre en main un livre qu'il avait déjà lu, je lui posai la question sur l'intérêt de le feuilleter encore.

– Un bon livre se savoure sans limite, me dit-il dans le but évident de m'instruire. Son titre éveille déjà en toi une grande curiosité quand ton regard le croise la première fois. S'il évoque la nature, tu rêveras des grands espaces, des vallées ou des montagnes, des mers ou des océans. S'il te laisse présager une aventure, une ambiance prometteuse s'installera en toi, anticipant toutes les amitiés que tu vas

nouer avec les personnages du livre. Si tu fais le pas et que tu entres dans la librairie pour le prendre en main avant de l'acheter, ce sont de nouvelles sensations qui tu vas ressentir. Tu le feuilletteras avec la même hésitation que celle qui précède la naissance d'une nouvelle amitié. Vais-je faire confiance à l'auteur ? Serai-je enchanté ou déçu après avoir lu ce livre ? Quand tu le ramèneras à la maison, tu auras l'impression, sur tout le chemin du retour, que tu n'es plus seul. Tu as bel et bien un nouveau compagnon avec toi dont tu vas découvrir bientôt les qualités, et votre amitié va durer longtemps. Tu t'en souviendras peut-être toute ta vie. Enfin, si tu revois plus tard un livre que tu as déjà lu, c'est encore d'autres sentiments qui vont te traverser. C'est comme si tu croisais un vieil ami avec lequel tu avais partagé une tranche de vie. Un vieux compagnon avec lequel tu avais eu des confidences. Une sensation de retrouvailles après une longue séparation, l'envie d'échanger avec lui des souvenirs communs. Tu vois, petit frère, toutes ces sensations différentes qu'un seul ouvrage peut nous offrir. Retiens bien ce conseil de ton grand frère : un livre n'est pas un mouchoir en papier.

Soudain il s'arrêta et, se tournant vers moi pour me regarder droit dans les yeux, il me donna un dernier conseil sous forme de conclusion :

– La lecture des livres des grands auteurs nous rend meilleurs. Leur fréquentation nous élève toujours plus haut. Entoure-toi des meilleurs et tu disposeras des plus fidèles compagnons qu'on puisse avoir dans la vie.

Je l'écoutai religieusement et n'étais plus distrait par les jolies filles qui croisaient notre chemin et que je tentais de regarder discrètement sans attirer l'attention de mon grand frère. Je réalisai toutes les nouvelles amitiés qui m'attendaient à la lecture de chaque ouvrage. Je méditai ses conseils en détournant mes yeux des belles silhouettes pour admirer,

à leur place, les derniers rayons du soleil qui se reflétaient sur l'avenue Jules Ferry, rebaptisée depuis peu avenue Bourguiba. Le crépuscule donnait à cette artère principale de notre ville natale une atmosphère de romantisme culturel que seuls ceux qui ont vécu cette époque peuvent comprendre et ressentir.



Chapitre X

Tous les libraires chez qui Sidi Khouya se rend le connaissent bien. Ils sont toujours contents de le voir entrer dans leur « capharnaüm » à la recherche d'un bon livre, car tout en parcourant les rangées de leurs étagères, il replace au passage ceux qu'il estime mal remis par un client pressé ou un patron inattentif.

Sidi Khouya, en effet, n'accepte jamais qu'on place les livres n'importe comment dans les étagères qui leur sont destinées. Il n'est pas admis pour lui de mettre un livre à l'envers ou de travers. Pas question non plus de mélanger les ouvrages. Placer un livre de philosophie à côté d'un roman policier serait une inconvenance. Tout comme ignorer la préséance et la hiérarchie entre les auteurs et leur siècle respectif.

Les œuvres de Sartre ou de Heidegger n'ont aucune chance de rivaliser d'étagère avec ceux de Socrate ou Platon. Par contre, ils auront de meilleures places que leurs confrères contemporains. Cette règle, il se l'applique à lui-même aussi avec beaucoup de constance. Ce n'est pas parce qu'il y a une

place disponible dans sa bibliothèque, par exemple, que le dernier livre acheté pourrait prétendre l'occuper. Chaque auteur a la place qu'il mérite. D'ailleurs la place vide dans l'étagère réservée aux grands philosophes des Lumières est toujours vacante depuis plusieurs années, car Sidi Khouya ne lui a pas encore trouvé l'auteur qui lui convient. Ces privilèges ne leur sont pas accordés non plus d'une façon arbitraire. Un savant dosage permet à Sidi Khouya d'être le plus impartial des juges bibliothécaires.

Ce principe d'équité n'est pas réservé aux seuls écrivains et à leurs ouvrages ; il régit également leur pourvoi en signets. Il n'est pas question qu'un livre ait un signet plus court ou moins beau qu'un autre. Et si par la force des choses une inégalité venait à être constatée entre eux un jour, la foire annuelle du livre lui offre l'occasion de s'approvisionner en signets pour rétablir l'équilibre. Dans tous les cas, un livre se traite toujours avec la même délicatesse, quelle que soit la catégorie à laquelle il appartient, afin de lui garder son aspect de jeunesse le plus longtemps possible.

Il n'est pas question non plus de plier le coin supérieur d'une page pour la repérer. Le signet et le livre auquel il est dédié doivent demeurer inséparables. C'est une leçon que je n'ai jamais oubliée ma vie durant. Un jour que j'étais plongé, à 12 ans, dans la lecture d'un livre de Gibran Khalil Gibran, en arabe, intitulé *Rires et Larmes*, Sidi Khouya voulut connaître l'objet de cet engouement. En le feuilletant, il découvrit un tout petit pli dans une page. J'ai eu droit à une réprimande en règle... et un cadeau de quelques signets par la même occasion.

Au fil des ans, les livres sont devenus ses amis et ses compagnons inséparables. Sa bibliothèque et son écritoire ses lieux de prédilection. Dans aucun autre endroit Sidi Khouya ne peut se sentir chez lui pour larguer les amarres qu'au milieu de tous ces auteurs qui peuplent désormais son

univers. Il ne se lasse jamais de les prendre pour les feuilleter, les lire ou même pour le plaisir de les tenir quelques instants dans ses mains. Quand l'envie de les toucher ou de leur parler le prend, il s'avance d'un pas lent vers l'étagère. Il les regarde avec beaucoup d'intérêt. Parfois il s'adresse à l'auteur ou à l'un des personnages contenus dans l'ouvrage pour lui adresser son salut ou lui rappeler un souvenir partagé avec lui lors de la lecture du livre en question. Parfois, après avoir parcouru une étagère complète et passé en revue tous « ses résidents », il les reprend un à un pour les repositionner ou les faire changer provisoirement de place afin de les soulager d'une position trop longtemps supportée. S'il remarque qu'un ouvrage était appuyé sur un autre, il s'arrête, le regarde, le scrute pour tenter de connaître la cause de ce fléchissement. La position d'un auteur soutenu par un autre l'intrigue toujours. Il ne pensera jamais que cela pourrait être dû au retrait d'un livre qui se trouvait simplement entre eux. Convaincu que les livres ont une âme, il s'interrogera : le livre penché ne souffre-t-il pas de quelque chose qui nous est inconnu et qui l'aurait obligé à s'appuyer sur son voisin ? À moins que sa position initiale ne lui soit devenue inconfortable ? Alors il s'emploiera à les permuter tout en veillant à ne pas trop enfreindre ses propres règles de rangement. Un vrai casse-tête qui lui occupera l'esprit souvent pendant de longs moments.

Pendant cette inspection, il s'attarde aussi sur la variation éventuelle des couleurs de la couverture. A-t-elle changé ? Quelle en est la cause ? Une mauvaise exposition au soleil ? Un manque d'aération de la pièce ? Un mauvais voisinage entre auteurs de différentes sensibilités, car pour lui les livres communiquent entre eux, très certainement.

D'où toutes ses interrogations. Racine s'est donc penché sur Corneille. C'est clair, mais pour quelle raison ? Une fatigue qui l'aurait conduit à cette attitude ou une

confiance à lui faire ? Est-ce pour chercher un réconfort ou pour en donner ?

Le premier jour de chaque mois, Sidi Khouya utilise son plumeau pour passer tous ses livres à un dépoussiérage obligé. Ce rituel lui donne aussi l'occasion de les faire bouger un peu pour rompre leur sédentarité. Pour lui, les livres aussi ont besoin d'exercice pour éviter de s'affaïsser et vieillir prématurément. Il les protège à sa façon contre l'outrage du temps. Pas question non plus de mettre côte à côte un gros livre et un tout petit. Il se méfie surtout des gros dictionnaires qui risquent de « blesser » les plus faibles qu'eux en cas de penchement brutal qui pourrait être occasionné par les vibrations naturelles des étagères.

Enfin, lorsqu'il est déçu par la lecture d'un ouvrage qui ne lui a pas plu, Sidi Khouya lui donne toujours une seconde chance. Il le propose d'abord à un membre de la fratrie et si personne n'en veut, il le remet dans le circuit en « l'oubliant » chez un bouquiniste accompagné d'un vœu de « bonne chance » discret.

En alimentant sa passion pour la lecture, Sidi Khouya élargit ses horizons et ses découvertes, mais réduit tout autant ses relations sociales et familiales. Grâce aux trésors de la philosophie, il gagne en altitude et se détache du niveau du commun des mortels. Il saisit les vraies valeurs de la vie et, à l'instar du grand maître Socrate, les mots « richesse », « pauvreté » et « courage » acquièrent chez lui leur vrai sens.

Le renoncement aux biens matériels devient alors un de ses traits de caractère et il se l'applique au détriment de tout confort non indispensable. Qu'il dispose d'un bureau ou non, à la maison ou ailleurs, cela lui importe peu ; un coin de table et une chaise lui suffiront amplement pour lire ou écrire. Il se contente du strict nécessaire et rejette tout le reste.

Mais revenons un peu à son adolescence perturbée par des événements majeurs qui l'ont sûrement affecté à plus d'un titre. Othman a 13 ans lorsque La Main rouge, une organisation secrète coloniale, exécute à bout portant Farhat Hached, le leader syndicaliste tunisien. Le pays est plongé dans des troubles sanglants qui ne cesseront qu'après le retour d'exil de Bourguiba le 1^{er} juin 1955. Le jeune Othman est au premier rang avec un groupe d'étudiants à vélo pour accueillir le « Zaïm » au port de La Goulette. L'indépendance de la Tunisie sera proclamée le 20 mars 1956.

Mais avant que cette indépendance n'arrive, nos parents vivent dans la crainte quotidienne pour leurs enfants scolarisés et notamment pour leur aîné. Othman ne participe pas directement aux agitations qui secouent son lycée mais, solidaire de nos compatriotes, sa plume bien aiguisée le met en première ligne et l'expose à tous les dangers. Un tract sarcastique qui lui est attribué fait peser sur lui la menace d'un renvoi définitif. La date de la réunion du conseil de discipline est fixée et la décision est presque connue d'avance, à moins que les agitateurs ne fassent amende honorable. Ils sont sommés de signer l'engagement de ne plus se mêler à aucune manifestation ou acte de désobéissance. Le document est présenté à la signature des intéressés, qui indiqueront en bas de cet acte de « repentir » la phrase suivante :

« Les Béni Non-Non répondent Non sur toute la ligne. »

Face à cette bravade, la décision devient inévitable, à moins d'un miracle accroché aux discussions en cours pour mettre un terme au régime du protectorat. En effet, le gouvernement tunisien, appuyé dans sa démarche par le Bey et la majorité du peuple, négocie à Paris l'autonomie interne de la Tunisie. Tout le monde suit quotidiennement les progrès de ces pourparlers à la radio et dans les journaux en espérant une issue favorable.

Les accords conclus aboutissent enfin à l'indépendance de la Tunisie, couronnée par la visite du premier ministre français Pierre Mendès France à Carthage. C'est le miracle espéré. Grâce à l'amnistie générale qui s'est ensuivie, Othman peut reprendre le chemin du lycée et préparer son baccalauréat.

En 1957, diplôme en poche, il s'inscrit à la Sorbonne pour faire sa médecine et se prépare à rejoindre la capitale française. Le dossier est fin prêt ainsi que le passeport, les vaccins et la bourse du gouvernement. Une chambre est retenue pour lui à la maison de Tunisie, boulevard Jourdan à Paris. Les jours nous semblent s'accélérer avant son départ. Une atmosphère lourde s'installe dans notre famille. Sidi Khouya est très attaché à sa maman depuis sa prime enfance et leurs relations sont très fortes. Il est le seul survivant de ses trois premiers-nés et il a vécu avec elle des moments inoubliables pendant la guerre et les alertes contre les bombardements.

C'est aussi son premier enfant, celui grâce auquel elle a acquis le titre de *Lella* et tous les pouvoirs et les privilèges qui s'y rattachent. Tout cela a créé une relation forte entre mère et fils, et on pourrait dire que le cordon ombilical n'a jamais été rompu définitivement entre eux. Si on ajoute que Sidi Khouya est casanier et très attaché à son cocon familial et à sa maison natale, on pourrait imaginer le dilemme qu'il est en train de vivre. Faire sa médecine, ce qu'il a toujours voulu, ou rester près de sa maman pour garder l'amour et l'affection dont il a besoin en permanence pour se sentir bien ?

Pour le moment, il semble avoir vaincu cet obstacle psychologique et, pour mieux se convaincre lui-même et tranquilliser ses parents, il feint un enthousiasme qui ressemble plutôt à de la résignation. Dans la famille, les discussions animées, les débats culturels, les rires aux éclats cèdent peu à peu la place à un silence pesant. La crainte

de la séparation que nécessitent ces études affecte notre insouciance. Si Belgacem perd son appétit et Ommi prie pour que nous restions tous en vie pendant cette longue absence de huit années au moins. Elle s'interroge à haute voix sur les changements à introduire dans son organisation des heures de repas et des plats, en raison de ce départ, car l'aîné avait ses préférences culinaires aussi.

Dans cette ambiance plombée, le jeune Othman perd à son tour l'appétit et ses points de repère. Lui aussi s'interroge sur l'avenir, pas seulement le sien mais aussi celui de ses parents et de ses frères et sœurs. *Que deviendront-ils pendant tout ce temps-là? Et en cas de maladie grave ou pire? Ne suis-je pas l'aîné? Ma place ne doit-elle pas être plutôt près des miens?* Il commence alors à douter de tout et même de l'utilité à aller étudier à l'étranger. Il prend la mesure de ses responsabilités familiales. Il se renferme davantage sur lui-même pour chercher des réponses à son questionnement. Malheureusement, il n'a pas beaucoup d'amis auprès desquels chercher conseil et la peur finit par le rendre malade. Il garde la chambre plusieurs jours et, comme si nous n'étions pas suffisamment écrasés par toutes les questions restées sans réponse, une autre surgit : qui s'occupera de Sidi Khouya s'il tombe malade quand il sera seul à l'étranger?

Pour nous soulager, un événement extérieur vient redonner confiance à toute la famille : la réussite en médecine du fils de nos voisins, les Bouzommita. Leur aîné vient de terminer ses études à Paris et va rentrer bientôt au pays. Le télégramme est arrivé la veille et tous les membres de sa famille ont le cœur à la fête. Nous nous rendons alors compte que les années passent vite finalement et qu'au bout de cette absence, si longue soit-elle, il y a le soulagement. Nous avions presque oublié l'existence des mois de vacances en été, qui rendront cette séparation supportable.

Petit à petit les choses commencent à devenir moins angoissantes. Othman est rétabli de sa maladie et retrouve son appétit et son enthousiasme pour aller à Paris. On le voit même un jour revenir avec une nouvelle valise qu'il vient d'acheter. Tous les membres de la famille la prennent en main, à tour de rôle, pour la manipuler. Ommi calcule l'emplacement des vêtements à emporter en rappelant qu'il faudra tenir compte du froid qu'il fait à Paris en hiver. Othman la rassure : les chambres, là-bas, sont équipées de différents systèmes de chauffage. Il y a même des chauffages d'appoint et il ne faut pas trop s'inquiéter de ce côté-là.

Depuis que nous avons appris la réussite du fils Bouzommita nous ne regardons plus leur maison ni les membres de leur famille de la même façon. On dirait qu'ils nous sont devenus un peu plus proches. C'est que nous avons désormais des points communs. Ommi s'est même autorisée à aller sonner chez eux pour les féliciter de la réussite de leur fils et... glaner au passage quelques informations utiles pour le sien qui va aller, lui aussi, faire sa médecine à Paris. Madame Bouzommita la rassure en lui disant que le temps passe vite.

– Seuls les trois premiers mois de la séparation sont réellement durs, lui dit-elle, et trois mois ce n'est pas trop long. Ensuite, grâce au courrier, tu auras de ses nouvelles en permanence et cela apaise.

Elle lui précise qu'elle peut même lui téléphoner depuis la poste centrale, si parfois elle veut entendre son fils et lui parler de vive voix. Elle ajoute enfin qu'après le retour du sien dans quelques jours, Othman peut venir lui parler directement pour mieux s'informer à la bonne source avant son départ. En nous rapportant toutes ces précieuses informations, Ommi rentre encouragée par cette visite. Othman aussi est ravi de pouvoir parler bientôt à quelqu'un qui a déjà terminé ses études, probablement dans la même faculté.

Quelques jours plus tard, en rentrant de l'école, nous avons remarqué un mouvement insolite devant la maison des Bouzommita. De nombreuses visites inhabituelles ont lieu et des chaises sont installées à l'extérieur. Informée de cet événement, Ommi pense qu'il s'agit sans aucun doute du retour imminent du jeune médecin. Elle recommande toutefois de ne pas se précipiter à se mêler à leurs retrouvailles, c'est encore trop tôt. Cependant, en sortant faire une course, je remarque des visages plutôt tristes et des accolades qui ne peuvent être celles de personnes qui échangent des compliments. Je me dirige vers l'épicier pour faire mes achats, me promettant de m'attarder au retour pour comprendre la raison de cet attroupement. L'épicier m'apprend la terrible nouvelle. Un télégramme est arrivé ce matin chez les Bouzommita pour leur annoncer que leur fils, ainsi que trois autres jeunes diplômés, sont décédés cette nuit dans leur sommeil, intoxiqués par leur chauffage d'appoint défaillant, après avoir fêté leur réussite et leur prochain retour dans leur famille.

Cette nouvelle dramatique frappe notre quartier de plein fouet, comme si chacune des familles qui l'habite était concernée directement par ce malheur. Et dire que quelques jours auparavant ses parents avaient offert au voisinage une sorte de pré-réjouissance en distribuant des petits gâteaux et des rafraîchissements! Je me souviens qu'en nous présentant le plateau pour se servir, sa sœur nous a dit en souriant, avec une fierté affichée, de ne pas oublier de faire précéder désormais le nom de son grand frère par le titre de « Docteur », quand on s'adresserait à lui.

Cette mort accidentelle est dévastatrice dans la famille du défunt et affecte énormément la nôtre. Elle brise un rêve, casse un élan et détruit un espoir. Nous nous rendons compte, plus que jamais, que notre peur n'était pas le fruit de nos propres angoisses mais une réaction à une probabilité

et à un risque bien réel. Nous l'avons surmontée pendant quelques jours, mais la voilà qui revient en force et s'installe dans nos esprits, alimentée par cette catastrophe et les détails macabres qui nous parviennent sur son déroulement. Les images insoutenables de ce grand malheur nous hantent pendant plusieurs jours et nuits.

Tous les autres voisins du quartier, qui attendaient le retour du jeune médecin pour le fêter et le féliciter, en l'appelant « Docteur », suivent maintenant, dans un silence poignant, son cercueil pour l'accompagner au cimetière au milieu des pleurs et des lamentations d'une famille écrasée par le chagrin.

Les trois Gharbi suivons au côté de notre père le cortège funèbre, chacun plongé dans ses pensées, mais tous les quatre espérant qu'un miracle survienne pour mettre fin à notre tourmente. Notre seule certitude, c'est qu'aucune prière ne pourra jamais faire déménager la Sorbonne à Tunis. Sidi Khouya, quant à lui, est tétanisé par ce décès qui donne le coup de grâce à l'effort qu'il avait déployé pour surmonter ses hésitations, son angoisse et sa peur.

Au fur et à mesure que le jour du départ approche, le ciel s'obscurcit au sens propre comme au sens figuré. Un mois de septembre maussade, pluvieux et menaçant qui augmente la sinistrose ambiante. Les mauvaises nouvelles sur d'autres jeunes qui sont partis étudier à l'étranger et qui sont revenus dans des cercueils ressurgissent dans nos mémoires, quand bien même cela s'est passé il y a plusieurs années. À force de chercher des catastrophes, on finit par en retrouver quelques-unes suffisamment dramatiques pour alimenter le cercle vicieux de notre anxiété.

Un après-midi, une tante vient pour nous féliciter du départ prochain de Sidi Khouya à Paris en clamant sa joie dès l'ouverture de la porte par un youyou retentissant. Elle ressort quelques heures plus tard, les larmes aux yeux, car

au lieu de partager la joie attendue, elle a plutôt dû gérer notre tristesse. Elle s'attendait à retrouver une famille enthousiaste pour un tel événement, baignant dans une ambiance chaleureuse, elle découvre des personnes tristes, abattues et désorientées.

Ce jour-là, j'assiste depuis la cour de notre maison au coucher du soleil le plus triste de ma vie avec un livre en main. Je regarde de temps en temps le ciel après avoir lu une page ou deux sans savourer mes lectures ni apprécier les belles phrases. Les beaux rayons dorés du crépuscule ont perdu de leur éclat. Je ne vois plus qu'un ciel où le rouge-noir l'emporte sur les autres couleurs. Toutes les nuances du jaune et de l'orange ont disparu, cédant la place à une couleur unique, triste, sous un nuage qui menace d'un orage imminent.



Chapitre XI

Heureusement que la lumière finit toujours par chasser l'obscurité. La frayeur qu'inspire le crépuscule qui précède l'arrivée de la nuit disparaît comme par enchantement dès le lever du jour. Quand on est un peu romantique et vivant dans une ville inondée de soleil à longueur d'année, on a plus souvent l'occasion de voir aussi bien les levers que les couchers du soleil. En voulant un jour les comparer, je les ai observés tous les deux, l'un après l'autre. J'ai constaté qu'ils se ressemblent à tous points de vue : les couleurs, les réflexions des lumières, la beauté qu'ils engendrent pour la vue sont identiques, mais avec une différence fondamentale. Alors que toutes les variétés de couleurs vont en s'estompant, vaincues par l'obscurité, pendant le crépuscule, c'est l'inverse qui se produit pour l'aube. Tout converge vers davantage de lumière et de plus en plus de clarté, offrant tout le ciel aux rayons d'un soleil conquérant.

Pour retrouver la lumière, notre famille a besoin d'un miracle et celui-ci ne nous viendra pas du ciel, mais sera façonné par un homme responsable malgré son jeune âge. Sidi Khouya a en effet compris qu'il n'y a que lui qui peut nous

guider vers la sortie. Lui seul est en mesure de nous redonner ce qu'on a perdu depuis l'annonce de son départ pour la Sorbonne et plus encore depuis le décès du fils des voisins.

Dans le plus grand secret et surtout dans la plus grande solitude, il décide de renoncer à la médecine, son ambition, sa vocation, sa passion, et il se sacrifie sur l'autel de sa responsabilité d'ainé. Il s'inscrit à l'École Nationale d'Administration, à Tunis, pour rester près de sa famille et de ses frères et sœurs qui ont encore, tous, besoin de sa présence, de ses conseils et de son soutien moral. Il résout en même temps sa crainte de se séparer de sa maman à laquelle il est fort attaché.

Une fois toutes les formalités accomplies et l'admission assurée, il l'annonce à ses parents, déclenchant, du même coup, le retour à la vie normale au sein de sa famille qui retrouve, comme par magie, tous ses points de repère et du coup son équilibre. Tout rentre dans l'ordre... en apparence, car personne ne se rend compte de l'impact de cette frustration sur la psychologie du principal intéressé et de ses conséquences sur son comportement futur. Il en souffrira toute sa vie et la médecine perdue à jamais deviendra son hobby jusqu'au dernier jour de son existence.

La Tunisie indépendante a besoin de cadres. Dès sa sortie de l'ENA, Othman est nommé administrateur stagiaire du gouvernement à la direction du Plan, au secrétariat d'État à la Présidence. Disposant d'une belle plume et d'une capacité rédactionnelle au-dessus de la moyenne, il participe au sein de la division infrastructure à l'élaboration des plans pour le redressement du pays. Le pré-plan triennal puis le plan quadriennal et les perspectives décennales du premier ministère portent, tous, des traces de ses écritures et de son talent.

Le 1^{er} juin 1965, il est nommé chef de service au ministère du Plan et des Finances sous la direction du très controversé Ahmed Ben Salah. Après le coup d'arrêt à droite donné par Bourguiba à l'expérience de la collectivisation et l'arrestation de Ben Salah, Othman est muté au cabinet du ministre de la Jeunesse, puis détaché au journal *L'Action*, organe du parti au pouvoir, pour traiter l'information économique quotidienne du pays. Il a la charge d'expliquer le pourquoi et le comment de la politique gouvernementale à une époque cruciale que traverse la Tunisie. Ses analyses pertinentes sur le développement et les perspectives qu'il leur donne sont lues avec intérêt par les acteurs économiques du pays et les bailleurs de fonds étrangers. Il est une des courroies de transmission entre le peuple et ses dirigeants à une des étapes les plus cruciales de l'avenir de la jeune république. Il recevra quelques années plus tard un grand prix décerné par les Nations Unies pour les journalistes économiques.

Étant apolitique, Sidi Khouya garde son poste, sa plume et sa détermination pour continuer à servir son pays avec la même fidélité et la même abnégation. Alors que certains de son rang passent à la trappe et payent cher le changement radical de la politique économique de la Tunisie, Sidi Khouya, lui, n'est pas inquiet et pour cause. Il est au-dessus de la mêlée car il s'est construit la réputation du « technocrate » pur et dur et surtout incorruptible. Il n'a jamais visé aucun poste de prestige, bien au contraire. On sait donc en haut lieu que Si Othman Gharbi n'est intéressé par aucun maroquin et n'a aucune ambition cachée.

Sidi Khouya est un vrai patriote au sens noble du terme, et non pas au sens réducteur de celui qui prétend l'être mais à condition que ce soit au sein d'un parti politique partisan. Il a été un grand serviteur de l'État dès sa reconstruction, après l'indépendance, sous l'égide du président Habib Bourguiba.

Il a adhéré de cœur et de raison aux idées nationalistes bien avant l'indépendance par patriotisme. Il n'a jamais cherché à devenir un homme politique car c'est la Tunisie qui l'intéresse, et rien d'autre.

Par contre, il s'intéresse beaucoup à la politique nationale et internationale, comme tous les hommes de sa génération, mais à sa façon. C'est-à-dire avec un certain recul par rapport aux querelles partisans et aux rivalités des hommes pour parvenir ou garder le pouvoir.

Il restera fidèle à lui-même jusqu'à sa retraite prolongée à trois reprises pour besoin de service.

Ce matin, Sidi Khouya s'est réveillé de très bonne humeur. Ses enfants lui rendent visite et sa fille s'est même proposé de venir le voir tous les jours après avoir déposé son fils au jardin d'enfants. Il a accepté sa présence quotidienne à ses côtés et s'en est félicité. La discussion avec son fils était très intéressante et il s'est rendu compte, pendant leur long échange, combien ce dernier avait gagné en maturité. C'est un homme désormais dans la pleine force de l'âge et qui lui parle d'égal à égal. Il en a tiré une grande satisfaction, comme de la présence de sa maman avec laquelle il est resté en bons termes. À sa vue, il lui a d'ailleurs manifesté son contentement en lui faisant un salut amical très marqué qu'elle a bien évidemment compris et apprécié.

Très ponctuels, tous les membres de la fratrie, comme chaque jour, sont présents en permanence aux côtés de leur aîné pour rendre son séjour supportable en cédant presque à tous ses caprices. Les Gharbi profitent de ce rassemblement forcé mais propice à l'évocation de leur passé pour parler aussi de leur quotidien et de l'évolution de leurs enfants respectifs. L'essentiel étant de joindre l'utile à l'agréable en tenant compagnie à leur grand frère pour le reconforter dans son ultime épreuve qu'il ignore... ou qu'il feint d'ignorer.

Bien entendu, chaque jour apporte son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles quant à l'évolution de la santé du patient et sa réaction aux médicaments qui lui sont administrés. En général, tout le monde a fini par trouver ses marques dans cette clinique et les jours se suivent et se ressemblent dans une ambiance sereine. Certains jours semblent plus paisibles et routiniers que d'autres, mais en définitive tous sont emplis d'amour et de tendresse au sein de la fratrie.

Même le personnel hospitalier s'est adapté à son caractère et à son humour dont il a commencé à apprécier le

genre. Tout va donc très bien pour Sidi Khouya qui occupe comme d'habitude la place centrale parmi les siens et rien ne lui manque apparemment, sauf l'essentiel : ses livres. Et pourtant personne ne s'en aperçoit.

Bien que Sidi Khouya aime la solitude et la recherche volontairement il découvre, depuis quelques jours, les avantages de la convivialité et des échanges en société. Ses journées deviennent plus animées, mieux organisées et surtout sans la moindre charge. Les deux Bic rouge et bleu et son carnet remplissent leur rôle à merveille et lui servent à la fois d'aide-mémoire, de cahier de dessins et de journal intime.

Aujourd'hui, dès son réveil, il pense déjà au décor à planter à travers la fenêtre. Personne ce matin ne saura quand il sera au bord du Mississippi ou de l'Amazone, à Alexandrie ou à Samarcande. Il n'a pas encore fixé son choix. Après le petit-déjeuner il écrit quelques réflexions puis dépose ses deux Bic dès qu'il voit Jamila passer la tête à la porte de sa chambre. Elle est suivie par Mohamed et Latifa, et tous les trois ont le visage souriant.

Sidi Khouya est content de leur régularité et de cet élan de solidarité. Il se sent aimé, respecté et cajolé. Pour les remercier, il leur raconte quelques blagues ou historiettes. Toute la fratrie réagit avec bonne humeur en le voyant reprendre son entrain malgré une faiblesse physique certaine. Chacun tente à son tour de relater un événement amusant du passé ou un souvenir commun, le tout dans une atmosphère de détente familiale agréable et semblable à celle de leur enfance, si ce n'est l'endroit et l'inéluctable échéance.

Jouant son rôle de grand frère, Sidi Khouya évoque avec eux des souvenirs de leur prime jeunesse et de leur adolescence. Il leur révèle qu'il avait étudié par correspondance la graphologie pour évaluer la sincérité des

écrits de ses auteurs préférés. Cette matière l'avait tellement passionné à cette époque qu'elle était devenue pour lui un vrai hobby. Pour mieux connaître la vraie personnalité de certains écrivains, il recherchait leurs dédicaces ou leurs commentaires manuscrits pour tenter de décrypter leur véritable caractère car leurs livres pouvaient cacher une autre personnalité, affirme-t-il. Il ajoute, sans que la fratrie ne sache s'il plaisante ou pas, qu'il avait profité de cette science pour mieux connaître le caractère de chacun d'entre eux, provoquant leurs rires et leur curiosité. Ils sont désormais plus attentifs à ce qu'il va leur dire, comme ils l'étaient jadis autour de leur maman quand elle leur racontait les histoires des *Mille et une nuits*. Ils lui posent alors plein de questions :

– Et moi, quel caractère as-tu découvert en analysant mon écriture ?

– Dis-nous tout, on est en âge de le savoir, maintenant qu'on est tous à la retraite.

Et Sidi Khouya se retrouve, du même coup, au milieu des éclats de rire, à sa place de grand frère d'antan, en train d'instruire ses petits frères et sœurs de leurs propres traits de caractère qu'ils découvrent ou presque avec ravissement.

– Nos écritures ont évolué depuis, lui dit Jamila, nos caractères aussi. Si je t'écris maintenant quelques phrases, peux-tu encore les analyser ?

– Et moi, lui dit Mohamed, qu'en est-il à mon sujet ? Mais d'abord, une précision : as-tu analysé mon écriture en arabe ou en français ?

Par contre, Latifa a déclaré clairement dès le début qu'elle ne voulait rien savoir.

– Qu'as-tu appris sur Khémaïs, à travers son écriture ? intervient encore Jamila.

Justement, bien que loin de Tunis et de ses frères et sœurs, Khémaïs n'est pas loin d'eux en pensées. Il vient

d'ailleurs d'envoyer un poème à Sidi Khouya et le même en copie à Jamila en demandant à sa sœur de le lui lire si son portable était éteint. Elle lui répond discrètement par un texto qu'elle le ferait tantôt pour ne pas interrompre Sidi Khouya qui vient de commencer à évoquer avec Mohamed leurs souvenirs des fameuses vacances à Hidouss qu'elle ignorait, étant trop petite à cette époque.

En recevant ce message, Khémaïs se souvient, lui, parfaitement de ces vacances inoubliables de ses deux frères et surtout de la peur qu'ils avaient infligé à toute la famille pendant leur première escapade en montagne. En effet, pendant les grandes vacances scolaires de 1957, Sidi Khouya et Mohamed étaient parvenus à convaincre nos parents d'aller passer quelques jours à la campagne chez un de nos oncles paternels. Ce dernier possédait des terres de culture et de pâturage à Hidouss, une localité nichée à la montagne au-dessus de Medjez el-Bab, une ville du nord-ouest de la Tunisie traversée par le fleuve Medjerda.

Sidi Khouya, plus particulièrement, était impatient de connaître cette ville chargée d'histoire. C'est dans ses environs, alors appelés Membrassa, que le chef romain Mitulus avait défait Jugurtha, le roi des Numides, en 111 av. J.-C. Elle a été rebaptisée plus tard Medjez el-Bab après le passage, en l'an 701, du chef de guerre arabe Hassan Ibn Numan lancé à la poursuite de la Kahina, cheffe de la résistance berbère contre la conquête musulmane du Maghreb. Dans l'histoire contemporaine, la ville a été, en février 1943, le théâtre d'affrontements violents durant la campagne de Tunisie entre les forces alliées et celles de l'Axe. Un cimetière militaire et un mémorial dédié aux trois mille soldats environ du Commonwealth avaient été érigés sur place.

Le village de Hidouss, où ils allaient se rendre, se trouve à plusieurs kilomètres de Medjez El Bab, distante, elle, de

Tunis d'une soixantaine de kilomètres et joignable en train. Par contre Hidouss, perché sur une colline, n'était desservi par aucun moyen de transport roulant. On y montait à dos d'âne ou de mulet uniquement. Du coup le voyage s'annonçait pittoresque pour nos deux jeunes adolescents et les parents avaient fini par donner leur accord après leur avoir fait les recommandations d'usage. Ils devaient impérativement envoyer un télégramme ou, à défaut, une lettre après leur arrivée sur place.

Ommi attendait donc, avec nous, ce courrier avec une impatience grandissante au fur et à mesure que les jours s'écoulaient depuis leur départ. Elle finit par conséquent par propager son inquiétude à tous les autres membres de la famille. Toujours est-il qu'une semaine après leur départ, nous n'avions toujours reçu aucune nouvelle. Notre oncle Hédi, qui possédait une voiture Citroën, se proposa d'aller avec mon père sur place pour connaître les raisons de ce silence et apaiser l'inquiétude générale. Comme mes frères me manquaient déjà, je demandai et obtins l'autorisation de les accompagner pour ce voyage prévu pour une journée seulement.

Je me souviens que dès la sortie de Tunis et pour meubler le temps, oncle Hédi et mon père discutaient de tout et sur des sujets variés. À un moment, mon oncle s'informa auprès de mon père :

– Et le frère d'Omar qui a le même prénom que moi, on n'a toujours pas de nouvelles de lui, depuis sa disparition, il y a déjà plusieurs années ?

– Non, toujours rien depuis plus de douze ans.

– C'était l'année où les Allemands avaient débarqué à Tunis !

– Non, bien plus tard. Les Allemands sont arrivés en 1943. Hédi, lui, a disparu en 1945, la guerre était déjà finie en Tunisie. Elle continuait cependant en Europe.

– Tu as une bonne mémoire, Si Belgacem.

– Non j’ai un point de repère pour cette disparition, il est simple à retenir. Hédi a disparu l’année de naissance de Khémaïs.

C’était l’évocation de mon prénom qui m’avait incité à être plus attentif à leurs échanges. Je suivis donc leur conversation avec beaucoup de curiosité.

– Hédi, c’est bien celui qui a eu un doigt de la main sectionné par un éclat de bombe ?

– Oui, c’est exact. Des soldats allemands avaient lancé une grenade sur un groupe de jeunes qui les narguait, encouragé discrètement par des Français à leur balcon. Hédi l’a ramassée et l’a relancée mais avec quelques secondes de retard. Le projectile a explosé en vol mais un éclat lui a sectionné un doigt de la main droite et il a dû être amputé.

– C’est toi qui l’avais conduit à l’hôpital, je me rappelle ?

– Oui, il est rentré à la maison avec un pansement provisoire qu’un de ses copains lui avait fait pour arrêter l’hémorragie. On a bravé ensuite le couvre-feu en passant par les souks pour rejoindre l’hôpital Aziza Othmana où il a été soigné.

– Il logeait chez toi en 1945, quand il a disparu ?

– Oui et non. Il avait 20 ans et venait de temps en temps passer quelques jours à Tunis. Disons qu’il logeait par intermittence. Il m’avait prévenu quelques jours auparavant qu’il allait se ranger et rentrer à Hidouss pour épouser la sœur de la femme de Omar. Elle était sa promise depuis sa prime enfance. Je croyais donc qu’il était rentré chez son frère et ce dernier pensait qu’il était chez moi, c’est pourquoi personne ne s’est inquiété de son absence pendant quelque

temps. On s'attendait à recevoir la lettre fixant la date du mariage et à sa place, on a reçu celle où son frère s'inquiétait de ne pas le voir rentrer à Hidouss pour se marier.

– La promise s'est mariée depuis ?

– Non, elle a juré de l'attendre jusqu'à son retour. Elle vit avec cet espoir.

– Elle va rater le coche, je crois.

– De toute façon, tout le village sait qu'elle est la promise de Hédi et personne n'osera s'aventurer à demander sa main, la vendetta régit toujours la paysannerie tunisienne et se règle souvent dans le sang. Et je t'ai laissé la meilleure pour la fin.

– C'est quoi ?

– Elle prétend qu'il lui rend visite parfois dans ses rêves et lui demande d'attendre son retour !



Chapitre XII

Tandis que je suivais de temps en temps la conversation des grandes personnes, mon regard n'arrêtait pas d'accrocher le paysage. Un voyage en voiture aussi loin était plutôt rare pour moi, alors j'essayais d'en profiter au maximum. Le visage collé à la vitre arrière de la Citroën, j'observais les rangées d'oliviers qui bordaient la route des deux côtés et s'étendaient à perte de vue. Les rayons du soleil scintillaient à travers les branches des arbres et la vitesse de la voiture improvisait pour moi un jeu de cache-cache avec la lumière, très captivant. Il se renouvelait sans cesse, ouvrant à chaque fois un nouveau spectacle auquel, bien qu'immobiles, les oliviers donnaient toute sa dynamique.

Cette animation qui s'installait dans mon imagination ne me faisait pas oublier cette histoire de fille qui attendait depuis longtemps son fiancé. À force d'y penser, je finis par avoir de la sympathie pour elle au point de formuler le vœu que toutes ces années d'attente soient récompensées un jour par les retrouvailles du promis avec sa promise. Pendant ce long trajet entre Tunis et Medjez El Bab, je m'endormis

ensuite sur la banquette arrière, bercé par le confort de la Citroën. Mais dès que nous commençâmes à rouler sur les petites routes caillouteuses de la montagne, les secousses permanentes me réveillèrent.

En découvrant ces sentiers qui serpentaient tout le long des flancs de la montagne, je me rendis compte qu'elles étaient peu fréquentées, bien qu'on croisât de temps en temps des bergers ou des gens qui circulaient sur des montures chargées souvent de part et d'autre de paniers remplis de légumes. Mon oncle leur demandait parfois la direction du village de Hidouss et corrigeait sa trajectoire en fonction des réponses qu'il obtenait sur l'état des chemins où sur leurs difficultés et autres dangers.

Je réalisai pour la première fois que les sentiers étaient comme les ruelles de mon quartier à Tunis, pas toujours droites, et qu'en plus, en montagne, il y avait des précipices donnant sur des ravins profonds. J'eus peur et changeai de place pour me mettre de l'autre côté de la banquette mais, hélas, pas pour très longtemps. Il fallait alterner de côté en fonction des virages multiples que mon oncle négociait avec les sentiers dont un côté donnait toujours sur un ravin. Heureusement qu'il y avait d'autres choses intéressantes et jolies à voir, comme ces milliers d'oiseaux perchés côte à côte sur les fils électriques reliant les poteaux qui s'étendaient à l'infini sur tout notre trajet.

Au fur et à mesure que nous approchions du village, nous croisions davantage de gens et entendions le bêlement des moutons et les aboiements des chiens captant de loin le bruit du moteur de notre véhicule. Mon père et mon oncle ne se renseignaient plus sur la direction à prendre car elle était la seule possible désormais. À un moment, un villageois prétendant habiter Hidouss et à qui mon père venait de demander s'il n'avait pas remarqué, environ une semaine auparavant, l'arrivée de deux adolescents dans son

village, nous répondit catégoriquement par la négative. Il nous donna l'impression d'être sûr de son affirmation.

Cette réponse catégorique qui tomba sur nous comme un couperet, nous plongea tous les trois dans une angoisse terrible et créa un état d'inquiétude générale insupportable. Mon oncle continua cependant à rouler tout en scrutant la route dans l'espoir de croiser quelqu'un d'autre qui nous donnerait une information plus rassurante ou moins alarmante.

– Peut-être qu'il ne les a pas vus, tout simplement ? se hasarda oncle Hédi pour rompre le silence mortel qui s'était installé dans la voiture.

– Je crains qu'il ne soit arrivé malheur à mes enfants, murmurait déjà mon père.

– À Dieu ne plaise, chassons les mauvais esprits. Patience, Si Belgacem, tiens je vois des gens là-bas, on va chercher meilleures informations auprès d'eux. Inch'Allah.

Il y avait en effet des gens mais, bien souvent, ils étaient de l'autre côté du précipice ou sur une autre colline. Un vaste ravin séparait parfois nos deux positions. Alors mon père et mon oncle Hédi descendaient du véhicule et utilisaient leurs mains comme porte-voix pour se faire entendre. Ils leur répétaient la même question. Hélas nous obtenions toujours la même réponse négative et de plus en plus alarmante, que l'écho qui la répercutait dans la montagne rendait encore plus terrifiante pour nous trois.

Ce « Léeéééééééééé » (« Noooooooooon ») qui résonnait dans le vide se prolongeait longtemps dans mes oreilles. Amplifié par la distance, il devenait effrayant. Son décalage par rapport au son initial le rendait épouvantable. Par peur, j'avais baissé la première fois ma tête pour éviter de regarder les sommets des reliefs d'où semblaient provenir ces effroyables échos.

Puis, en levant la tête, je vis par-delà les collines escarpées de la montagne des petites couches blanches de nuages qui bougeaient lentement. Soudain, en se rejoignant, ceux qui étaient dans mon point de mire me semblèrent prendre la forme d'un gros lion à l'allure effrayante. Sa gueule s'agrandissait continuellement au rythme du mouvement des nuages, laissant apparaître des mâchoires redoutables. Ce fauve gigantesque regardait incontestablement dans ma direction en me donnant l'impression de rugir et de me viser personnellement. Ma peur augmenta crescendo mais s'atténua au fur et à mesure de la dislocation de ces formes étranges dans le ciel. Pas pour longtemps, cependant, car un peu plus loin, les mêmes nuages se regroupèrent pour former cette fois les contours d'un ogre. Il semblait sortir de sa caverne, portant une énorme barbe hirsute et armé d'un gros bâton. Je puisai mon courage dans la conviction que le vent n'allait pas tarder à en venir à bout, mais je constatai qu'une nouvelle silhouette lui avait déjà succédé. Une sorte de cyclope n'ayant qu'un œil au milieu du front, un monstre dont la seule vue m'était insoutenable.

Transi de peur et d'angoisse, je baissai rapidement mes yeux vers le contrebas de la route. Mal m'en prit. Une autre épouvante m'attendait au fond du ravin. Au lieu d'apaiser ma peur de ce « Léeéééééééééééé » caverneux et terrifiant aggravé par l'apparition du lion, de l'ogre et du cyclone, mon regard découvrit des squelettes calcinés sans que je pusse distinguer s'ils étaient d'origine humaine ou animale. Pour ne pas effrayer « les adultes », je rassemblai le reste de mon courage pour chasser cette image de ma tête. Je décidai de garder cette vision et son lourd secret pour moi, afin de ne pas ajouter d'autres frayeurs à mes compagnons qui en avaient déjà suffisamment. Ce jour-là, je me sentis... un peu plus courageux et sans la présence de mes deux grands frangins.

Dès que nous reprîmes notre chemin, le sujet de discussion ne tourna plus qu'autour de l'interrogation sur ce qu'il était advenu de Othman et Mohamed en pleine montagne. Le train avait-il eu un grand retard? Avec quel muletier avaient-ils gagné Hidouss? Avaient-ils fait confiance au premier venu? Étaient-ils tombés sur des mauvaises rencontres en chemin? Avaient-ils été l'objet d'un traquenard en pleine nuit? Et toutes les réponses que les adultes donnaient à leurs propres inquiétudes s'imprégnaient d'une angoisse plus forte, plus perceptible à chaque halte.

Attentif, désormais plus que jamais, à leurs discussions, j'imaginai mes deux frères, seuls, dans cette montagne pleine de précipices et de profonds ravins, se battre contre des muletiers malhonnêtes qui voulaient les arnaquer sur le prix du voyage et perdre ce combat inégal. Le « Léeéééééééééé » prenait alors la voix plaintive et suppliante de mes deux frères contre leurs agresseurs. Parfois je reprenais espoir grâce à la vue d'un beau paysage mais malheureusement, la conversation des adultes me replongeait rapidement dans le pessimisme et le désespoir qui régnaient à bord en maître absolu.

Le rappel de l'absence mystérieuse, depuis plus de douze ans, de Hédi qui se rendait justement, au moment de sa disparition, à Hidouss pour se marier, donnait du crédit à notre tourmente. Qui sait, lui aussi avait été victime d'un muletier assassin ou d'un bandit de montagne. L'éventualité de ne plus avoir de nouvelles de mes frères pendant de longues années aussi me saisit aux tripes.

L'angoisse prenait de plus en plus de l'ampleur, chez nous trois, au fur et à mesure qu'on approchait du village de Hidouss. Travaillé par toutes ces peurs, je ne voulais plus arriver à ce village déjà maudit où nous pourrions, peut-être, apprendre directement de la bouche de l'oncle

Omar la terrible nouvelle qui nous semblait de plus en plus plausible.

– Non, ils ne sont jamais venus à Hidouss.

Cette réponse résonnait prématurément dans mes oreilles et probablement aussi dans la tête de mon père et de mon oncle alors que nous n'étions pas encore au village. L'air dans la voiture devenait irrespirable et les adultes se concentraient déjà sur ce qu'il faudrait annoncer à Ommi dans le cas extrême. Comment le lui dire? Que fallait-il faire si Othman et Mohamed n'étaient jamais arrivés à destination? Il n'y avait aucun poste de police dans un rayon de 20 km pour signaler leur probable disparition, ni aucune aide à espérer dans cet environnement inhospitalier, à part celle que nous allions trouver chez l'oncle Omar lui-même.

Soudain, un jeune berger délaissa son troupeau et se précipita vers nous. Les visiteurs en voiture étaient rares en montagne et les bergers n'avaient pas d'autre distraction que celle de profiter de ces passages pour venir souhaiter la bienvenue aux gens qu'ils rencontraient et leur tenir la conversation. Nous attendîmes donc son arrivée à notre hauteur dans un silence mêlé de peur plus que d'espérance.

– Bonjour, Messieurs, nous dit-il, vous n'êtes pas d'ici, à ce que je vois, vous avez de la famille à Hidouss?

Son allure, ses gestes et ses questions devenaient l'objet de tous mes soupçons. Je regardais sa carrure, ses vêtements, ses traits de visage en essayant de deviner en lui un ancien muletier, comme si je voulais démarrer une enquête.

– Oui, nous allons chez Si Omar Gharbi, vous connaissez?

– Oui, bien sûr. Vous êtes sûrement les parents des deux adolescents qui sont chez nous pour passer leurs vacances?

– Ouaouuuuuuuu, criai-je du fond de ma banquette, ils sont bien vivants !

– Nous nous inquiétions justement à leur sujet, lui dit mon oncle. Ils n’avaient pas donné de leurs nouvelles depuis leur départ. Merci de nous avoir rassurés.

– Vous les avez vus de vos propres yeux ? lui demanda mon père, incrédule.

– Oui, et même parlé, le plus grand s’appelle Othman et le plus jeune Mohamed.

– Merci beaucoup, que Dieu vous récompense pour cette bonne nouvelle.

– Il ne fallait pas s’inquiéter, ils sont déjà parvenus à monter l’âne mais ils essayent toujours de dresser la mule.

– Le village est encore loin ?

– Pour vous non, vous êtes en voiture.

– Nous y serons dans combien de temps ?

– Dans une heure environ, peut-être un peu plus, parce que les sentiers sont sinueux et il y a des tournants en épingle, faites attention. Il y a aussi beaucoup de bêtes en liberté. Ne klaxonnez surtout pas car vous risqueriez de les effrayer et de les précipiter dans les ravins. On a perdu quelques bêtes cette année à cause de certains automobilistes qui ne connaissent rien à la vie en montagne. Voyez le fond des ravins pour preuve s’il en faut. Soyez prudents, s’il vous plaît, pour vous-mêmes et pour nos bêtes. Encore un conseil : n’oubliez pas de tourner à droite au niveau du grand rocher, autrement vous quitteriez la bonne direction sans même vous en apercevoir.

– Vous habitez Hidouss ? lui demanda mon oncle.

– Oui, heureusement, répondit le berger, car le village suivant est à un jour de marche.

– Voulez-vous monter avec nous ?

– Moi je veux bien, mais vous n’avez pas assez de place, car avec mes moutons et mes chèvres, nous sommes 9, soit au total 34 pieds et pattes confondus.

Un éclat de rire général dissipa définitivement le reste de nos angoisses, dont la plus grande partie s'était déjà évaporée à l'annonce de l'arrivée à bonne destination de mes deux frères. Après que nous eûmes démarré, je jetai un coup d'œil sur la banquette et calculai qu'il y avait à l'arrière une place pour un petit agneau, tout au plus et à condition qu'il n'ait eu que deux pattes seulement pour un confort minimum. En déclarant cela à haute voix, je vis les visages des adultes retrouver toutes leurs couleurs.

Quelque temps après, nous arrivâmes sur les terres de l'oncle Omar qui, voyant une voiture venir de loin, envoya à notre rencontre un cavalier muni d'un panier de dattes et d'une jatte de lait à offrir aux visiteurs étrangers, sans se douter qu'il s'agissait de nous. Lorsqu'il se rendit compte de qui il s'agissait, il se précipita vers ses aînés avec beaucoup d'égard et de respect tout en ordonnant à Larbi, un de ses fils, d'aller prévenir les deux jeunes vacanciers qui étaient en grande affaire avec une mule, loin de notre position.

Je courus à mon tour derrière lui, heurtant au passage une nuée de poules et de poussins qui circulaient en toute liberté. Mon élan inattendu les effraya. Arrivé plus près des deux « cavaliers », je constatai les efforts qu'ils faisaient pour faire avancer leur monture. Celle-ci se refusait en effet à faire le moindre pas, en raison des ordres contradictoires qu'elle recevait, selon mes toutes premières constatations. Sidi Khouya était sur la bête et Mohamed, à terre, lui tirait la bride pour l'obliger de se mettre en mouvement.

– Alors les « cow-boys », vous avez des difficultés ?

– Non, pas du tout, me répondit Sidi Khouya avec aplomb. J'étais en train de vérifier par moi-même la véracité de l'expression « tête de mule » et ton frère me servait d'assistant.

Cette visite fut très courte car il nous fallait rentrer avant la tombée de la nuit et mon oncle avait chargé un de

ses obligés de nous raccompagner pour être au plus vite sur la grande route avant le crépuscule. Sur le chemin du retour, je constatai que le soleil qui émergeait le matin même de la vallée, inondant de sa lumière oliviers, champs et végétation, se couchait désormais derrière monts et collines. C'était la première fois que j'assistais à un coucher de soleil dans la montagne et je ne voulais rien rater du paysage. Je collais de nouveau mon visage sur la vitre de la voiture et ouvrais grand mes yeux et mes oreilles.

La ligne de l'horizon était cachée par intermittence par la succession des pics de la montagne et la diminution progressive de la luminosité s'employait à modifier leurs couleurs brunâtres vers des nuances plus foncées que chatouillait déjà un noir envahissant. Le disque solaire n'était plus émergé qu'à un tiers environ, mais continuait à illuminer les versants et les collines d'un jaune hésitant. Parfois des nuages rancuniers tentaient leur revanche sans aucun danger et parvenaient à contester à la lumière ses derniers moments d'existence. Ce dernier round de la journée se déroulait au milieu d'un ciel immense qui couvrait toute la voûte céleste d'une magnifique couleur cuivrée annonciatrice d'un crépuscule imminent.

Nous étions précédés d'un cavalier éclaireur mais un cheval est moins habile qu'un âne ou un mulet quand il s'agit de négocier un virage en pointe ou en épingle. Toujours est-il que sur le chemin du retour, je ne me rendis compte du moment du retour de notre dernière escorte et de notre arrivée sur la grande route que lorsque mon oncle fit accélérer sa Citroën.

À la maison et malgré l'heure tardive, toute la famille était encore éveillée et attendait notre retour avec impatience et anxiété. Le soulagement fut général et mes sœurs assoiffées de nouvelles m'assaillirent de questions. Je pris un malin plaisir, dans mon récit de cette journée mémorable, à faire

durer le suspense. Je leur décrivis avec langueur la montagne et ses mystères, le premier berger qui nous avait annoncé la fausse mauvaise nouvelle, le ciel peuplé d'ogres et de cyclopes, sans oublier de leur répéter par intermittence en prenant une voix caverneuse les « Léeéééééééééé » pour provoquer leurs frissons malgré leur opposition.

Dès le lendemain matin, de nombreux « Léeéééééééééé » prononcés à tort et à travers ponctuèrent notre journée et même au-delà, jusqu'à ce que mes sœurs ne soient plus effrayées par leur évocation. La lettre adressée par les deux vacanciers arriva finalement le lendemain de notre retour à Tunis, après le voyage le plus angoissant de mon jeune âge.

– Au fond, demandent Latifa et Jamila à Sidi Khouya, nous avons oublié : à quelle période est réapparu oncle Hédi avant d'épouser sa promise ?

– Je vous raconterai cet épisode demain, leur répond Sidi Khouya. Maintenant c'est l'heure de retourner dans vos familles.

Ses fidèles visiteurs se lèvent presque à contrecœur et se préparent à partir. Ils semblent redevenus à cet instant les enfants qu'ils étaient autrefois, friands de souvenirs et de récits. Jadis, ils savouraient les contes des *Mille et une nuits* que leur racontait Ommi avant de s'endormir, mais cette fois il s'agit des péripéties et de la vie rocambolesque d'un des membre de leur famille, de leur propre histoire en quelque sorte, une vraie transmission d'un héritage de souvenirs de leur vie.

La nuit commence à tomber dans la chambre du patient, petit à petit la fratrie prend congé de son aîné et le quitte en lui souhaitant une très bonne nuit.

En attendant le sommeil, Sidi Khouya meuble son esprit en pensant de nouveau à beaucoup de choses, mais surtout

à ses livres. Très vite, il finit par en faire une fixation qui le tient éveillé une bonne partie de la nuit. Que deviendront-ils après lui ? Qui les touchera en premier et avec quel soin ? Seront-ils secoués, malmenés, déconsidérés ? Privés de leur père protecteur, ils seront orphelins. Lequel en deviendrait l'héritier ou le tuteur, voire le « propriétaire » ? Ses enfants, la fratrie ? *Ils vont se les partager avec fébrilité et selon leurs affinités, peut-être même se disputer quelques-uns ? Mon Dieu, j'espère que non, en tout cas pas en leur présence. Les livres ont des âmes, ils sentent l'atmosphère dans laquelle ils vivent. Ils captent les ondes favorables ou défavorables. Pourvu qu'ils échappent à ce genre de traumatisme. Tout compte fait, le mieux pour eux serait qu'ils soient adoptés par une bibliothèque, s'il y en a encore et qu'ils restent unis. Khémais pourrait peut-être en sauver quelques-uns de l'errance...* Et il s'endort tourmenté et anxieux pour ceux qu'il considère comme ses propres enfants.

Dans son rêve, il se voit longeant le trottoir de la rue d'Angleterre. Il remarque des livres jetés à même les caniveaux. Il s'abaisse et en sauve quelques-uns qu'il s'empresse de mettre à l'abri sur les appuis de fenêtre ou sur des bancs publics. Des nuages noirs obscurcissent le ciel, annonçant une pluie imminente. Il presse le pas pour en récupérer le plus possible. Un aller et retour entre le trottoir qui commence à devenir glissant et les bords des fenêtres. Soudain, son regard croise le titre d'un livre qu'il croit reconnaître comme étant le sien. Il le prend fébrilement en main et l'ouvre doucement. Il reconnaît aussitôt la dédicace personnelle que lui a faite l'auteur. Il est bouleversé. *Quelqu'un a sûrement profité de mon hospitalisation pour entrer chez moi et voler mes livres.* Il se met soudain à les réconforter, à les rassurer, à leur parler.

Saisi d'un mauvais pressentiment, il se penche et en aperçoit un autre puis un troisième. Il est vert de rage et peste sur l'ignorant, l'inculte qui a jeté des livres de cette

valeur carrément dans le caniveau. Il engage maintenant une course contre la montre pour en sauver le maximum, il court, glisse, trébuche et tombe sur le sol. Il se réveille, pas pour longtemps, puis se rendort et c'est Socrate cette fois qu'il voit dans un nouveau rêve.

Le grand philosophe de l'Antiquité n'est pas seul, il est accompagné par certains de ses collègues les plus illustres. Au fur et à mesure qu'ils entrent dans sa chambre, il tente de se souvenir de leurs œuvres respectives, leurs pensées, leur époque et leur impact sur leur siècle. Il en reconnaît certains mais s'étonne de leur visite alors que lui, Othman Gharbi, n'a jamais rien publié comme livre. *Certes, se console-t-il, j'ai écrit beaucoup, mais ce n'était que des articles dont la pérennité est éphémère par nature, pas des ouvrages durables qui méritent cette visite.* Il se sent embarrassé et cache mal sa timidité. Constatant sa gêne visible, Socrate s'approche de son lit et lui dit :

– Moi non plus, Si Othman Gharbi, je n'ai jamais écrit de livre ; c'est justement ce qui justifie qu'on m'a choisi pour cette visite. Il n'est pas nécessaire d'avoir écrit des livres pour mériter la reconnaissance de ses pairs ou d'avoir une place dans la postérité. Vous, vous avez fait autre chose, quelque chose de tout aussi inoubliable et exceptionnel. Vous avez parlé aux livres et maintenu un dialogue permanent avec eux. Nous venons saluer en vous le protecteur acharné du livre et de l'écrit. Un jour quelqu'un vous rendra justice.



Chapitre XIII

Aujourd'hui, Sidi Khouya sait que la fratrie va lui demander avec impatience de lui raconter l'épisode de la réapparition du cousin disparu et de son mariage avec sa promise qui l'avait attendu pendant dix-sept ans.

Il est content que le récit d'hier, sur ses vacances à Hidouss avec Mohamed, les ait beaucoup captivés. À la demande générale, il s'apprête à leur donner les détails sur les circonstances du retour d'Hédi au bercail après s'être volatilisé depuis 1945, laissant sa famille et sa fiancée dans le désespoir de le revoir un jour.

Une fois les affaires courantes de la journée réglées, la fratrie forme un demi-cercle autour du grand frère, bien disposée à écouter la suite. Sidi Khouya se redresse dans son lit, demande à Mohamed de venir réajuster son coussin derrière son dos et se prépare à rafraîchir la mémoire collective sur cette histoire rocambolesque par cette transmission entre les générations.

Mohamed se lève de sa chaise et contourne lentement le lit de son grand frère pour éviter de trébucher à cause

d'une mauvaise vue récente. Il se penche doucement pour effectuer la manœuvre, comme il l'aurait fait pour un de ses petits-enfants. Le tout sous le regard attendri de ses sœurs. Voir Mohamed, au caractère plutôt nerveux, prendre le temps nécessaire à l'accomplissement de cette tâche et le faire avec attendrissement les réconforte et les berce d'un sentiment fraternel fort.

Tout le monde se met maintenant à l'écoute dans un silence de passage de témoin.

Comme par magie, la chambre de clinique prend l'aspect de la chambre de Sidi Khouya dans notre maison natale. L'ambiance familiale des années cinquante s'installe peu à peu et finit par emplir l'atmosphère. Même les infirmières ont l'impression de faire preuve d'indiscrétion en entrant. Personne ne se hasarde plus à déranger un grand frère réunissant ses cadets pour évoquer avec eux des secrets de famille.

Sidi Khouya observe la fratrie avec amusement et beaucoup de nostalgie. Les voir ainsi autour de lui, alors qu'il est dans son lit d'hôpital, est quelque chose qui lui fait chaud au cœur. Par son imaginaire, il parvient facilement à superposer toutes les images qui se forment dans sa tête. Celles du passé et celles du présent. Quant à l'avenir, il sait que pour lui, il se limite au présent. Il reste silencieux quelques instants comme pour mieux saisir toutes ces visions et réprimer au passage une émotion passagère.

Il reprend ensuite ses esprits, s'éclaircit la voix puis commence son récit :

– Vous vous souvenez sans doute de l'année 1962 et du mois de mars en particulier, lorsque la France et les représentants du Gouvernement provisoire de la République algérienne en exil à Tunis avaient signé les accords d'Évian accordant l'indépendance à l'Algérie ? Après ces accords, le Front de Libération de l'Algérie a

démobilisé une grande partie de ses troupes qui tenaient le maquis.

Deux mois après environ, un de ces combattants barbus et encore en pantalon militaire se présenta un matin dans notre quartier. Sa façon d'arpenter les rues en passant systématiquement sa tête dans chaque ruelle, chaque impasse, chaque réduit, pour tenter de reconnaître les lieux éveilla l'attention des habitants. À deux reprises ils l'ont vu entrer dans notre impasse où se trouvaient les deux maisons, la nôtre et celle du secrétaire du gouverneur, et en ressortir hésitant et songeur. Un jeune rapporta même à l'épicier Am Mehdi une scène intrigante. Il lui expliqua qu'au démarrage de la vieille moto du laitier, le moteur de celle-ci avait émis quelques détonations comme à l'accoutumée. Mais dès la première pétarade, l'étranger s'était jeté à terre en une fraction de seconde et d'une façon ordonnée. Les coudes touchant le sol, la tête immédiatement protégée par les bras et les mains cachant les oreilles, tandis que son regard cherchait à localiser et identifier la source de la déflagration. Il n'y avait aucun doute, il s'agissait d'un militaire aguerri.

Am Mehdi sortit devant son magasin et attendit le passage de l'étranger devant chez lui. Dès que leurs regards se croisèrent, il le questionna pour savoir ce qu'il cherchait. Hédi lui demanda avec un accent algérien fort prononcé si la famille Gharbi habitait toujours une des deux habitations de la petite impasse juste en face de sa boutique.

Rendu inquiet, surtout par l'aspect physique de cet homme aux cheveux et à la barbe sauvage, l'épicier choisit de lui répondre par la négative. Hédi s'en alla plus loin pour poursuivre ses recherches. Le téléphone arabe fonctionna avec sa rapidité légendaire et les habitants du quartier se transmirent la consigne. Partout où il se rendit, il obtint la même réponse négative. Il alla finalement chez le coiffeur de Souk El Bélat, espérant y recueillir meilleures informations.

Il était sûr d'avoir retrouvé le quartier, la rue et la maison bien que certaines ruelles ne ressemblassent pas à celles enregistrées par sa mémoire.

Pendant sa conversation avec le coiffeur, il lui raconta son histoire.

– Il y a plus de dix-sept ans, lui dit-il, j'avais un oncle qui habitait dans la rue Sidi Essourdou. Je viens même de reconnaître la maison qui n'a pas changé du tout, même porte, même fenêtre et même heurtoir. J'ai parcouru tout le quartier il n'y a aucune autre impasse qui lui ressemble. C'est donc elle avec certitude, j'en suis intimement convaincu. Cependant toutes les personnes à qui j'ai posé la question me disent qu'il n'y a pas de Gharbi par ici. Pour moi, de deux choses l'une, soit mon oncle a déménagé ou est décédé, soit mon aspect physique fait peur aux gens et les pousse à ne pas me renseigner. C'est pourquoi je suis venu chez vous, pour me confier et vous demander de raser ma barbe et me couper les cheveux afin de me rendre plus présentable.

Après avoir écouté son récit, le coiffeur lui posa cette question :

– Il travaillait où, votre oncle, en 1945 ?

– À la compagnie générale de l'électricité et du gaz.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui, parce qu'en 1943 lorsque les Allemands ont occupé Tunis, le personnel de cette société avait droit à un laissez-passer pendant le couvre-feu et mon oncle en avait.

– Comment se nomme votre oncle ?

– Belgacem Gharbi.

Le coiffeur connaît parmi ses clients un certain Belgacem qui correspond aux informations données par son interlocuteur, mais ignore cependant son nom

de famille. Il lui conseille d'abord de ne plus arpenter le quartier, ayant déjà été suffisamment repéré par les habitants, et lui propose de l'aider de la façon suivante :

– Je connais quelqu'un qui pourrait correspondre au signalement que vous me donnez de votre oncle. Il devrait passer devant mon salon pour rentrer chez lui après son travail. Venez vers 18 heures et attablez-vous à la terrasse du café d'en face. Je vous ferai signe le moment venu pour vous joindre à nous lorsqu'il sera là. On verra si c'est bien du même Belgacem qu'il s'agit.

À l'heure prévue, le coiffeur délaissa son salon à son apprenti, sortit à l'extérieur pour scruter les passants. Hédi était déjà sur place et consultait souvent sa montre. La densité de la population était très forte et les gens se saluaient de loin ou s'arrêtaient pour le faire. Le coiffeur y participait et le pauvre Hédi n'arrêtait pas de scruter le visage et la silhouette de chaque personne que le coiffeur saluait. Son regard traduisait un état intérieur qui oscillait entre espoir et désenchantement. Parfois il désignait lui-même au coiffeur ceux des passants qui lui semblaient ressembler à l'image que sa mémoire a gardée de son oncle.

Au passage de Si Belgacem à sa hauteur, le coiffeur le salua et le retint sous de futilles prétextes tout en faisant le signe convenu avec l'étranger. Ce dernier, en les rejoignant, salua notre père plutôt deux fois qu'une. Si Belgacem le remercia sans s'attarder mais lorsque l'étranger répéta son bonjour pour la troisième fois, le paternel le fixa longuement pour tenter de comprendre la cause de cette insistance avant de lui dire poliment :

– J'ai bien entendu votre salut, monsieur, et j'y ai répondu. Notre différence d'âge me dispense d'en adapter le nombre mais la sincérité y est, croyez-moi bien. À moins que le bruit ambiant ne vous ait empêché de m'entendre ?

– Si, si, mon oncle, j'ai bien entendu votre salut, mais

j'ai pensé qu'à défaut de me reconnaître par mon aspect physique qui a changé après une si longue absence, vous pourriez peut-être m'identifier par la voix ? Je suis Hédi, le frère d'Omar, votre parent de Hidouss.

Notre père le dévisagea de pied en cap : pantalon militaire, accent algérien, phrases courtes et précises, moustaches de montagnard. Rien en cet homme ne lui faisait penser à son jeune neveu disparu, au contraire. Il avait tout pour éveiller les soupçons ou en tout cas la prudence. Un silence embarrassant suivit ce premier échange.

– Si vous êtes le Hédi que vous prétendez être, où étiez-vous pendant tout ce temps ?

– En Algérie.

– La poste et le télégraphe existent dans ce pays, que je sache ?

– Il y avait la guerre aussi, tonton.

– La guerre n'a jamais supprimé la correspondance entre les hommes. Et puis celle d'Algérie n'a commencé qu'en 1955, vous n'avez plus donné signe de vie depuis... ?

– Depuis 1945, tonton.

– Il y a donc plus de dix-sept ans...

– Pour l'heure je reviens du maquis, je vous expliquerai tous les autres détails quand nous serons seuls.

– Nous pourrions nous revoir dans ce café ce dimanche, si vous voulez.

Sur ce, Si Belgacem lui tendit brusquement la main comme s'il voulait prendre congé immédiatement et mettre un terme à leur entretien. En fait, il voulait vérifier par cette poignée de main imposée à son interlocuteur si celui-ci avait ou non un doigt sectionné. Le constatant, il interpella directement le cousin tout en retournant sa main pour avoir la confirmation visuelle de ce qu'il venait de sentir.

– C'est de naissance ?

– Non, c'était pendant la guerre.

– Ah oui c’est vrai, vous étiez au maquis en Algérie.

– Non, c’était en 1943 quand les Allemands ont occupé Tunis.

– Je vous écoute, continuez, les détails sont importants pour moi à partir de maintenant.

Et Hédi lui raconta la scène dans ses moindres péripéties, la grenade qu’il avait ramassée pour la relancer contre les soldats allemands, sa blessure, le pansement provisoire, la course folle avec notre père sous couvre-feu pour aller à l’hôpital, mais se trompa dans deux ou trois détails que notre père releva au passage sans rien laisser apparaître mais redevint sceptique, car une question d’héritage lui vint en tête.

– Peut-être le vrai Hédi vous a-t-il raconté sa propre histoire et vous vous êtes approprié sa personnalité pour des raisons que j’ignore, un héritage peut-être à convoiter, mais rassurez-vous, j’ai encore quelques questions de rattrapage, à vous poser en tête à tête cette fois.

Sur ce, ils prirent congé du coiffeur et s’attablèrent à la terrasse du café de Souk El Bélat pour continuer leur échange.

– Décrivez-moi maintenant la configuration de ma maison, où dormiez-vous lorsque vous veniez chez moi, où se trouvent le puits, la chambre des enfants, mon fusil et les munitions ?

Hédi s’acquitta de tout avec brio. Sa mémoire était fidèle, visiblement il se souvenait pratiquement de tout. Puis, plantant son regard dans celui de Hédi, notre père lui posa la toute dernière question :

– Comment s’appelle ta promise ?

En moins d’une seconde, la réponse fusa comme une flèche, mais la voix était cette fois enrouée et tremblante.

– Halima.

En prononçant ce prénom, le baroudeur avait cédé la place à un homme au cœur brisé. Un homme qui éprouvait une terrible crainte d'avoir ouvert la boîte de Pandore et des mauvaises nouvelles qui pourraient en sortir. Il venait de mettre à nu une grande blessure qui n'avait jamais cicatrisé, révélant des sentiments réprimés depuis plus de dix-sept ans. Des sentiments qui voulaient s'exprimer enfin, après avoir été relégués par les obligations de la guerre. Ils voulaient désormais sortir au grand jour mais un dernier barrage de décence leur faisait obstacle. Le guerrier d'hier semblait vouloir déposer enfin les armes et redevenir un homme avec ses fragilités et ses faiblesses. Un homme qui voulait seulement savoir ce qu'il était advenu de son amour de jeunesse.

Soudain, puisant dans ce qui lui restait de courage, il osa l'ultime question, la plus difficile, la plus intime, celle qu'il se posait souvent à lui-même depuis plusieurs années, celle qui lui brûlait la langue depuis quelques instants mais qui rongeaient son cœur et son esprit quand il était au maquis :

– Tonton, tu m'as posé beaucoup de questions et je t'ai répondu selon ce que ma mémoire a gardé de cette époque. Est-ce que je peux à mon tour t'en poser une seule, rien qu'une, et je te demande en échange la même sincérité dans ta réponse, avec tout le respect que je te dois ?

– Vas-y toujours.

– Est-ce que Halima s'est mariée ?

– Non, elle t'attend toujours. Elle a dit: Hédi ou personne.

– Oh mon Dieu, je...

Il se leva sans pouvoir terminer sa phrase et embrassa notre père en renversant au passage la petite table ronde qui les séparait. Il le serra longtemps dans ses bras et donna libre cours à ses émotions. Au bruit de la chute de la table,

le coiffeur qui observait de loin la scène s'était vu contraint d'aller les inviter à entrer dans son salon par pudeur pour Hédi. Ses sanglots étaient si forts que des passants s'arrêtèrent, étonnés de voir un homme d'un tel gabarit, en tenue militaire de surcroît, pleurer de cette façon comme un enfant.

En arrivant à la maison et contrairement à son habitude, notre père n'utilisa pas sa clef pour ouvrir la porte. Il frappa le heurtoir et c'est Khémaïs qui lui ouvrit. Il lui demanda d'informer Ommi qu'Hédi, le frère d'Omar, était de retour, afin de lui permettre de mieux se couvrir.

Hédi avait à peine 20 ans en 1945, il en avait 37 à son retour.

Environ une heure après, Khémaïs fut chargé par le paternel d'aller à la poste pour envoyer un télégramme à Omar lui annonçant la bonne nouvelle. Dès le lendemain, ce dernier était déjà à Tunis, et le mariage eut lieu entre le promis et la promise moins d'un mois plus tard.

Le jour du mariage, Hidouss était submergé par le nombre de personnes présentes à l'événement. Tout le monde voulait y assister. Oncle Omar nous expliqua lorsque nous arrivâmes sur place que la nouvelle de la réapparition de Hédi s'était répandue comme une traînée de poudre dans tous les villages avoisinants. Tout le monde s'était rappelé l'histoire de la jeune fille qui prétendait parler dans ses rêves avec son prétendant qui lui demandait d'attendre son retour.

À l'instar de Pénélope, Halima avait gardé une fidélité à toute épreuve pour son Ulysse, et son histoire se racontait dans toutes les chaumières de Hidouss et ses environs. C'est pourquoi leurs retrouvailles avaient ému beaucoup de gens et prouvé la force de l'amour et de ses promesses lorsqu'elles sont sincères. Les cadeaux affluaient de partout. Même des pauvres paysans ne voulaient pas venir les mains vides. On compta plus de 200 volailles vivantes et 21 moutons sur pied, offerts à l'occasion de cette fin heureuse pour le promis et sa

promise. Tout le monde voulait rendre un hommage marqué au serment d'amour plus qu'à l'amour lui-même.

Pour ma part, ce dont je me souviens le plus de cette nuit de fête, c'est les youyous des femmes qui avaient accueilli la première apparition des mariés. Il faisait noir et la nuit était étoilée. L'ambiance était à la fête et tout le monde attendait l'arrivée des futurs époux. L'impatience était à son comble lorsque les musiciens se sont brusquement tus, comme s'ils voulaient eux aussi ne pas rater la vue de ces amoureux dont l'histoire avait défrayé la chronique. Les youyous de joie des femmes et des jeunes filles emplissaient le silence. Des youyous différents en intensité de tous ceux que nous avions entendus auparavant. On aurait dit que cette fois, la gent féminine exprimait autre chose que de simples félicitations à deux futurs mariés. Quelque chose qui transcendait les parois des oreilles pour toucher directement le cœur. On percevait dans ces youyous exceptionnels un hommage à l'amour dans ce qu'il a de plus noble. Toutes les femmes jeunes et moins jeunes baignaient dans une sorte d'euphorie indescriptible, comme si chacune d'elles voulait récompenser par son zèle la victoire de la patience et de la persévérance. Ce soir-là, les regards qui s'échangeaient entre les célibataires avaient pris de la valeur par rapport au passé, comme si chaque garçon et chaque fille mesurait l'importance d'une telle promesse.

En échangeant ces souvenirs du passé, Sidi Khouya a recréé autour de lui la même ambiance qu'autrefois. Chacun a bu ses paroles avec délectation et une certaine nostalgie. Plus de cinquante ans ont passé depuis ces événements, mais le plus étrange, c'est que malgré tout ce temps écoulé, tous les Gharbi ont réussi à remonter le temps ensemble. Ils se sont imaginés dans leur maison natale de la rue Sidi Essourdou, entourant leur grand frère qui leur racontait le

dernier roman ou le dernier film qu'il venait de voir. Alors qu'en fait, ils sont autour de leur aîné qui est en train de leur transmettre en héritage une partie de leur mémoire pour la relayer à leur tour, le moment venu, aux générations suivantes.

Un épisode de leur passé commun qui leur a offert un moment de complicité et de chaleur familiale inestimables. Cependant, au fond de leur cœur, ils savent tous que la fin est proche pour l'un d'entre eux et que la mort rôde autour de leur aîné, sans savoir quand elle frappera pour leur arracher leur Sidi Khouya et les séparer de lui pour toujours. Dans un ultime acte de son rôle de grand frère, Sidi Khouya a rassemblé la fratrie pour un dernier adieu à sa manière.

En les regardant partir, il ne voit plus en eux les adultes qu'ils sont devenus mais les enfants qu'ils étaient autrefois. Il revoit Jamila et Latifa habiller leur poupée en riant aux éclats ; il visualise facilement Mohamed et Khémaïs, les yeux bandés à tour de rôle jouant à cache-cache, et lui l'aîné, assis sur une chaise dans la cour de leur maison, un livre à la main, les observant avec plaisir. Puis d'autres images viennent leur succéder pour lui rappeler des fragments de leur vie d'adulte. Le départ de Khémaïs à l'étranger à l'âge de 20 ans, à l'insu de ses parents, pour mordre la liberté à pleines dents, l'expatriation de Latifa avec son mari dans un pays du Golfe pour se ménager un confort plus conforme à leurs souhaits; la prouesse de Jamila de se faire détacher du ministère de la Culture pour rejoindre une organisation internationale où elle a fait toute sa carrière ; la conversion réussie de son cadet Mohamed dans les affaires après sa retraite et les grandes épreuves qu'il a subies dans la vie.

Sidi Khouya fixe toujours la porte de sa chambre que la fratrie vient de quitter. À quoi peut-il penser d'autre qu'à leur enfance commune ? Dans le prolongement de leur

départ, des images apparaissent dans sa tête. Celles des années de bonheur qui prennent toute la place du vide créé par la fratrie en le quittant.

Il se revoit en leur compagnie, partageant avec leurs parents les belles soirées animées des mois du Ramadan. L'écho de leurs voix et de leurs rires lui parvient et emplit sa chambre d'un agréable parfum de nostalgie. Celle de l'époque bénie où il était le centre d'intérêt de toute la famille. Il se souvient de ses deux frères qui grandissaient sous son autorité puis s'en affranchissaient petit à petit à l'âge de l'adolescence avant de s'envoler de leurs propres ailes. Il sourit en se rappelant leur fantaisies vestimentaires ou de leurs coupes de cheveux quand ils se prenaient pour des adultes avant l'âge. Quand ils redoublaient d'imagination pour combler les quelques années qui leur manquaient encore pour affirmer leur entrée dans la cour des grands.

Chacun recourait alors à différents stratagèmes. Mohamed laissait pousser ses moustaches ou des favoris le long des tempes pour qu'on le prenne plus au sérieux et Khémaïs fumait une cigarette en jouant à l'écrivain public pour les habitants du quartier.

Sidi Khouya fixe toujours la porte de sa chambre devenue un sas magique. Il sait qu'il en détient désormais la clef et qu'il a le pouvoir de l'ouvrir à tout moment pour se bercer de souvenirs.

Pour l'heure il entrevoit ses parents Si Belgacem et Lella Chérifa, un couple respectable et respecté menant une vie courageuse consacrée entièrement à l'éducation de ses enfants. Il visualise aisément ses sœurs Jamila et Latifa après le décès de leur père et le rôle qui lui était dévolu pour prendre le relais.

Il est content d'avoir tenu sa promesse de ne se marier qu'après avoir aidé ses sœurs à terminer leurs études et à fonder une famille. Il est satisfait de les voir réussir leur vie

d'épouse et de mère. Elles ont révélé toutes les deux, après leur mariage, des qualités remarquables pour assurer à leur mari et à leurs enfants le cadre nécessaire à leur bonheur et à leur épanouissement.

Quelle chance se dit-il de voir toute la fratrie présente à mes côtés malgré mon caractère solitaire et m'entourer de leur amour et de leur tendresse.

Une famille exceptionnelle dont chacun des membres avait refusé la fatalité et pris son destin en main pour se surpasser. Des caractères affirmés qui cherchent toujours à avoir le dernier mot, à rivaliser mais toujours prompts à se solidariser dès la moindre alerte.

Le bonheur qu'il ressent d'être né dans cette famille est immense. Il est heureux d'être redevenu le centre de toutes leurs attentions. Sous son regard la fratrie, débarrassée de son âge réel pour l'instant et de ses soucis d'adultes, a retrouvé toute la place qu'elle occupait auparavant dans son cœur.

Cette situation comparée à son isolement avant cette hospitalisation le pousse à refuser de quitter ce lieu de retrouvailles plus que de soins. Sa chambre de clinique a désormais tout à fait perdu son aspect médical pour devenir un lieu magique de souvenirs et de rencontres quotidiennes où Sidi Khouya a retrouvé sa place centrale. Il se dit qu'il ne faudrait pas qu'il la quitte prématurément.

Le médecin a en effet évoqué avec son patient l'éventualité de le laisser rentrer chez lui pour continuer les soins à domicile. Résignée, la fratrie a pris à cœur de mettre son appartement en ordre pour le rendre agréable à son retour.

Si je rentre, je ne les verrai plus ensemble. Ils devront se relayer séparément à mon chevet alors que je me suis habitué à leur présence commune. Je me suis retrouvé corps et âme dans les plus belles années

de mon enfance, je me baigne chaque jour, chaque heure et chaque instant dans le bonheur le plus total. Pourquoi donc partir ?

Sidi Khouya se sent heureux plus que jamais, bien qu'il soit dans une chambre de clinique et à ce stade du développement de sa maladie. *Mon Dieu se dit-il si je devais quitter ce monde j'aimerais que ce soit dans ce cadre, entouré de mes frères et sœurs et de nos souvenirs d'autrefois ce sera pour moi un avant-goût du paradis.*

Soudain une idée lui traverse l'esprit comme une flèche et s'y installe comme si elle voulait lui proposer la clef pour accéder à ce paradis. *Pourquoi lui dit-elle ne pas apprivoiser toi-même ce moment? Pourquoi ne pas tenter de conquérir ta liberté ultime en mettant tes connaissances en autosuggestion au service de ta paix éternelle?*

S'il y a une personne au monde capable de maîtriser les forces de l'esprit et de les mettre à son service, c'est bien toi, non ?

Ma décision est prise : je ne quitterai plus ce lieu, coûte que coûte.



Chapitre XIV

Ce jeudi 14 décembre 2017, Sidi Khouya se réveille sereinement malgré la résolution prise dans la nuit, après avoir achevé un ultime débat avec lui-même. C'est la décision la plus importante qu'il ait eue à prendre durant toute son existence. Elle sera salubre pour lui, pour ses enfants, pour ses frères et sœurs et pour toute sa famille. *Ce sera aujourd'hui*, se dit-il, *le jour idéal pour faire ce qu'il faut faire car il n'y a plus rien d'autre à faire*. Il profite du passage des infirmières pour échanger avec elles quelques mots d'esprit ainsi qu'avec son médecin qui s'inquiète maintenant, plus que le patient lui-même, de la pneumonie qu'il a décelée l'avant-veille et qu'il qualifie de sévère.

Sidi Khouya prend le temps au téléphone de commenter pour son frère Khémaïs le poème que ce dernier lui a écrit et dédié sur les rimes de celui de Guillaume Apollinaire, *Sous le pont Mirabeau*. Après les soins habituels et le changement des draps, le coiffeur passe pour lui couper les cheveux, le raser de près et le bichonner comme s'il allait à une fête ou à un rendez-vous important.

La fratrie est présente, comme tous les matins, au grand complet pour lui tenir compagnie et s'assurer de son confort quotidien à tout point de vue. Pendant que sa fille reste à son chevet, les trois Gharbi repartent en mission à l'extérieur pour mettre en ordre son appartement. Il est apprêté dans les moindres détails afin que Sidi Khouya ne manque de rien. Ils sont parvenus à obtenir du Dr Kechaou l'engagement de passer voir son patient aussi souvent qu'on le lui demandera. Un accord discret a été conclu aussi avec l'infirmière qu'il préfère parmi celles qui s'occupent de lui à la clinique pour venir le soigner à domicile tous les jours à la fin de son service. Sa fille s'est engagée pour sa part à venir assurer le service de garde tous les matins après avoir conduit son fils au jardin d'enfants.

Quant à ses frères et sœurs, ils se sont organisés pour se répartir les tâches afin qu'au moins l'un d'entre eux soit présent, en permanence, à ses côtés, nuit et jour. Tout est mis en place pour s'assurer que le patient ne sera jamais seul, ne fût-ce qu'un seul instant. Pendant ce temps, Sidi Khouya passe et repasse dans sa tête toutes les informations disponibles dans sa mémoire pour affiner son analyse de la situation. *Mes frères et sœurs font tout leur possible pour m'aider. Ils ont délaissé leur famille pour être constamment à mes côtés. Ils ont atteint leur limite et quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais inverser la courbe de la vie et me redonner une nouvelle jeunesse.*

Il est indéniable que je suis au crépuscule de ma vie. Tout a une fin et personne n'est éternel, même les planètes et les étoiles d'ailleurs, selon Newton. Reste à savoir quel intérêt ai-je à vouloir rester encore en vie et pour quoi faire ? N'ai-je pas déjà fait tout le tour ? Les années vont s'additionner et s'alourdir et le corps s'affaiblir davantage. J'ai eu la chance jusqu'ici de disposer de toutes mes facultés mentales. Qu'en sera-t-il demain ? Ce crépuscule ne peut déboucher que sur la nuit. Ce n'est pas un lever du soleil ou la blancheur de l'aube qui seront au bout. C'est le contraire qui m'attend. Brel avait raison

lorsqu'il disait dans une de ses dernières chansons : « mourir la belle affaire, mais vieillir... ô vieillir... »

Sidi Khouya est serein malgré toutes ces pensées. Il a bien dormi et il se sent en forme pour reprendre son raisonnement de la veille. Malgré l'heure matinale, il se concentre pour continuer à analyser la situation et s'y emploie avec une clairvoyance remarquable. *Depuis quelques jours, se dit-il, ma santé ne fait qu'empirer, je le sens dans mon corps, dans mes gestes et dans mon état général. C'est un constat et une évidence. Malgré toutes mes tentatives d'obtenir des informations sur le mal dont je souffre, personne ne m'a donné de réponse claire. Ils essayent tous de louvoyer, de faire semblant alors qu'ils ne font en réalité que confirmer mes analyses objectives. S'ils savaient que l'absence de réponse pour moi est déjà une réponse en elle-même...*

Résumons calmement et objectivement la situation. Le médecin me dit qu'il s'agit de l'inflammation du foie et du pancréas. Si c'est le cas, suis-je à un stade précoce ou tardif de cette pathologie ? Ma fatigue ne fait que s'aggraver ainsi que le manque d'appétit et la perte de poids. À chaque fois que j'essaye de quitter mon lit pour m'asseoir, mes jambes me lâchent et j'ai le vertige. Les symptômes que je ressens indiquent plutôt un stade avancé du mal dont je souffre. Le problème de l'accumulation d'eau dans l'estomac que le médecin a ponctionnée partiellement n'a pas été résolu non plus. C'est aussi une indication supplémentaire sur l'évolution de mon état. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une simple inflammation mais de quelque chose de plus grave.

Maintenant, supposons que c'est le cas ; quels sont les indices décelables que cette pathologie est curable ? Aucun. C'est plutôt l'inverse que je constate. Il n'y a aucune amélioration dans mon état depuis mon arrivée ici, bien au contraire. Certes mes connaissances en médecine n'équivalent pas celles des professionnels, mais elles sont suffisantes pour me permettre, quand même, de comprendre ma situation dans sa globalité. En plus cette pneumonie est un très mauvais signe et un facteur aggravant, parce qu'elle attaque un corps déjà malade et moins résistant.

Je constate aussi que depuis quelques jours, alors que je ne suis pas guéri, tant s'en faut, et incapable même de marcher, tout le monde parle de ma sortie prochaine de la clinique en fin de semaine. C'est clair comme l'eau de roche. Lorsqu'on laisse un malade rentrer chez lui alors qu'il n'est pas guéri, c'est qu'il n'y a plus rien à faire, ni à espérer pour lui. N'est-ce pas plutôt pour lui permettre de finir ses jours parmi les siens ? Il n'y a aucun doute possible là-dessus, c'est l'évidence même.

À travers mes échanges avec la fratrie, je suis parvenu à interpréter les non-dits et les silences parlants. L'autre jour, Mohamed m'a envoyé un message implicite facilement décodable d'ailleurs. Il m'a dit que lorsqu'il était lui-même malade la dernière fois et pour avoir l'esprit tranquille, il avait donné quelques recommandations générales à ses enfants. Il s'est adressé ensuite à moi pour me demander si j'avais des dettes à régler moi aussi.

Tout le monde savait pourtant que, de toute ma vie, je n'ai jamais ni prêté ni emprunté quoi que ce soit. Sa question n'était qu'un message que j'ai capté cinq sur cinq.

Voyons plus loin maintenant et supposons que j'accepte de partir ; qui va s'occuper de moi ? La fratrie et mes enfants, bien sûr, mais ils devront se succéder nuit et jour à mon chevet pour me veiller, me nourrir et me soigner. Quelle sera ma marge de liberté dans tout cela ? Je dépendrai inévitablement de chacun d'entre eux. Je serai alité en permanence. Quelle image je donnerai de moi ! Il faudra trois équipes de 8 heures chacune pour se relayer chez moi toutes les 24 heures. Tout ce dérangement pour tendre vers quel objectif ? Retarder une échéance inéluctable.

Mes frères et sœurs seront certainement tous perturbés par une situation pareille et leurs nerfs seront mis à rude épreuve par ma fin de vie. Jamila sera exténuée car elle voudra être tout le temps à mes côtés. Latifa aussi. Quant à Khémaïs, il essaiera de compenser son éloignement par des coups de téléphone plusieurs fois par jour. Il viendra sûrement me rendre visite malgré son propre état de santé. Mohamed y déménagera son bureau et cela se fera au détriment de

sa propre santé aussi. Quant à mes enfants, ils seront très affectés et démoralisés. Ai-je le droit de perturber la vie de tout ce monde ? Quelle solution existe-t-il pour abréger toutes ces souffrances autres que celle d'invoquer une intervention divine ? La clémence de Dieu sera la seule qui pourra m'aider à sortir de ce labyrinthe.

Sidi Khouya se met alors à prier pour demander au Tout-Puissant de venir à son secours. Lui, qu'il a toujours adoré, Lui, dont il n'a jamais douté, Lui, qui l'a si souvent assisté tout au long de son existence, Lui, qui l'a sorti de bien des situations difficiles dans la vie, Lui seul peut encore intervenir pour l'aider à partir au bon moment. Et celui-ci semble proche, très proche. *Ce qu'il faut faire, il faut le faire, il n'y a rien d'autre à faire*, se répète-t-il.

Reste le plus important : comment le faire en faisant appel aux seules forces de l'esprit ? Seigneur aidez-moi. Je demande Votre clémence car j'ai terminé ma mission sur Terre. Abrégez toutes mes souffrances désormais inutiles. En murmurant ces phrases, il ressent une peur oppressante s'emparer de tout son être.

Il est 20 heures environ. Sidi Khouya consulte sa montre pour la énième fois. Il a beau essayer de se maîtriser, il n'y parvient plus. Les idées se précipitent dans sa tête et LA décision à prendre aussi. Elle est lancinante, envahissante et revient sans cesse le perturber, le harceler pour chercher à s'imposer et lui dire que c'est le moment ou jamais. *Maintenant ou la perte définitive de la liberté, TA liberté.*

Qu'est-ce que tu attends ? Rappelle-toi ce que pensait Kant à ce sujet. La liberté chez lui n'est-elle pas une notion fondamentale ? La clé de voûte même de tout l'édifice de la raison pure ? Et le souci pour la liberté chez Descartes n'est-il pas un appel adressé à l'homme pour réaliser la plénitude de son être ? La liberté doit être l'absence de toute contrainte quelle qu'elle soit qui viendrait perturber la décision souveraine de l'homme. Ou alors c'est du déterminisme et Spinoza aurait raison sur l'illusion du libre arbitre.

Pourquoi notre ultime liberté est-elle l'objet de tant de controverses ? La pensée stoïcienne à ce sujet est fortement critiquée aussi bien par Pascal que par Spinoza, entre autres. Pourquoi ? Il y a bien des circonstances dans la vie de l'homme où la raison et la sagesse doivent être mises en œuvre pour arrêter la souffrance et exercer son libre arbitre ? Sénèque a raison, n'en déplaît à Spinoza et Pascal. Mon Dieu, toute ma vie j'ai vécu en homme libre, veillant à ne jamais dépendre de personne, et aujourd'hui je vois se profiler dans mon horizon toutes les chaînes que j'avais brisées dans le passé et qui menacent de prendre leur revanche. J'entends déjà au loin le bruit de leurs lourds anneaux métalliques se frottant les uns contre les autres. Je sais mon Dieu que vous ne laisseriez pas baisser la tête à un homme qui l'a toujours eue haute et altière.

Il se met au lit avec une certaine fatalité. Il reste lucide pour imaginer la déchéance qui l'attend s'il ne fait rien de lui-même. *Toute ma vie, se dit-il, je n'ai compté que sur moi-même, mon salut ne viendra que de moi.* C'est la peur qui va le déterminer à commander à son cerveau de se soumettre à sa volonté, le moment venu, pour mettre un terme à sa tourmente. Toutes ses connaissances sur les capacités du cerveau humain à influencer sur n'importe quel organe du corps seront à sa disposition pour l'aider à garder sa liberté jusqu'au bout. Il s'endort en espérant ne plus jamais se réveiller et prononce la *chabada* comme il le fait chaque nuit avant de s'endormir.

Dehors, le temps s'est dégradé ; la pluie fine s'est transformée en une véritable averse. Le ciel semble se mettre en colère, comme s'il refusait à l'avance la survenance d'un événement qu'il redoute et qu'il ne peut arrêter. Alors, il libère sa mauvaise humeur pour exprimer son désaccord pour ce qui se trame contre ses souhaits.

Dans son sommeil, il fait un grand cauchemar. Il entend d'abord une voix inaudible l'appeler de très loin, sans parvenir à localiser la source. Il regarde autour de

lui et découvre qu'il est de retour dans son appartement, mais toujours dans son lit de clinique et relié à la perfusion. La voix affectueuse s'estompe et disparaît parce qu'elle vient d'être couverte brusquement par les sifflements de vents violents qui se lèvent au dehors. Leur chahut se fait entendre fortement à l'intérieur de son habitation. Ils montent en intensité et deviennent de plus en plus forts. Une vraie tempête se déchaîne. Soudain, la fenêtre de son salon s'ouvre et se ferme sans cesse en claquant avec force. Le vent s'engouffre à grande vitesse. Tous les objets qui se trouvent sur sa trajectoire sont renversés, tombent par terre et se fracassent.

Il essaye de se lever pour aller fermer la fenêtre mais il n'y parvient pas, les fils de la perfusion le retiennent au lit. Il est réduit à l'impuissance alors que la tempête prend de l'ampleur. Les chaises et les petits meubles sont à leur tour secoués, bousculés et finalement emportés dans un tourbillon indescriptible. Un grand fracas l'oblige à tourner la tête et il constate que toutes les fenêtres de son appartement sont maintenant ouvertes sous la force des éléments et à leur totale merci. Il pense aussitôt à sa bibliothèque, à ses livres qui courent désormais un grand danger. Il imagine les dégâts qu'ils subiraient si cette bourrasque ne diminuait pas, mais les vents redoublent d'intensité, les volets de toutes les fenêtres subissent le souffle des courants d'air et les portes flanchent à leur tour. Le risque que tous ses livres soient emportés devient imminent. Ses morceaux de papier sur lesquels il notait ses pensées, ses maximes ou ses aide-mémoire collés un peu partout dans son appartement se détachent et s'envolent. On dirait que Poséidon et son fils Éole sont déchaînés et leurs hurlements se multiplient. Des éclairs déchirent le ciel, suivis par les roulements assourdissants d'un tonnerre menaçant. Soudain, l'appartement tout entier plonge dans l'obscurité.

À deux reprises, à la lueur des éclairs, il lui semble entrevoir des formes humaines entrer précipitamment dans son appartement. Selon ses impressions instantanées, il s'agirait de deux hommes et deux femmes. Il ne ressent cependant aucune peur, bien au contraire, leur présence dans de tels moments le rassure parce qu'elle rompt sa solitude. Ils pourront même l'aider lorsqu'ils constateront qu'il est alité. Voici que la lumière revient maintenant et il découvre les visages rassurants de ses frères et sœurs qui livrent maintenant une bataille en règle contre les éléments. Chacun se dirige en courant vers une fenêtre pour tenter de la fermer. Ils bravent des dangers divers pour tenter de sauver le plus d'objets possible, qui volent maintenant au gré des courants d'air. Après plusieurs efforts incroyables, ils semblent y parvenir.

Le calme revient peu à peu maintenant, ses livres semblent être sauvés et désormais à l'abri des dangers. En voyant Khémaïs près d'une fenêtre bien close, il se dit qu'il est arrivé de Bruxelles juste à temps, comme d'habitude, c'est-à-dire au moment où il avait le plus besoin de lui. Il constate, étonné, qu'il tient un livre dans sa main gauche. Mais pourquoi diable tient-il en permanence ce livre alors qu'il a besoin de ses deux mains dans un moment pareil? Il veut le saluer mais remarque qu'il tient dans l'autre main une sorte de filet à papillons et s'active à capturer le plus possible de «post-it» qui virevoltent. Au fur et à mesure qu'il les attrape, ces derniers intègrent l'intérieur du livre intrus. Il le voit aussi les mettre parfois dans un tiroir avec une infinie précaution, toujours handicapé par sa main gauche mobilisée par ce livre mystérieux.

Bien que ravi de cette accalmie, Othman reste intrigué par ce dernier, qui entrave vraiment l'effort de son frère. Voilà que son benjamin se met debout maintenant sur un tabouret pour remettre en place les livres de la rangée

supérieure, qui étaient tombés par terre. Durant tout ce placement, il conserve constamment dans sa main gauche ce livre énigmatique et étranger à sa bibliothèque.

Sidi Khouya le regarde faire et suit ses mouvements avec une grande attention en attendant qu'il tourne la tête dans sa direction pour le remercier de sa présence et en profiter pour essayer d'identifier le titre de l'intrus. Lorsque leurs regards se croisent, il voit Khémaïs oser chercher à aménager une place, pour un ouvrage inconnu, au milieu de ses auteurs préférés. Ceux justement qu'il a toujours laissés ensemble bien qu'il y eût encore une place libre pour intercaler un autre auteur entre eux. Il lève les yeux pour lui exprimer son interrogation, mais son frère est toujours occupé par son rangement. Sidi Khouya se redresse alors le plus qu'il peut pour mieux voir ce qu'il se passe et tenter de lire de loin le nom de l'ouvrage qui va prendre place tout en haut dans la rangée supérieure et il lit : *Liberté & Solitude, ses « Post-it » étaient son héritage*, par Khémaïs Gharbi.

Pour cette identification oblique, Sidi Khouya a dû incliner fortement sa tête vers le bas. Il sent par conséquent une sorte d'étourdissement, à moins que ce ne soit la bibliothèque elle-même qui penche, ou seulement son contenu ? Il cligne ses yeux pour retrouver son équilibre et il découvre que tous ses livres s'inclinent effectivement dans un mouvement lent, mais contrôlé, comme pour le saluer. Le signet de chaque ouvrage est partiellement en dehors des pages, en parfait alignement avec tous les autres signets. Ces derniers, qui sont les mêmes pour tous ses livres, leur donnent l'allure d'une parade dédiée à la littérature. Les deux rangées de sa bibliothèque forment maintenant deux haies d'honneur. Sidi Khouya avance entre les deux, lentement, posément, en regardant chaque ouvrage intensément, ses yeux rivés sur son titre et le nom de son auteur. Puis, arrivant au bout de la rangée, il fait demi-tour pour passer en revue

la rangée de gauche. Il se sent en pleine extase, transporté hors de son propre corps et soustrait au monde réel.

Une force irrésistible l'aspire maintenant vers le haut. Il baisse la tête pour voir ses livres une dernière fois, il remarque alors que ceux de la rangée supérieure du meuble continuent à obliquer au maximum, dans un équilibre périlleux, pour continuer à le regarder, sous le regard embué de Khémaïs qui observe la scène dans un état d'apesanteur. Il tient toujours en main l'ouvrage dont Othman connaît maintenant le titre et l'auteur. Il le voit enfin le placer délicatement à l'endroit choisi, tout en haut, parmi sa collection dorée. La réflexion de Socrate lui vient immédiatement en tête. Sidi Khouya semble définitivement rassuré et cette sensation le libère définitivement de toute pesanteur. Il se sent plus libre que jamais, détaché de son lit, des fils de son baxter et de toutes autres entraves. Il s'envole et navigue dans l'espace en direction des étoiles.

Une joie indescriptible traverse son esprit. Il en déduit aussitôt qu'il vient peut-être de quitter son enveloppe charnelle pour devenir un esprit libre qui voyage désormais dans l'univers sidéral. Libéré enfin de l'attraction terrestre qu'il a toujours considérée comme paralysante pour l'espèce humaine, il navigue au gré de ses désirs parmi les planètes à la vitesse de la lumière, découvrant le cosmos dans toute son infinité.

Un ciel d'azur s'offre à son regard émerveillé. Il voit défiler sous ses yeux à une vitesse rapide le visage de son père dans la fleur de l'âge, Ommi à ses côtés, qui lui font un signe d'affection en mettant la main sur leur cœur et le gratifiant de leur large sourire. Il aperçoit la cour de sa maison natale avec ses frères et sœurs en train de jouer avec lui, sa chambre, sa rue, son quartier. Tout défile sous ses yeux, son école à Souk el Bélat, son lycée, ses camarades, ses professeurs, ses cahiers, ses écrits, ses livres, son bureau

au ministère, ses collègues, ses ministres et enfin Bourguiba lui-même qui lui accroche ses décorations.

Un instantané des années de bonheur avec Mounira se présente à son regard ravi. Il croise les visages souriants de sa femme, son fils, sa fille et son petit-fils. Puis la fratrie au grand complet. À ses côtés, ses neveux et nièces qui le considèrent avec infiniment de respect. Enfin sa mère qui lui ouvre ses bras pour s'apprêter à le serrer contre elle, et il identifie du coup la voix affectueuse qui l'intriguait et qu'il entendait tous les soirs avant de dormir.

Il se réveille en sursaut et entend Jamila qui l'appelle. Elle est de retour d'une façon imprévue. Il se redresse et lui fait un signe interrogatif de la main droite, comme s'il lui demandait pourquoi elle est revenue.

– Pour t'apporter le miel que tu m'avais demandé et puis j'ai un message pour toi de Khémaïs. Si tu veux, je peux te le lire ?

Il lui tend la main comme pour lui dire « Donne-moi ton portable, je vais le lire moi-même », mais aucun son ne sort de sa bouche. Son bras reste levé, immobile, raide mais exprimant de la hauteur, de la noblesse, de la grandeur. On dirait celui de la statue de la Liberté tenant le flambeau.

Jamila s'aperçoit que son grand frère a une drôle de tête, comme s'il y avait un arrêt sur image. Elle s'approche de lui et lui demande de se ressaisir mais il ne bouge pas, il est comme statufié. Elle sort en courant pour appeler à l'aide et décrit la scène à l'infirmier ; ce dernier la rassure en lui disant que le patient n'avait rien lorsqu'il l'a vu quelques instants auparavant et qu'il vient juste de le quitter.

– Non, non, il faut aller le voir vite, il n'est pas normal, allez-y s'il vous plaît.

– D'accord, lui répond l'infirmier, je termine juste ce que j'ai en main et puis j'irai le voir.

Elle s'assoit dans le couloir pour reprendre ses esprits. Les minutes s'égrènent puis l'infirmier entre dans la chambre mais en ressort précipitamment pour demander des renforts. Il ordonne à Jamila de ne plus entrer. D'autres membres du personnel accourent avec l'appareillage de réanimation et ferment la porte derrière eux. L'inquiétude est à son comble. Jamila appelle alors la fratrie et l'informe de la gravité de la situation.

En apprenant cette mauvaise nouvelle à Bruxelles, je ne peux qu'attendre et espérer, comme le reste de la fratrie. Je dépose le livre que j'avais en main et laisse la place libre aux pensées multiples qui m'assaillent. Je finis par m'assoupir et me retrouve dans un rêve à Tunis, en train de rendre une visite surprise à mon frère en clinique. Je me dirige d'abord vers la bibliothèque nationale où, adolescent, j'avais l'habitude d'aller consulter des vieux ouvrages. Curieusement, je veux m'y procurer un livre ancien et l'offrir à Sidi Khouya. Lorsque j'arrive sur place, le crépuscule envahit un ciel que le soleil semble abandonner sans combat, laissant le champ libre à l'obscurité. Ne parvenant pas à trouver la porte d'entrée habituelle, je tente de me renseigner auprès d'un passant.

– Pourriez-vous m'indiquer l'entrée de la bibliothèque ?

– Elle n'existe plus, Monsieur, elle a fermé définitivement.

– Ah bon, depuis quand ?

Le passant, qui n'a pas ralenti sa marche, est déjà loin et n'entend vraisemblablement pas ma deuxième question. Je me sens un peu perdu dans ce quartier et la nuit est déjà tombée. De plus, vivant à l'étranger, je ne connais aucune autre bibliothèque ni aucun libraire dans ce quartier, et je dois me rendre au chevet de Sidi Khouya avec un livre au moins. Mais comment faire ? Les passants se font rares et

les magasins ont tous leurs volets baissés. J'en vois un qui vient de fermer sa boutique, il pourrait encore m'aider. Je cours dans sa direction et j'obtiens sa réponse, qui tombe dans mes oreilles comme un couperet :

– Il n'y a plus de bibliothèque, Monsieur, la dernière vient juste de fermer. Les gens ne s'intéressent plus aux livres et à la lecture. Ils sont rivés sur leurs écrans petits et grands. Tout a changé par ici...

Soudain, quelque chose me frôle le visage et je me réveille, chez moi à Bruxelles. Je me suis endormi avec mes lunettes sur le nez. Cette bibliothèque fermée définitivement est pour moi un mauvais présage. Je consulte ma montre et j'appelle aussitôt Jamila pour prendre les dernières nouvelles. Son portable est occupé ; j'appelle de suite Latifa qui me dit qu'elle est en route pour retourner voir Sidi Khouya, sans plus d'explications.

Pendant ce temps, en clinique, Jamila est toujours assise sur la chaise dans le couloir et attend la sortie de l'équipe accourue au chevet du patient. Les minutes s'écoulent, interminables. Soudain son portable sonne, elle décroche. C'est le Dr Kechaou au bout du fil.

– Madame Jamila, on a fait l'impossible, Si Othman vient de décéder. Que Dieu le comble de Sa Miséricorde. Je vous présente toutes mes condoléances.

Jamila n'en revient pas, car le Dr Kechaou n'est pas à la clinique, il est censé être chez lui, à cette heure-ci. Elle comprend finalement qu'il a été le premier informé du décès de son patient. C'est à lui qu'il revenait de prévenir la famille. Il lui explique alors que Si Othman a eu la meilleure fin qu'on pouvait espérer pour un patient à cette étape terminale d'une semblable maladie. À ce stade, bien des patients souffrent pendant plusieurs semaines inutilement face à cette incurable pathologie.

– L’arrêt cardiaque inattendu et inexplicable était salutaire pour votre frère, et un soulagement pour tous.

La fratrie est déjà en route et Khémaïs l’apprendra de la bouche de Mohamed.

– Comment va-t-il ? lui demande Khémaïs. Je viens d’apprendre qu’il a les urgentistes à son chevet, peux-tu me rassurer sur ce qu’il se passe ?

– Tu n’es pas au courant ? Il est mort il y a vingt minutes et je suis en route pour rejoindre Jamila et Latifa sur place.

J’appelle directement sa chambre et à l’écoute de la voix de Latifa qui décroche, j’éclate en sanglots. Aucun échange avec elle ; je lui demande seulement de l’embrasser de la part de son petit frère et je raccroche après avoir reçu les condoléances des personnes déjà présentes à son chevet.

Je m’attendais bien sûr à cette issue. Je savais qu’elle était inéluctable et je m’y étais préparé, mais elle a eu exactement le même effet que si elle était intervenue inopinément. Pire, elle m’a semblé survenir en plein milieu d’une étape qui était en train de se dérouler correctement et nous surprendre, tous, avant son achèvement. Nous étions en train de l’installer dans un nouveau décor, d’un appartement apprêté, rajeuni, meublé, décoré et prêt à l’accueillir comme il se doit pour adoucir sa fin de vie, et voilà que la mort nous l’arrache en plein milieu de notre action.

C’est injuste, trop injuste pour moi. J’avais préparé d’autres poèmes pour lui, d’autres textes, d’autres anecdotes. Je réfléchissais et raisonnais... en parfait égoïste. J’étais aux antipodes de la philosophie de mon grand frère. En plein dans l’erreur, pris en flagrant délit de contradiction avec les valeurs qu’il nous a données par son exemple.

Pendant quelques minutes, plongé dans le chagrin, je m’étais égaré sur la mauvaise route des égocentriques. Inconsciemment j’avais oublié le plus important, la

philosophie de vie du principal intéressé. Ce qu'il aurait aimé comme fin de vie s'il en avait eu le choix. Comment il aurait voulu nous quitter sans devenir une charge pour les siens. Sans souffrir, sans gémir, sans nous voir s'apitoyer sur son sort.

Petit à petit, je reprends mes esprits et me mets à reconstituer le puzzle de ces quatorze derniers jours de sa vie pour tenter de tout remettre à la bonne place. Je découvre, époustoufflé, cette magnifique leçon de départ dans la liberté, sans bruit, presque sur la pointe des pieds, entouré de l'amour de la fratrie qui a bercé son enfance. Exactement comme il le voulait, face aux siens et à l'adversité. Jusqu'à la dernière minute, Sidi Khouya a réussi à appliquer sa devise :

Tenir bon, tenir tête, tenir son rang.



Chapitre XV

Je le revois au temps de sa brillante jeunesse, marchant un soir à grands pas devant moi, m'incitant à aller aussi vite et à régler mon allure sur la sienne afin d'arriver au journal avant que les rotatives ne s'ébranlent. Il m'avait demandé, en effet, de l'accompagner, ce jour-là, à la rédaction du journal *L'Action*, organe officiel du gouvernement, où il était détaché, pour aller introduire quelques modifications dans son article avant le bouclage du « canard ».

— Je viens de recevoir un appel du cabinet m'informant d'un inflexissement de la politique économique du pays. Or l'article que j'ai rédigé pour expliquer cette politique, et qui sera publié demain, n'a plus de sens au regard de ce changement. Il me faut impérativement soit l'empêcher de paraître, soit le modifier sur place. C'est un défi et je vais voir ce que je pourrais faire, bien qu'à l'impossible nul ne soit tenu.

Il faisait noir lorsque nous pénétrâmes dans le bâtiment de la rue de Rome, par la porte arrière. Le gardien, qui avait reconnu mon frère, nous laissa entrer. Sidi Khouya

ne voulait pas s'y rendre seul car au retour, il lui fallait emprunter des ruelles mal fréquentées après une certaine heure de la nuit. J'avais 18 ans et c'était la première fois que je me rendais utile à un « journaliste en pleine action » et de surcroît mon grand frangin. J'étais enchanté par cette mission de garde du corps. Dès notre arrivée à la rédaction, un employé de service nous conduisit dans un petit local à l'écart où nous prîmes place, lui derrière un bureau et moi sur une chaise un peu plus loin.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le même employé vint lui remettre un tirage du texte à revoir. Avant de partir, il lui rappela que le linotypiste aurait besoin d'une heure environ pour la composition, à laquelle il y avait lieu d'ajouter le temps nécessaire à la relecture et à la correction. Il lui souhaita bon travail et s'éclipsa.

Une fois seuls, je vis Sidi Khouya parcourir le bon à tirer et tenter d'abord d'en modifier certains passages, puis soudain il se résigna à abandonner totalement cette solution. Il le déposa devant lui en le retournant comme s'il voulait ne plus le revoir. Visiblement, il avait décidé d'en écrire un nouveau sur-le-champ. Je l'observai avec intérêt. Il sortit son stylo à plume, prit un bloc de papier vierge qui se trouvait sur la table et se mit en position d'écrire. Il regarda le vide et jeta un coup d'œil à sa montre. Sans broncher j'attendis, comme lui, le déclic salutaire. Je devinai qu'il était en train de mettre ses idées en ordre et cherchait l'angle d'attaque, le cadre de présentation, la phrase qui capterait l'intérêt général, celle qui allait accrocher le lecteur et l'inciter à lire tout l'article.

Son stylo Waterman entre le pouce et l'index me sembla immobile, comme s'il était sur une ligne de départ, attendant le coup d'envoi. Je le vis le tourner dans tous les sens, manifestement en quête d'inspiration. Mon impatience grandissait au fur et à mesure que les aiguilles

de ma montre avançaient. La trotteuse, indifférente et imperturbable, additionnait les secondes avec une régularité impressionnante. Je constatai qu'elle avait déjà fait plusieurs fois le tour du cadran sans que le stylo de mon frère n'ait écrit le moindre mot. Un silence studieux emplissait la pièce et par chance, malgré la saison, aucune mouche ne perturbait la concentration des trois acteurs présents : Sidi Khouya, moi-même et mademoiselle Waterman. Tout semblait immobile, figé en attendant un coup d'envoi qui ne venait pas encore.

Allez, vas-y frérot, lui dis-je en mon for intérieur.

Soudain, comme s'il avait entendu mon encouragement par télépathie, je remarquai un léger frémissement de sa plume. On aurait dit qu'elle s'échauffait avant de prendre son élan. Elle me sembla d'abord bouger dans le vide, sans le moindre contact direct avec le papier. Du coup je ne regardai plus mon frère et ne concentrai plus mon attention que sur son stylo, et plus précisément sur sa pointe dorée. Je la fixai comme si je voulais lui communiquer mon impatience de la voir démarrer.

Allez, toi aussi, vas-y, Miss Waterman.

Au moment même où je fis cet appel secret, la plume toucha le papier et partit sur les chapeaux de roues. Je la vis courir sur le papier en laissant des traces nettes de ses acrobaties assurées et réglées comme du papier à musique. Arrivée à la fin de la ligne, elle revint juste en dessous de son point de départ en survolant en rase-mottes la page pour atterrir et reprendre l'écriture d'une nouvelle ligne à la même vitesse, comme si elle était dotée d'un moteur interne. Je suivis du regard cette course de la plume sur le papier fuyant ses propres traces qui la suivaient comme son ombre.

Un rythme de croisière s'installa ensuite, alternant entre accélérations et ralentissements brusques. J'observai cette

vivacité qui devint très vite pour moi un vrai spectacle visuel. Dès que la première page fut remplie, Sidi Khouya la tourna vite pour accéder à la suivante, comme si sa plume ne pouvait supporter aucune perte de temps et qu'il lui fallait conserver son élan.

Le visage de Sidi Khouya dégageait une assurance intérieure qui se reflétait à l'extérieur par une vision de compétence emplissant toute la pièce. Un regard sérieux et attentif au comportement et aux agissements de mademoiselle Waterman dont il contrôlait en permanence et en temps réel toutes les acrobaties.

Mon inquiétude avait disparu depuis longtemps lorsqu'une nouvelle s'installa à sa place. À deux reprises, en effet, je vis mon frère arrêter d'écrire et tester son stylo sur un papier brouillon pour le faire redémarrer. Du coup, je me demandai si on pouvait faire totalement confiance à mademoiselle Waterman. *Mieux vaut prendre les devants*, me dis-je, *et toujours se méfier des caprices des jeunes filles*.

Je sortis préventivement mon stylo Pelikano et le tins prêt à faire face à un éventuel coup tordu de l'imprévisible anglaise. Mais tout se passa très bien. Juste de temps en temps des petits arrêts suivis rapidement par de vives reprises, sans heurt ni perte de temps. Je fus rassuré, mais pas pour longtemps. En plein milieu d'une phrase, la perfide Albion s'arrêta net, sans aucune raison valable, et refusa de repartir. Attentif à ses faits et gestes, je tendis immédiatement à Sidi Khouya mon stylo, qu'il saisit presque au vol et, sans dire un mot, il reprit son élan d'écriture. Les pages remplies se succédèrent à un rythme soutenu et je fus fier d'avoir « participé », en quelque sorte, au « sauvetage » de cet article.

J'imaginai, le lendemain lors de la publication du journal, la multitude de lecteurs qui le liraient ou plutôt qui le dévoreraient. Certains seraient tellement impatients

de prendre connaissance de « notre article », qu'ils s'arrêteraient en milieu de la rue au risque de ralentir la circulation pour ne pas interrompre sa lecture. D'autres, attablés aux terrasses des cafés, en feraient l'éloge avec des grands gestes approbateurs.

En fait, Sidi Khouya n'a jamais arrêté d'écrire, sa vie durant. Même en clinique, il continua à écrire dans son petit carnet ou sur des bouts de papier dont un qui m'était destiné et qui me confirme, si besoin était, qu'il savait qu'il allait nous quitter. Lire et écrire, c'était pour lui comme boire et manger. Il avait noué, tôt dans sa vie, une relation quasi affective avec l'écrit. Il écrivait sur tout et partout et il lisait en abondance. Ses livres comme ses petits papiers jalonnaient tous les endroits où il passait et il nous a transmis sa passion par l'exemple. Lella Chérifa avait vu juste lorsqu'elle avait incité Si Belgacem, son jeune époux, à inscrire leur premier enfant dans l'enseignement franco-arabe, pour qu'il serve d'exemple à la fratrie.

Ses traits d'esprit, ses tournures de phrases toujours bien choisies, dont il me gratifiait souvent dans sa longue correspondance avec moi et qui s'étend sur plus de cinquante ans, me tiennent toujours compagnie. En les feuilletant de temps en temps, j'en découvre chaque jour une nouvelle perle, telle cette phrase écrite à la fin de l'an 2000 sur une carte postale qu'il m'avait envoyée et sur laquelle il avait pris soin de m'adresser ses vœux à sa manière :

« Cher frère Khémaïs, dans notre famille, il y a deux personnes qui ont payé par l'exil, intérieur ou extérieur, leur amour de la liberté ; bon nouveau siècle à l'un de la part de l'autre. »

Je lui avais répondu :

« Salut au plus grand des deux, de la part de l'autre. »



Postface

Une bibliothèque s'en est allée un soir d'automne

Le crépuscule, en cette fin d'après-midi du 14 décembre 2017, est étrangement sombre et dépourvu de son charme habituel. Le disque solaire est en grande partie sous la ligne de l'horizon. On dirait qu'il a été poussé dans cette course perpétuelle par une obscurité pressée, aujourd'hui plus que jamais, de s'imposer.

Pourtant, le temps est pratiquement le même que celui de la veille. Hier, à cette heure, toute la partie du ciel qui s'étendait à perte de vue était très colorée. À certains endroits les rayons du soleil donnaient à la fin du jour une certaine majesté. Je l'avais observé à travers les arbres de mon jardin ; un vieux tilleul et un jeune cerisier servant de lieux de prédilection à quelques corneilles qui se disputent bruyamment la propriété avec des merles et des pigeons du voisinage.

Cet après-midi, le cerisier semble dépeuplé de ces oiseaux et un silence pesant remplace l'animation qui régnait

la veille sur l'ensemble de cet espace vert de mon lieu de vie. J'observe les branches pour en débusquer quelques visiteurs ailés afin de rompre le silence qui s'est emparé de moi depuis l'annonce du décès de Sidi Khouya hier soir. Mon grand frère s'est éteint pour toujours. Il appartient désormais à l'autre monde, celui qui nous est inconnu à tous. Le présent devient déjà un passé révolu. Une belle plume vient de se soustraire à toutes les pages blanches de son écritoire. Des couvertures de livres se sont refermées doucement faute de leur lecteur assidu. Une bibliothèque entière vient de s'en aller un soir d'automne, laissant une multitude d'ouvrages orphelins de leur protecteur et ami. Et moi, une encyclopédie vivante ne sera plus à ma portée. Soudain, du fond de ma mémoire jaillit le souvenir de cette scène de mon enfance lorsque je lui demandai un jour la signification du mot crépuscule.

Toutes les séquences de cette scène me reviennent maintenant à l'esprit. Son décor originel se met en place dans mon rêve éveillé. J'en ressens presque les sensations physiques qui l'avaient accompagné. Je me revois en pantalon de golf bleu marine et mocassins achetés au bazar Jilani. C'est la rentrée des classes depuis deux semaines environ. Je suis en quatrième primaire et nous sommes déjà trois ou quatre élèves à vouloir rivaliser au cours de français. Une compétition secrète s'est mise en place dès les premiers cours, encouragée adroitement par notre instituteur.

Sidi Khouya est assis devant la petite table bleue qui lui sert d'ecritoire, lisant un livre en main. Nous sommes dans notre maison en plein cœur de la médina. Les odeurs du jasmin se mélangent avec celles des épices qui s'échappent de la cuisine où Ommi nous prépare un couscous royal. Il se fait tard et je suis en train d'étudier mon texte de français pour le lendemain. Un seul mot me reste inconnu, je sors en courant de ma chambre pour aller chercher l'aide de mon frère aîné :

– Sid' Khouya, Sid' Khouya, que signifie le mot crépuscule, s'il te plaît ?

En entendant ma voix, il se détourne légèrement de sa lecture et attend que je sois tout à fait devant lui. Il intercale d'abord un signet dans son livre qu'il dépose de côté. Il prend sa position favorite lorsqu'on lui demande ce genre d'information sur la langue française, qu'il maîtrise à la perfection. Il me sourit, me regarde droit dans les yeux et de sa voix douce et fraternelle s'adresse à son benjamin avec l'autorité que lui confère son droit d'aînesse :

– Le crépuscule, petit frère, c'est le coucher du soleil au moment où il disparaît derrière l'horizon dans la direction de l'ouest. Mais attention, et retiens bien ce que je vais te dire maintenant. Le soleil ne se couche jamais. Tu m'entends, il ne se couche jamais. C'est plutôt le mouvement de rotation de la Terre qui nous donne cette impression. Le crépuscule, petit frère, c'est donc le moment situé entre la fin du jour et le début de la nuit.

J'avais 9 ans environ et lui en avait 15, mais il était le premier de sa classe en français et s'appropriait à préparer sa première partie du baccalauréat. Riche de ces informations et frétilant de bonheur, je courus aussitôt pour retourner noter son explication dans mon cahier par crainte d'en oublier quelques mots. Mais sa voix me rappela à l'ordre :

– Kmaïs, Kmaïs, pas si vite, reviens et répète-moi ce que je viens de te dire, pour voir si tu as bien retenu la signification.

– Le crépuscule, petit frère, c'est le coucher du soleil au moment où il disparaît derrière l'horizon dans la direction de l'ouest...

C'était à Tunis, il y a plus de 65 ans...

Pour l'heure je suis à Bruxelles, toujours assis derrière

mon bureau, et contemple le vieux tilleul. Mon regard le parcourt pour remonter ensuite jusqu'à son sommet. Ses feuilles, en cette fin de saison, sont moins denses mais bien attachées à leurs branches. Certaines d'entre elles s'agitent sous l'effet d'un vent léger. En pensant à la disparition de mon frère, je me dis que dans quelques mois le temps aura emporté sur son passage jusqu'à son souvenir. Dans 10 ou 20 ans, qui se souviendra de ce grand amoureux des livres et lecteur acharné ? Pourtant il l'aurait largement mérité, parce que mon frère était aussi un grand monsieur. Grand par sa droiture, son honnêteté et son attachement à l'essentiel. Grand par l'exemple qu'il nous a donné pour l'amour des livres, de l'écriture et de la littérature. Un tel homme mérite-t-il de sombrer dans l'oubli ?

Le souffle du vent fait bouger en permanence les feuilles du tilleul. Celles-ci me donnent l'impression, par leur mouvement répétitif, de m'envoyer des signes. Je les regarde attentivement pour tenter de décoder leur message et espérer y trouver un soutien au projet que je sens naître en moi, celui de préserver par l'écrit le souvenir de ce grand professionnel de l'écrit. Cet homme qui n'appartient déjà plus au monde des vivants mais qui n'a pas encore rejoint tout à fait l'autre et ses mystères. Où pourrait-il être pour le moment, dans cette sorte de *no man's land* entre exister et ne plus exister ?

À cette heure, le corps doit avoir été ramené dans son appartement, me dis-je. Il est entouré de tous les membres de la famille en attendant le départ pour son dernier voyage. Je consulte ma montre, poussé par le désir de partager ces moments avec eux, malgré la distance. J'appelle aussitôt Tunis ; ma nièce, Lamis, décroche la première et m'informe que la voiture mortuaire vient juste de partir pour le cimetière.

– Pourquoi si vite, il vient d'arriver à peine ?

– Pour qu'il soit enterré avant le coucher du soleil, c'est le meilleur moment pour le salut des âmes d'après les exégètes de l'interprétation des textes sacrés.

– Tout s'est passé très vite, en effet.

Je raccroche en silence en pensant qu'il n'y aura pas grand monde derrière son cercueil dans ce cas. Le temps leur aura manqué pour prévenir les proches de son décès. Cette précipitation me frustre et bouleverse mes prévisions, car je voulais avoir quelqu'un au téléphone pendant que le corps du défunt était encore chez lui, pour participer à ces moments d'adieux, même de loin.

Une voix intérieure se met à me culpabiliser. *Ta place n'est pas ici en ce moment*, me dit-elle. *Tu devrais être derrière son cercueil et non pas si loin, en train de ruminer*. Je ne tiens plus sur ma chaise et je sens que le petit frère en moi refuse d'être condamné à l'impuissance. Je suis dans la situation d'un homme qui veut rompre les chaînes de l'éloignement qui l'empêchent d'aller accompagner son grand frère à sa dernière demeure. Mais comment faire ?

Une agitation interne se déclenche en moi, alors qu'à l'extérieur je semble songeur. Je me remets à observer intensément les branches de mon vieux tilleul comme pour les appeler à mon secours. Ma pensée se faufile entre leurs feuilles innombrables que mon esprit considère désormais comme une foule qui bouge lentement. Les petites branches et leurs ramifications donnent à mon imagination l'illusion et le support visuel nécessaire à l'évasion de mon esprit. Je me place discrètement au premier rang, au côté de mon frère Mohamed, parmi les personnes qui suivent le convoi. La multitude est compacte mais s'agrandit au fur et à mesure qu'on se dirige vers le cimetière. J'ai rattrapé mon retard et personne ne s'en est aperçu. Des passants s'arrêtent pour

nous laisser passer et certains rejoignent nos rangs pour nous accompagner un bout de chemin et accomplir ainsi une bonne action. Je me rends compte à un moment qu'il n'y a que des hommes et je me rappelle que la présence des femmes aux enterrements est interdite dans la religion musulmane. Je décide de m'en affranchir et fais de la place à Jamila et Latifa, qui nous rejoignent aussitôt.

Les quatre Gharbi sont maintenant au grand complet, comme il se doit, pour rendre un dernier hommage à leur grand frère. Nous nous tenons tous par la main pour y puiser le réconfort et la force afin de surmonter cette grande épreuve. Derrière nous, au deuxième rang, les neveux et nièces, beaux-frères et beaux-parents, cousins et cousines. Tous nous suivent à pas lents et mesurés. Des visages me sont inconnus, probablement des personnes étrangères à la famille, mais qui ont tenu à assister à l'événement. Certains d'entre eux se faufilent de temps en temps pour se rapprocher davantage de la voiture mortuaire en signe de compassion et de respect pour le cher disparu.

Le cimetière est en vue maintenant. La foule s'arrête parfois avant de repartir en fonction du rythme de sa marche et du nombre de plus en plus important d'accompagnateurs. Certains visages deviennent presque reconnaissables pour moi, sans que je puisse encore mettre des noms précis sur la plupart d'entre eux. Je remarque cependant qu'ils sont désormais presque au deuxième rang, parvenant à jouer les coudes pour se mélanger aux membres de la famille, comme s'ils voulaient partager notre douleur et nous réconforter par leur proximité.

Je reconnais cette fois le père Victor avec sa longue barbe blanche légendaire. L'auteur des *Misérables* est accompagné des amis inséparables de Sidi Khouya : Rousseau, Marivaux, Diderot et Montesquieu. Un peu

plus loin, j'aperçois Théophile Gautier, Sainte-Beuve et Honoré de Balzac aux côtés de Leconte de Lisle, Amiel et Baudelaire. Non loin d'eux, Alexandre Dumas, Prosper Mérimée et Alfred de Musset.

Dans la même rangée il y a aussi Gustave Flaubert, Ernest Renan et Alexandre Dumas fils aux côtés de Jules Verne et Alphonse Daudet. À leur gauche je distingue Émile Zola, Stéphane Mallarmé, Guy de Maupassant et Arthur Rimbaud. À leur droite, Alphonse Allard, Émile Verhaeren et Paul Valéry. Derrière eux, Charles Péguy, Auguste Comte, Alphonse de Lamartine et Chateaubriand. Je vois aussi André Malraux, Raymond Aron, Antoine de Saint-Exupéry et Julien Green. Tous ceux qu'il a aimés tiennent visiblement à l'accompagner dans son dernier voyage.

Nous entrons maintenant dans le cimetière. Le chemin qui mène à la colline et que nous empruntons me permet de voir plus aisément le reste de la foule en contrebas. Hommes de lettres, philosophes, écrivains, poètes, éditeurs, libraires, bouquinistes, relieurs, grammairiens, conteurs, paroliers, imprimeurs, bibliothécaires. Un aréopage semblable à celui qui lui tenait compagnie, sa vie durant, dans sa bibliothèque. Une foule innombrable, plus que ce que je pouvais espérer pour lui, pour pallier la précipitation de son enterrement.

On arrive au caveau de famille. Un moment fatidique. Une petite activité se met en branle pour porter le cercueil jusqu'à une tombe fraîchement creusée. Nous nous détachons du groupe, Mohamed et moi, pour aider à déposer le cercueil dans la tombe en gardant une attitude digne. Jamila et Latifa pleurent en silence. Après la mise en terre, au moment où je redresse ma tête, je vois, aussi loin que porte mon regard, tout ce monde, chacun un livre en main, soulevé au-dessus de la tête pour saluer une dernière fois l'homme qui nous fait sa révérence. Un dernier adieu

digne de l'amoureux des livres qu'il a toujours été. Une image forte que j'enregistre et envoie par télépathie à son véritable destinataire.

La lumière de la fin du jour commence à s'estomper et la grande foule à se disperser. Je la suis du regard et tente de lui trouver une signification. Au moment de se disloquer, elle me donne l'impression d'un public à la sortie d'un théâtre le soir d'une dernière représentation.

Je regarde le ciel et contemple les derniers rayons d'un soleil d'automne qui s'apprête à disparaître. Devant moi la clarté cède progressivement la place à une obscurité envahissante. Il fait calme en moi et autour de moi, à part des gazouillements d'oiseaux qui s'attardent sur les tombeaux à la recherche de quelques graines que les visiteurs leur donnent en offrande.

Couverte partiellement par ces chants d'oiseaux, la voix de Sidi Khouya me parvient, portée par un vent léger, pendant que je réintègre la réalité du présent face à mon vieux tilleul, toujours plongé dans mes pensées et mes évocations imaginaires.

« Le crépuscule, petit frère, c'est le coucher du soleil au moment où il disparaît derrière l'horizon dans la direction de l'ouest. »

C'était il y a plus de 65 ans...



« Le seul moyen d'affronter un monde sans liberté est de devenir si absolument libre qu'on fasse de sa propre existence un acte de révolte. »

Albert Camus

Toute sa vie, Sidi Khouya a bataillé ferme pour protéger son espace de liberté dans une société qui évoluait à un rythme inadapté au sien. Elle voulait lui imposer des règles insupportables par rapport à sa capacité d'acceptation. Il a fini par choisir la solitude. Il ne pouvait pas faire autrement, car il ne voulait pas être enchaîné par des traditions ancestrales qu'il estimait contraires à sa conception de la liberté. Il a dû défendre son territoire, centimètre par centimètre, jour après jour, et ce à longueur d'année.

Pour mieux illustrer, pour moi, son analyse sur son combat quotidien en Tunisie pour son choix de vie, il m'avait raconté un jour l'histoire de l'éléphant enchaîné, tirée d'un livre de Jorge Bucay que je ne connaissais pas auparavant.

– Il y avait un jour, me dit-il, un petit éléphant, né dans la ménagerie d'un cirque. Depuis sa naissance on avait entravé une de ses pattes arrière par une chaîne dont on avait attaché l'autre bout à un petit morceau de bois

enfoncé dans la terre. Ce lien n'était long que de quelques mètres afin de lui permettre de se déplacer. Au début de cet emprisonnement, il avait essayé à maintes reprises de s'en libérer, mais après plusieurs échecs il finit par se résoudre à accepter son sort. Sa promenade quotidienne ne dépassait donc jamais le rayon que lui offrait la longueur de son entrave.

Lorsqu'il devint adulte et fort, on lui enleva ses chaînes. Mais il continua à ne pas dépasser le rayon qui lui était assigné par son ancien enchaînement et ce bien qu'il pesât plusieurs tonnes et que ses grandes forces lui donnassent les moyens de briser ses liens.

Tu sais pourquoi, frerot? Parce que les chaînes du passé sont restées dans sa tête.

« Le prix de la liberté c'est la solitude », disait Hervé Godec. Sidi Khouya en a fait l'expérience et le choix volontaire au prix de l'incompréhension de ses contemporains. Mais il a vécu libre et à l'écart en apprivoisant la grâce de la solitude. Il a réussi à construire son monde intérieur loin de l'agitation des hommes pour se protéger de leur vanité. Il s'est entouré d'une tour d'ivoire pour se mettre à l'abri des indiscrets et des importuns. Il a veillé ensuite à ne faire entrer que ses plus fidèles amis, les philosophes et les écrivains, et seulement à travers leurs écrits par précaution supplémentaire.

Il les a choisis avec beaucoup de soin, de patience et d'intelligence. Seules ont eu accès à sa bibliothèque les plus belles plumes, dont les siècles avaient pétri la stature morale et la grandeur spirituelle. Ceux qui avaient servi et servent encore de phares à des millions d'hommes de par le monde. En leur compagnie, nulle place pour la vanité, la cupidité ou la jalousie. Sidi Khouya n'avait besoin de personne d'autre. Son monde, peuplé de tant d'ouvrages à n'en plus compter,

lui suffisait amplement. C'était son univers, sa famille, ses camarades, ses amis, ses collègues. Il n'y avait effectivement plus de place pour recevoir davantage de gens, c'est pourquoi il ne recevait personne.

Il a vécu comme il voulait, sans jamais rien demander à personne que de respecter son choix de vie. C'était son droit.

Il faut bien reconnaître que Sidi Khouya a dû livrer en permanence ce combat sans fin pour défendre sa conception de vie dans une société entravée dans son évolution par des habitudes et des traditions réductrices des libertés individuelles. Et même lorsqu'elle fait parfois des concessions à celles-ci, elle s'empresse aussitôt de leur fixer des limites. Cette approche me rappelle une scène édifiante que j'ai vécue le jour de mes soixante ans.

Je fêtais mon anniversaire dans un restaurant à Bruxelles avec des amis et nos familles respectives. Dans cet établissement, il y avait une grande volière construite pour occuper la totalité de la gaine d'un ancien ascenseur. Elle épousait par conséquent la hauteur des trois étages du bâtiment. En passant à côté pour aller me dégourdir les jambes dehors, je remarquai la présence d'un enfant qui regardait les oiseaux voler à l'intérieur. Un quart d'heure plus tard, en revenant de ma promenade, je le vis dans la même position, l'air triste et songeur. Je m'approchai en faisant semblant de m'intéresser aussi aux oiseaux.

– C'est beau de les voir voler si haut, n'est-ce pas ?

– Non, ils sont en cage quand même.

– C'est plus grand qu'une cage, c'est une volière, tu as vu l'envergure ?

– Cage ou volière, ce ne sera jamais assez grand pour eux.

– Tu aurais voulu qu'elle soit encore plus grande ?

– Oui, très, très, très, très, très grande, comme la Terre entière.

Puis il marqua un temps d'arrêt, avant d'ajouter :

– D'ailleurs elle existe cette volière, et elle s'appelle la liberté.

Il avait six ans.

Sidi Khouya était adulte lorsqu'il avait réclamé son espace de liberté.



On a tous en nous quelque chose de Sidi Khouya

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on pense, nous avons tous, en nous, quelque chose de Sidi Khouya. On a beau vouloir nous distinguer de lui, nous différencier de lui, apparaître plus sympathiques que lui, plus abordables, plus chaleureux, parfois même plus intelligents que lui. Il n'en reste pas moins qu'on a tous, en nous, quelque chose de lui d'indéfinissable. Parce qu'il a été présent, en chacun de nous, pendant toute notre existence. Certes il n'était pas en permanence dans nos pensées car nous avons chacun notre vie et nos occupations, mais il l'était incontestablement dans certains de nos actes les plus anodins, dans nos phrases les plus savantes, dans nos doutes et nos certitudes.

Parce qu'il n'était pas un frère comme les autres et encore moins comme ceux des générations actuelles ou celles qui nous ont suivis. Il était le frère et le compagnon des années les plus passionnantes de la Tunisie d'avant l'indépendance. Celle de l'effort et de l'abnégation, celle de l'amour véritable de la famille et de la patrie. Il était le frère

auquel on pensait tout le temps quand il était présent et quand il était absent, quand il nous répondait au téléphone et quand il ne décrochait jamais. Il a été notre mentor, notre guide, notre Sidi Khouya. Il a été l'exemple à suivre mais le caractère à ne pas imiter, le grand frère à consulter mais pas à contredire. Celui à qui poser toutes les questions et craindre ses réponses.

Il nous épatait et nous agaçait en même temps par son large savoir. Il nous faisait perdre patience par son isolement sans fin et on désespérait de le faire changer d'avis. On le laissait tranquille tout en revenant vers lui sous tous les prétextes pour demander de ses nouvelles, comme attirés par un aimant. On était les satellites qui gravitaient autour de lui sans pouvoir s'en approcher de trop près ni s'en écarter trop loin. Il était au centre de notre galaxie. On aimait à la fois le revoir et le quitter. On l'interrogeait avec avidité sur les sujets qui nous intéressaient et on détestait le ton professoral qu'il prenait pour nous répondre. On avait besoin de nous renseigner auprès de lui sur la teneur de tel ou tel aliment en glucides ou autres composants et peur en même temps d'avoir droit à un cours complet sur le sujet et sur la bonne alimentation qu'il convient d'adopter. Il était déroutant, mystérieux, solitaire, têtu, obstiné mais il était toujours droit, honnête, poli et respectueux de chacun d'entre nous.

Aidé par la providence, il a encore réussi à nous rassembler autour de lui pour un ultime adieu, les quinze derniers jours de sa vie. Il était parvenu, pour notre plaisir à tous, à transformer sa chambre de clinique en un lieu ressemblant à notre inoubliable maison d'enfance, avec la même ambiance et le même esprit d'autrefois. Malgré la distance j'en avais ressenti l'atmosphère et j'en étais ravi. Deux semaines pleines de souvenirs et de nostalgie en sa fraternelle compagnie. Avec ses bonnes et ses mauvaises

nouvelles, ses hauts et ses bas, ses joies et ses peines, mais aussi ses décisions et ses victoires sur toutes les questions relevant de l'intendance afin de lui assurer un séjour paisible et sans tracasseries matérielles. Nous étions heureux d'être à ses côtés et il était heureux de nous retrouver autour de lui. Cela avait atténué notre grande peine de le voir partir pour son dernier voyage.

Mais la question que je me pose, en ce moment : est-il vraiment parti? Personnellement je pense que non, car depuis ma prime enfance Sidi Khouya a toujours été présent dans mon décor quotidien, dans ma vie, dans mes études, dans mon travail, même au ministère de l'Économie et des Finances où il m'avait trouvé ce poste de fonctionnaire qui m'a servi de tremplin pour conquérir ma liberté.

Plus tard et bien que j'eusse quitté la maison paternelle assez tôt, il était encore et toujours présent, cette fois dans mes échanges avec le reste de la famille, dans mes pensées et dans ma longue correspondance avec lui qui s'est étendue sur plus de cinquante ans.

Je n'oublierai jamais non plus son beau témoignage de fraternité lorsqu'il m'a rendu une visite à l'improviste un an après que j'aie largué les amarres, quitté ma famille et mon pays, pour aller construire ma vie là où j'estimais pouvoir le faire en toute liberté.

C'était un dimanche du mois de juillet 1966...

J'arrive vers 18 heures devant la porte de l'immeuble où j'habite à Bruxelles. J'ai passé la nuit précédente avec des copains à danser jusqu'à l'aube dans un faubourg de la ville puis dormi chez un ami. Mon regard est attiré par la présence de deux petits papiers collés sur ma sonnette. Je reconnais immédiatement l'écriture de Sidi Khouya. Mon cœur commence à battre fort dans ma poitrine. Sidi Khouya ici à Bruxelles ? Je lis les messages à la vitesse de

l'éclair tout en les prenant en main. Sur le premier, daté de la veille, il est écrit : « *Khémaïs, je t'ai attendu jusqu'à 20 heures, comme il se fait tard je vais aller dormir à l'hôtel. Je repasserai demain vers midi.* » Sur le deuxième, daté du jour même, il est indiqué qu'il est au 1^{er} étage, chez mes propriétaires qui l'ont invité à m'attendre chez eux.

Je monte les escaliers en courant, sonne à leur porte et saute carrément dans les bras de mon grand frère avant même de remercier mes logeurs pour leur hospitalité. Nous prenons un café chez eux puis montons chez moi au deuxième étage pour entamer un inoubliable dialogue qui va durer une semaine entière. Un dialogue d'homme à homme, d'égal à égal, auquel nous n'avons jamais eu droit, tous les deux, auparavant.

Il était en mission à Paris pour représenter son ministère à une réunion internationale mais il avait tenu à venir s'assurer par lui-même de ce que son « petit frère » était devenu.

– Tu as obtenu une dérogation, je présume ?

– Non, le chef de cabinet était catégorique. Il est interdit de quitter le périmètre de sa mission en plus il y a obligation de rentrer au pays immédiatement à la fin de celle-ci par la voie la plus directe.

– Tu as fait quoi finalement ?

– J'ai fait ce que me commande mon devoir d'aîné. N'en parlons plus s'il te plaît. Nos parents brûlent d'impatience d'avoir de tes nouvelles et je suis là pour répondre à leur attente.

J'ai compris ce jour-là que le lien fraternel était très fort chez lui malgré les apparences et j'ai pris la mesure plus que jamais du poids que représente pour un frère d'être l'aîné d'une fratrie.

Aujourd'hui, à l'heure de cette séparation ultime avec un frère à la fois présent dans mes pensées et absent dans ma réalité, je m'efforce de me libérer de la charge émotionnelle suscitée par son décès pour mieux comprendre. Non pas seulement le frère qu'il était mais aussi et surtout l'homme qu'il fut ?

Un exercice difficile et périlleux, car derrière l'homme il y a le frère et derrière ce dernier il y a Sidi Khouya, avec son caractère, sa sensibilité, ses qualités et ses défauts. La tâche est rendue plus difficile encore en raison de la distance qui nous a séparés pendant plus d'un demi-siècle, lui vivant en Tunisie et moi en Belgique, accentuée par la barrière psychologique entre le frère aîné et son benjamin.

Deux frères aux caractères diamétralement opposés. Deux hommes qui avaient choisi, dès leur jeune âge, de vivre la vie qu'ils voulaient au prix d'un exil intérieur pour le plus grand et d'un exil extérieur pour le puîné. Deux frères qui se vouaient l'un l'autre respect et considération, mais inflexibles sur leur indépendance d'esprit même dans leurs échanges les plus anodins.

Il était en effet parfois difficile pour moi, étant le plus jeune garçon de la fratrie, de pouvoir discuter longtemps avec Sidi Khouya ou d'espérer être écouté par lui jusqu'à la fin de mes argumentaires sans être infantilisé. La barrière de la hiérarchie familiale était une muraille infranchissable qui faussait souvent mes relations avec lui et entravait ma liberté d'expression ou l'affirmation de ma personnalité.

Jeune, je lui en voulais pour cet abus du droit d'âinesse; adulte je lui tenais tête ou abrégais des discussions que j'estimais inégales, mais plus tard, la sagesse venant, j'ai compris que cela n'était pas sa faute, loin s'en faut. Il en était plutôt la première victime à cause d'un système d'organisation familiale dépassé.

Les parents, en effet, dans la société traditionnelle, mettaient dans leur aîné, surtout si c'était un garçon, leurs plus grands espoirs. Ensuite, dès que la famille s'élargissait ils lui attribuaient, trop tôt dans l'enfance, un rôle qu'il n'avait jamais recherché. Parce qu'il est le plus « grand » on lui demandait de penser et d'agir en donnant l'exemple. On le chargeait à tout bout de champ de responsabilités diverses au motif de « veiller » sur ses petits frères et sœurs sans se rendre compte qu'on le privait ainsi de profiter pleinement de l'insouciance de son âge, de parler d'égal à égal avec ses frères et sœurs et de s'amuser avec eux sans aucun privilège.

Pris au piège de cette hiérarchie imposée, les rapports au sein de la fratrie se caractérisaient par un déséquilibre relationnel qui aboutissait inévitablement à la prédominance du fils aîné sur ses cadets. Ces derniers, à leur tour, en subissant l'autorité de l'aîné ne pouvaient s'empêcher de penser qu'il était le privilégié de leurs parents alors que l'intéressé lui-même n'avait jamais demandé un tel traitement de faveur.

C'est l'organisation sociale elle-même qui crée cette inégalité, pour ne pas dire cette injustice prédéterminée par le rang de naissance : aîné, cadet, puîné. Sidi Khouya a été extrait trop tôt de son monde d'enfance pour assumer un rôle que sa personnalité et sa fragilité ne le prédisposaient nullement à jouer. Pourtant il l'a fait avec compétence mais c'était pour lui, à n'en pas douter, un vrai boulet qu'il a dû traîner toute sa vie.

Obligé de « *tenir bon* », de « *tenir tête* » et de « *tenir son rang* » au sein d'une fratrie où ses deux frères se liguèrent parfois pour le tenir en échec. Les discussions normales étaient devenues difficiles et lorsqu'il les acceptait de bon ou de mauvais gré, on savait d'avance qu'il pouvait décider à tout moment de les arrêter sans donner la moindre explication.

Ce dialogue difficile avait pesé sans doute, consciemment ou inconsciemment, sur ma décision de quitter la maison paternelle et de partir à l'étranger pour m'établir loin de toute forme de hiérarchie injustifiée.

La providence a voulu qu'en partant loin j'aie eu enfin droit à ce dialogue fraternel équilibré, sans aucune interruption ni aucune entrave, en ayant droit en plus à une écoute bienveillante. Une discussion de « jumeaux » presque en dehors de toute pression sociale et loin des pesanteurs d'une société traditionnelle et hiérarchisée. On était vraiment libres tous les deux pour la première fois de notre existence et on a continué à l'être notre vie durant, chacun là où il a choisi de vivre. Une correspondance régulière s'était instaurée entre nous depuis cette semaine de bonheur inégalée et nos relations ont trouvé leur vitesse de croisière. Même vivant chacun dans un pays éloigné l'un de l'autre de plusieurs milliers de kilomètres, nous ne nous sommes jamais quittés en pensée depuis lors.

Ces deux dernières années, tu as pris l'habitude de m'écrire plus souvent et de m'appeler régulièrement pour prendre de mes nouvelles. Était-ce ta façon de profiter du temps qui nous échappait pour un dernier bain de fraternité ou une prudence intuitive de ta part que ta grande sagesse t'avait inspirée ?

J'étais loin de penser, à ce moment-là, que même après le départ de l'un de nous deux, il y aurait encore des discussions à soutenir ! Pour mon grand bonheur, de nouveaux et riches débats se sont ouverts d'outre-tombe pendant toute la durée de la rédaction de ce livre.

Tu étais constamment présent dans mes pensées et dans toutes les étapes de mes écritures. Aucune page te concernant n'a été commencée ni finie sans avoir obtenu ton approbation morale.

– Non Khémaïs, ici tu extrapoles et tu interprètes erronément mes pensées.

Et ta voix, dans mon imagination, revenait à la charge à chaque détour de phrase comme pour me guider.

– Un écrivain doit rester fidèle au personnage dont il prétend écrire la biographie. Tu n’as pas droit à l’erreur. Même si ton livre est destiné à la famille, d’autres pourraient le découvrir un jour. Rappelle-toi ce que je t’ai toujours dit : un livre c’est éternel. Il faut que ton lecteur intemporel soit en mesure de capter l’atmosphère de notre époque, l’ambiance de notre famille. Vas-y, petit frère, affine ton texte et refais-moi ce chapitre.

Convaincu par ses remarques judicieuses, je reprenais sans cesse ma plume en pensant au proverbe qui dit « *Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage !* » et lorsque j’estimais avoir respecté tout à fait les conseils de mon grand frère, sa voix revenait encore dans mon imaginaire.

– Khémaïs, revois ton orthographe maintenant, vérifie ta conjugaison et surtout relis Jean-Jacques Rousseau et Socrate pour mieux te pénétrer de leur philosophie. Ne te contente pas de faire appel à tes connaissances scolaires, ta mémoire pourrait te jouer des mauvais tours.

Et c’est ainsi que je me suis retrouvé à l’automne de ma vie dans la même situation que pendant ma jeune adolescence, en train de consulter les livres que Sidi Khouya me recommandait de lire. Les auteurs du siècle des Lumières et beaucoup d’autres sont devenus ou redevenus mes auteurs de chevet.



« Seul est vraiment libre l'homme qui ne possède rien. »

Jules Verne

Non, Sidi Khouya tu n'es pas parti, mais c'est le mouvement de rotation de la Terre qui me donne cette impression. Que puis-je ajouter d'autre que de te demander pardon d'avoir décliné ton offre pour héberger tes livres. C'est vrai, j'ai manqué d'imaginer d'autres solutions. Je ne comprenais pas pourquoi c'était à moi, qui vivais loin, que tu t'adressais pour cela. J'avais complètement oublié que pour toi tes livres étaient tes enfants préférés et tu m'avais choisi comme tuteur pour en prendre soin après toi. Par contre pour tes manuscrits, je t'ai promis que j'en ferai un bon usage si Dieu me prêtait vie et j'ai fait preuve de la discrétion que tu m'avais demandée sur cette question jusqu'à sa réalisation.

– Dois-je les publier un jour ? Je t'avais demandé.

Tu avais éclaté de rire en me disant qu'il fallait un travail d'Hercule pour rassembler ces fragments d'écritures qui n'ont aucune signification, du reste, hormis pour celui qui les a écrits.

– Je suis devenu comme Marc Aurèle, je n’écris plus que pour moi-même et pour ne pas oublier certaines choses ou pour me remonter le moral. C’est insignifiant, n’y songe pas, m’avais-tu dit avant de raccrocher.

J’ignorais tout sur ce souverain philosophe avant que tu m’en aies parlé et je me suis imposé comme objectif de mieux le connaître pour tenter de mieux te comprendre. J’ai découvert ses écrits et lu beaucoup sur lui, au point qu’il est devenu mon philosophe de chevet. J’ai retrouvé des points communs entre vous deux, surtout tes petits bouts de papier qui contiennent aussi des perles. Tes réflexions griffonnées sur ces bouts de feuilles que tu qualifiais « d’insignifiants » traverseront le temps, je te le promets, et tu ne seras pas oublié. Le petit frère fera le nécessaire et tes petits bouts de papier, qui renferment des trésors pour ceux qui connaissent leur valeur, trouveront leur place dans un musée réel, ou à défaut, imaginaire.

Ta vie même est un exemple pour ceux qui connaissent le prix de la liberté. Tu l’as organisée de telle sorte que tu n’as jamais rien eu à devoir à personne dans toutes les circonstances. N’est-ce pas une leçon pour celui qui veut fortifier sa liberté? Tu as refusé de créer des liens avec quiconque pour éviter les contraintes que cela engendre en contrepartie. Tu voulais être toujours en mesure de garder ton libre choix dans tous les actes de la vie. Ce que certains considèrent, à tort, comme étant de l’orgueil ou de l’indifférence, c’était tout simplement un détachement spirituel et une élévation de l’esprit.

Cela seul suffit pour faire connaître ta philosophie de vie au grand nombre.

Tu es parti avec ton grand secret sur ta blessure d’avoir abandonné ta passion d’étudier la médecine pour ne pas désertier le champ de bataille, pour ne pas nous y laisser

seuls. Tu resteras pour nous et à jamais notre grand frère, notre fierté, notre bijou de famille.

Il se fait tard maintenant et je suis toujours face à mon vieux tilleul, en train d'égrener mes souvenirs d'enfance et d'adolescence aux côtés de mon grand frère. Soudain sa voix revient dans mon inconscient et me parvient avec une nostalgie insoutenable.

« Le crépuscule, petit frère, c'est le coucher du soleil au moment où il disparaît derrière l'horizon dans la direction de l'ouest. Mais attention, et retiens bien ce que je vais te dire maintenant. Le soleil ne se couche jamais. Tu m'entends, il ne se couche jamais. C'est plutôt le mouvement de rotation de la Terre qui nous donne cette impression. Le crépuscule, petit frère, c'est donc le moment situé entre la fin du jour et le début de la nuit. »

Lorsque les vagues successives des années auront déferlé à leur cadence interminable et effacé jusqu'à nos prénoms de la mémoire des derniers survivants de ceux qui l'avaient connu, puisse cette trace écrite retenir et garder celui de Othman Gharbi, alias Sidi Khouya, pour sa fratrie, car par son originalité il a mérité largement que la postérité retienne le sien.

Adieu Sidi Khouya.

F I N

OTHMANIYA MUSEUM



Zenir Bon

Zenir Tete

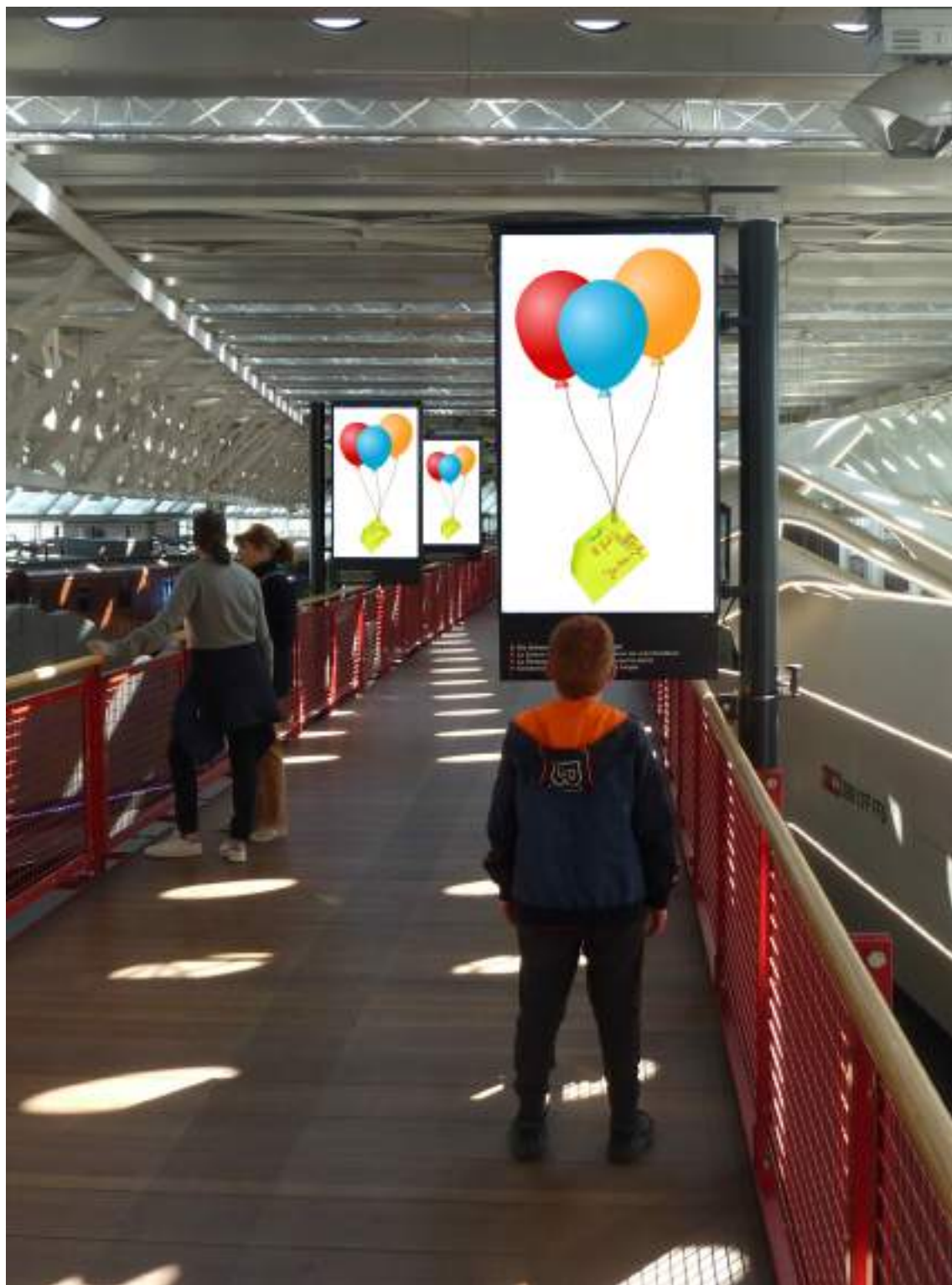
Zenir son rauf

Ete a la hauteur

Ohman Gharbi













Les Causes de l'échec

- Le découragement précoce (avant le 30ème jour)
- La fatigue par manque d'énergie vitale
- Le laisser-aller physique et moral (après 30 jours)
- L'auto-dépression et la dépression
- Le auto-blocaage
- Le doute et le manque de confiance en soi
- Le dépendant et l'éparpillé ont de l'énergie (manque de focalisation)
- L'impact négatif de la critique sur la Sensibilité
- Le manque de foi et la détermination dans les résolutions
- La peur de l'échec et l'impact de l'échec sur la Sensibilité

- Les menes déshélicentriques des Jahona
 - (une fin descendant et une fin descendant)
 - une fin descendant
 - une fin descendant
- Les blancs des nettes ("toutes dans le blanc")
- L'effacement des obstacles naturels ou artificiels → franchise ("DiPr")
- Pour chaque intéressé à figurer : Ressort à l'ind
 - Tout les conditions de succès



* Relaxation

Permanente

pour décompenser

L'objectif de Carrière

- Ralentir et Focaliser
- Résister son rythme
- Préserver la Silence

Patience, Patience
Patience dans l'angoisse
chasse l'angoisse de la patience
et la chance
d'un fruit mûre.

• Attitude d'équilibre:

La calme sourient
et détente à une bonne santé mentale.

- Endurer les épreuves avec patience et
après patience et endurance.

Calme, calme
Reste calme
Connais le fait si une pause
fortest la profusion

"Quand le monde dort, la force se réveille"

* In cas d'urgence, action:

• Marche	• Silence
• Repose	• Distraction
• Eau	• Respiration
	• Action

- Ne jamais fatiguer
- Ne jamais s'effondrer
- Marcher en charge les situations difficiles
- Soutien de la Prière et du Corps.

H

Le Mouvement de la Vie

- Je marche beaucoup
- Je marche beaucoup, "Pendant l'attente"
- Je fais de l'exercice "quotidien"
- Son: B'hahh
Hahh
- Soins des.

Le mouvement et l'organisation ont des deux conditions "une Que Non" de la parole du Song.

Le mouvement de l'activité créative, posture de méditation des adultes, postures qui sont en contact et dirigées la vie qui conduit les corps. C'est pourquoi l'attention sur l'attention, sans lequel tout est profane.

(+ de 1000)

• Quand le Tonus baisse, apparaissent les rhumatismes et les allergies, entre autres..

Ordre

- Je mets de l'ordre dans mes
- fais planquette ^{logis, tirés} _{révisés}
- Je mets de l'ordre dans mon
bureau : à faire
- Commencer à l'ordre une demi-
heure à une heure par jour

Perfectionnement

■ Je cherche à me perfectionner
dans ce qui m'est utile dans
mon travail ou dans mon
développement

= Technique

= Langue

= Informatique

15 à 20%
Facile de
valoriser

Estime de soi

Je fais tout pour le
bien

Je suis une personne de bonne volonté
qui, malgré les difficultés
que je suis en droit de m'attendre
à ses faits et gestes et à être content
de moi-même et de mes actions.

* Les 4 étapes de l'acte volontaire réfléchi

Présenter

- Bien poser le problème

Réfléchir

- Examiner la situation

en utilisant les

7 deg pour mieux

raisonner (voir p. 60)

c'est la délibération

Choisir
et décider

- Se décider (Décision)
- Exécuter la décision

⊙ Le bon sens - c'est à dire le jugement
juste - apparaît dans la résolution
prudente et des questions juridiques
et des problèmes et débats plus ou moins
graves qui jalonnent toute vie. D.G.

pour la bonne réussite et la paix de vivre, les 7 degrés (voir p. 60)

Les 7 priorités

1. Lutter contre l'asthénie fonctionnelle
(vit. C)
2. Lutter contre le vieillissement
 - Calcium + phosphore + vit. D
 - Protéines (Amino) - Sélénium
 - Vit. E, C, Zinc, Sélénium
 - Coenzyme Q10
3. Protéger le système de défense
 - vit. A
 - vit. B et C (boire d'orange)
4. Vivre dans la relaxation permanente
(detente) et la calme (pas de
- tension de nerfs) → vit. B.
5. Boire tous les jours les 3 milieux
6. Fortifier l'énergie, la Volonté et
la Persévérance pour:
7. Réaliser ses projets (la balle et le ballon)
 - Se réaliser
 - S'accomplir



Concordance de la 1e
et de la 2e personne du singulier

1. Impersonnalité et impersonalité
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action

2. La 1e personne du singulier
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action

3. Impersonnalité et impersonalité
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action

4. La 1e personne du singulier
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action

5. Impersonnalité et impersonalité
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action

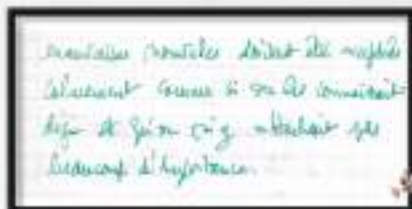
6. La 1e personne du singulier
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action

7. Impersonnalité et impersonalité
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action
 - Impersonnalité : l'absence de l'agent de l'action

8. La 1e personne du singulier
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action
 - La 1e personne du singulier : l'agent de l'action











Le Contrôle des Gestes

Tout commence par les gestes

Se tenir droitement, debout et assis

La technique du Contrôle des Gestes donne une possibilité de relaxation permanente et permet à tout moment de relaxer et contrôler son activité en devenant maître de l'énergie dépensée.

Savoir que l'on fait tel geste, que l'on prend tel objet, que le bras se déplace que l'on marche ou que l'on se couche... que l'on tient un billet du receveur du bus etc...

Bref il faut arriver à sentir parfaitement le mouvement musculaire des bras et des jambes.

On commence les gestes pendant une certaine durée : 15', 30', 45' puis une heure...

Cela permet d'intégrer sa corporalité.

- 1^{er} Conseil : Lorsque je suis seul, j'étire le maximum mes gestes au maximum (comme au cinéma ralenti).

Il s'agit de sentir le rythme de son geste que l'on puisse arrêter sans s'agiter, ou tremblotant.

Le second de cette technique est évidemment de réaliser avec conscience en toutes circonstances que l'on est conscient de ses gestes.

- 2^e Conseil : Avec les autres, prendre son temps même si son temps doit être de donner son avis ou sa réponse ne doit pas gêner (c'est-à-dire l'impolitesse).

* "La pensée qui s'élève du concret à l'abstrait
ne s'éloigne pas de la vérité mais s'en rapproche.
Et toute les abstractions scientifiques sérieuses
réflètent la nature avec davantage de profondeur".

* Le philosophe n'accepte rien sans preuve.
Il n'approuve jamais les affirmations erronées.
Il trace des limites entre :

- Le vrai & évident
- Le vrai & probable
- Le vrai & douteux

Le Contrôle de la Pensée

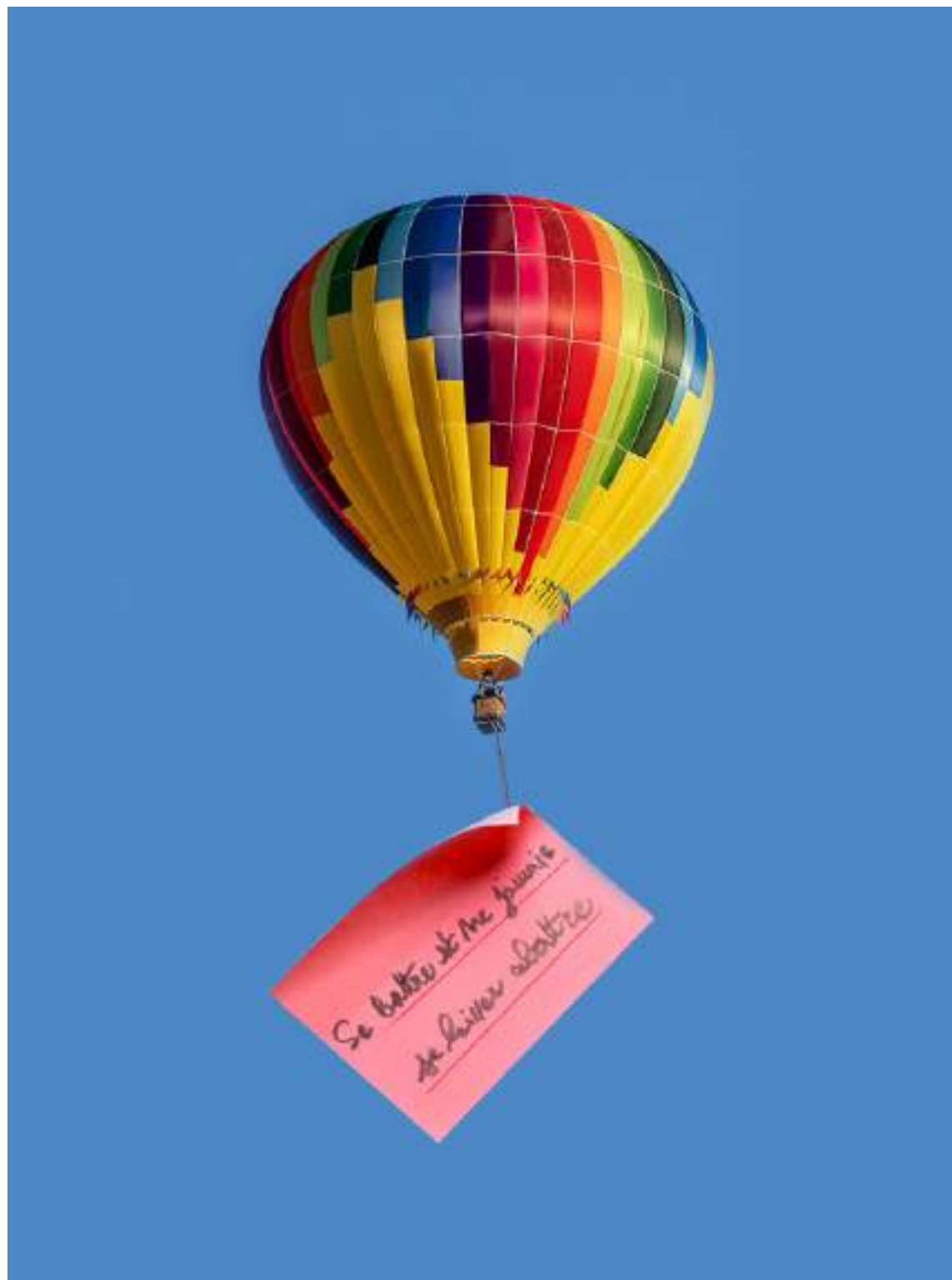
Concentration - Changement ("distraction")
avec changement d'attitude
(Gurdjieff - Ouspensky)

Effacement - Raréfaction.

Organisation du Développement Personnel (Last Aves)

	Le Négatif	Efforts à faire	Le Positif (Bessier)
1 *	- Manque d'usage Titulo (4 Fiches avant) Tout + Antidote	• Mouvement + C.E. • <u>Discipline</u> • <u>Régularité</u> : ± Pile ± Tension ± Repas	<u>Site Sursif</u>
2 *	- Manque de Volonté + Absence	• Exercices - Chaque jour : 1 heure - 100% Volontaire - Positif : 100% Volontaire	<u>Volonté d'effort et de discipline</u>
3 *	- Manque de connaissance	<u>Positif = apprendre</u>	<u>Connaissances, attitudes, habiletés</u>
4 *	- Manque de réalisation	<u>Réaliser</u>	<u>REALISER</u> (le projet) + Planifier
5 *	- Manque d'organisation	<u>Organiser</u> : - Temps - Budget - Moyens - Ressources - <u>Informations</u>	<u>ORGANISER</u>
6 *	- Manque d'auto-évaluation	<u>Auto-évaluation</u> (la méthode) + <u>Auto-évaluation</u>	• Soigner la présentation • Surveiller la parole
7 *	- Les 3 significations - <u>Intégration</u> - <u>Amélioration</u> - <u>Perfectionnement</u> (à l'école : 4) (à l'université : 3) (à l'entreprise : 2) (à la maison : 1)	<u>Relaxation</u> (à l'école : 4) (à l'université : 3) (à l'entreprise : 2) (à la maison : 1)	<u>Sécurité</u> Calme - Silence - Calm - 3) (à l'entreprise : 2) (à la maison : 1)

Organisation des Temps "Corpe-Eine"			
A) MATIN (Rythme Soutenu)			
N°	Heure	Action	Objectifs et Moyens
1	5h30	Levee Yoga	Alimentation de l'organisme
2		• Boire Eau + C • Organisation du • Préparation / Toilette • Habillemeant	Réveiller l'organisme Circulation et muscles
3	7h		* Rechercher "le rythme du matin" (Météo, organes, physiologie, humeur) Planifier après
4	7h15	Déjeuner (6-6-6)	
5	7h30	Déjeuner pour le bureau = froid	E + C + Sérum Météo, journal Ambiance, Rendant
6	8h - 12h	Exercices (Piscine 10-20)	Individuel
7	12h - 12h45	Lecture + Amélioration	R.C.
B) Après-midi et Soirée (Rythme Relâché)			
8	12h45	Retour à froid à l'unisson	} Mouvement
9	13h15	Mo' de repos	
10	13h30	Déjeuner (froid)	} Mouvement
11	14h15	Sieste	
12	15h	Retour Car Bureau	} Mouvement
13	15h15 - 17h15	• Lecture • Conférences • Documentation • Organisation	
14	18h - 18h30	Marche	} Mouvement
15	18h30	Douche / Repos	
16	19h - 19h30	Relaxation / Repos	} Mouvement
17	19h45	Dîner (froid)	
18	20h	Coucher	R.C.







Je ne disais pas que
par son humilité, mais
que la science qui traite de
la vie, c'est la science
de la vie.

J'ai vu en peu de temps
plus de choses et plus de choses
d'humain.

La religion.

"Rien ne peut à peine que
l'homme" (II, 13)

Le premier refuse le devoir.

"Le premier refuse le devoir. J'ai
vu."

"Le premier refuse le devoir. J'ai
vu." (II, 13)

Le premier refuse le devoir. J'ai
vu. Le premier refuse le devoir. J'ai
vu. Le premier refuse le devoir. J'ai
vu.

"Le premier refuse le devoir. J'ai
vu. Le premier refuse le devoir. J'ai
vu."

"Le premier refuse le devoir. J'ai
vu. Le premier refuse le devoir. J'ai
vu."









*Il a pris soin
des livres.*

*Les livres
prendront
soin de sa
mémoire*

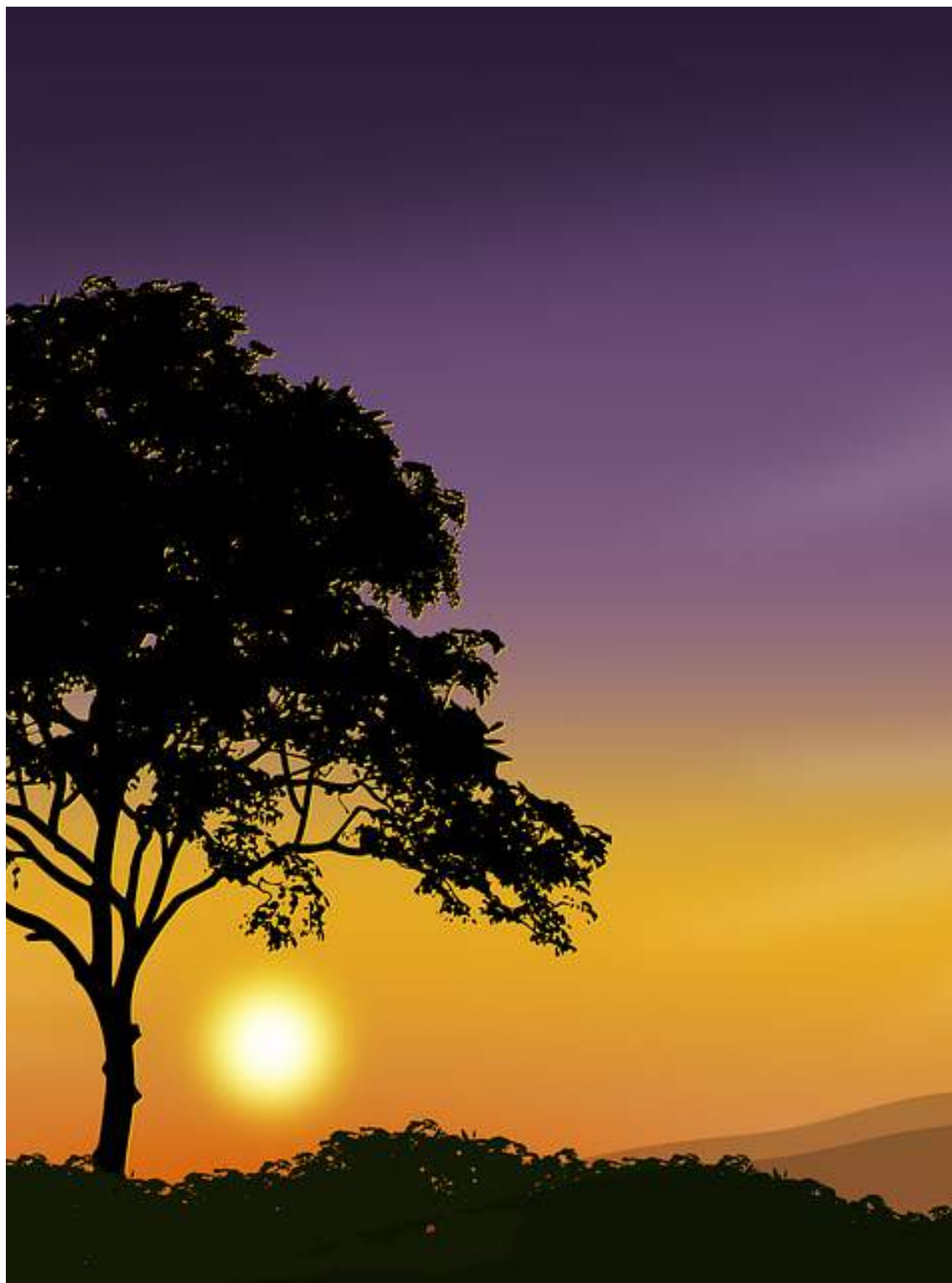
Othman Gharbi







Médaille de l'Ordre de la République



Derniers SMS

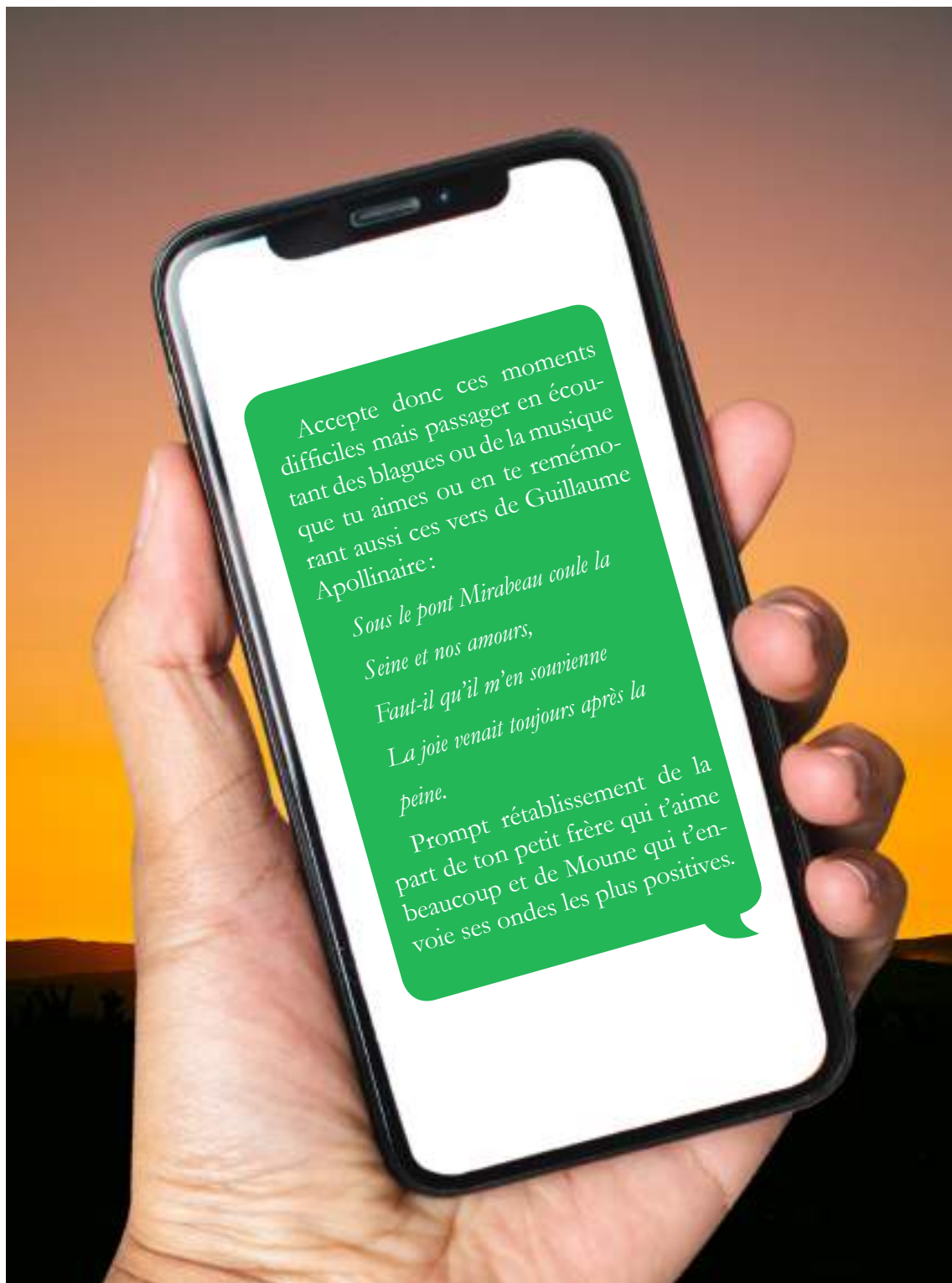




Cher Sidi Khouya

Quelques lignes pour te soutenir dans cette étape, hélas courante, à notre âge. Je t'envoie toutes mes forces pour t'aider à la surmonter. Il y a deux ans j'ai traversé une situation similaire. Grâce à la médecine et aux visites familiales mon moral s'est fortifié et je suis parvenu à surmonter bien d'obstacles. Pas tous car l'âge est là mais le plus difficile est derrière moi en attendant la prochaine épreuve.

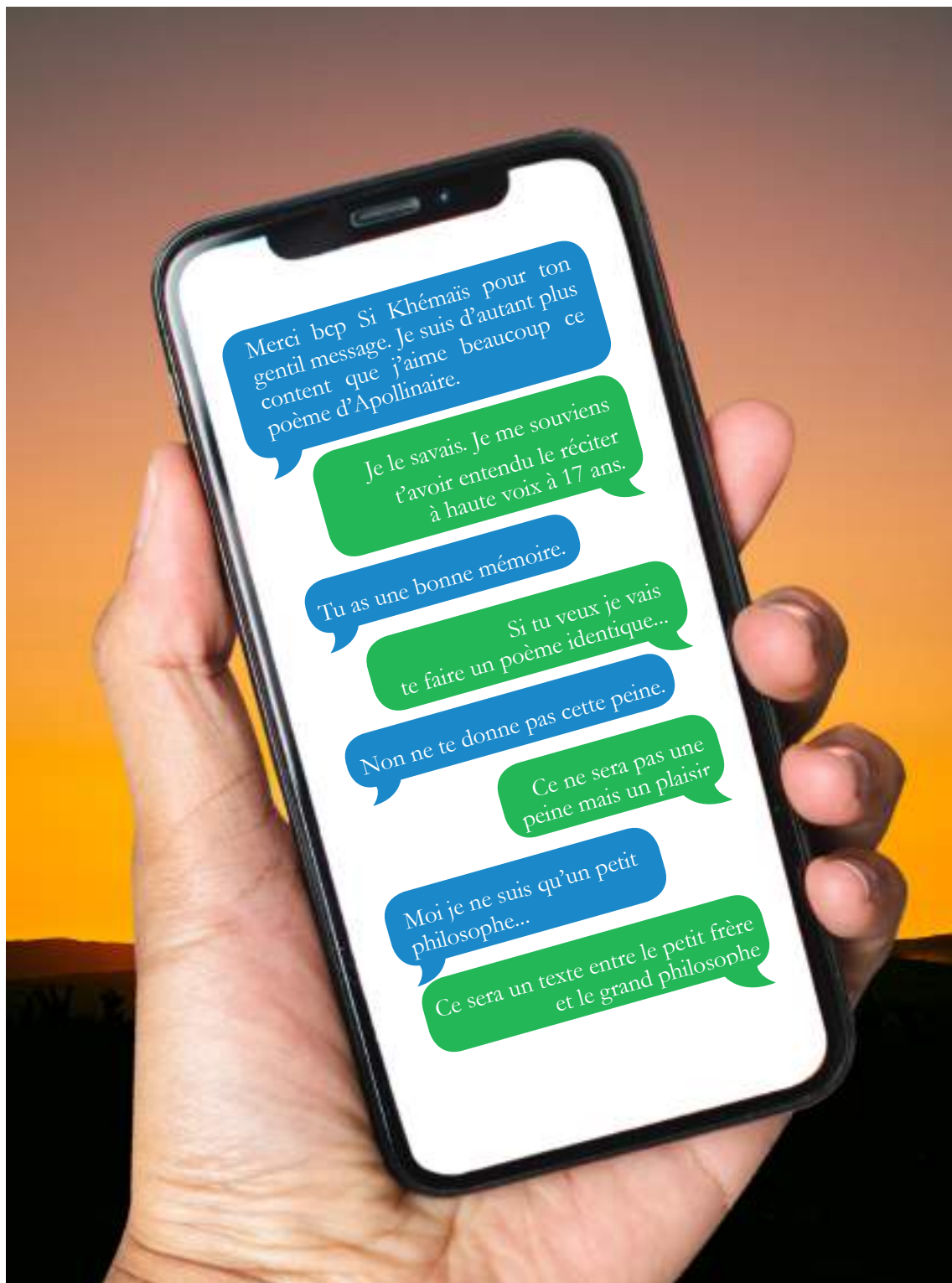
Dans la vie, cher Sidi Khouya, il y a des moments de douleurs et de soulagement, de joie et de tristesse, de fragilité et de force et nous devons tous les accepter sachant qu'ils seront toujours temporaires. Rien ne sera durable ni permanent, la maladie comme la jeunesse, la souffrance comme le soulagement.



Accepte donc ces moments
difficiles mais passager en écou-
tant des blagues ou de la musique
que tu aimes ou en te remémo-
rant aussi ces vers de Guillaume
Apollinaire :

*Sous le pont Mirabeau coule la
Seine et nos amours,
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la
peine.*

Prompt rétablissement de la
part de ton petit frère qui t'aime
beaucoup et de Moune qui t'en-
voie ses ondes les plus positives.



Merci bcp Si Khémaïs pour ton gentil message. Je suis d'autant plus content que j'aime beaucoup ce poème d'Apollinaire.

Je le savais. Je me souviens t'avoir entendu le réciter à haute voix à 17 ans.

Tu as une bonne mémoire.

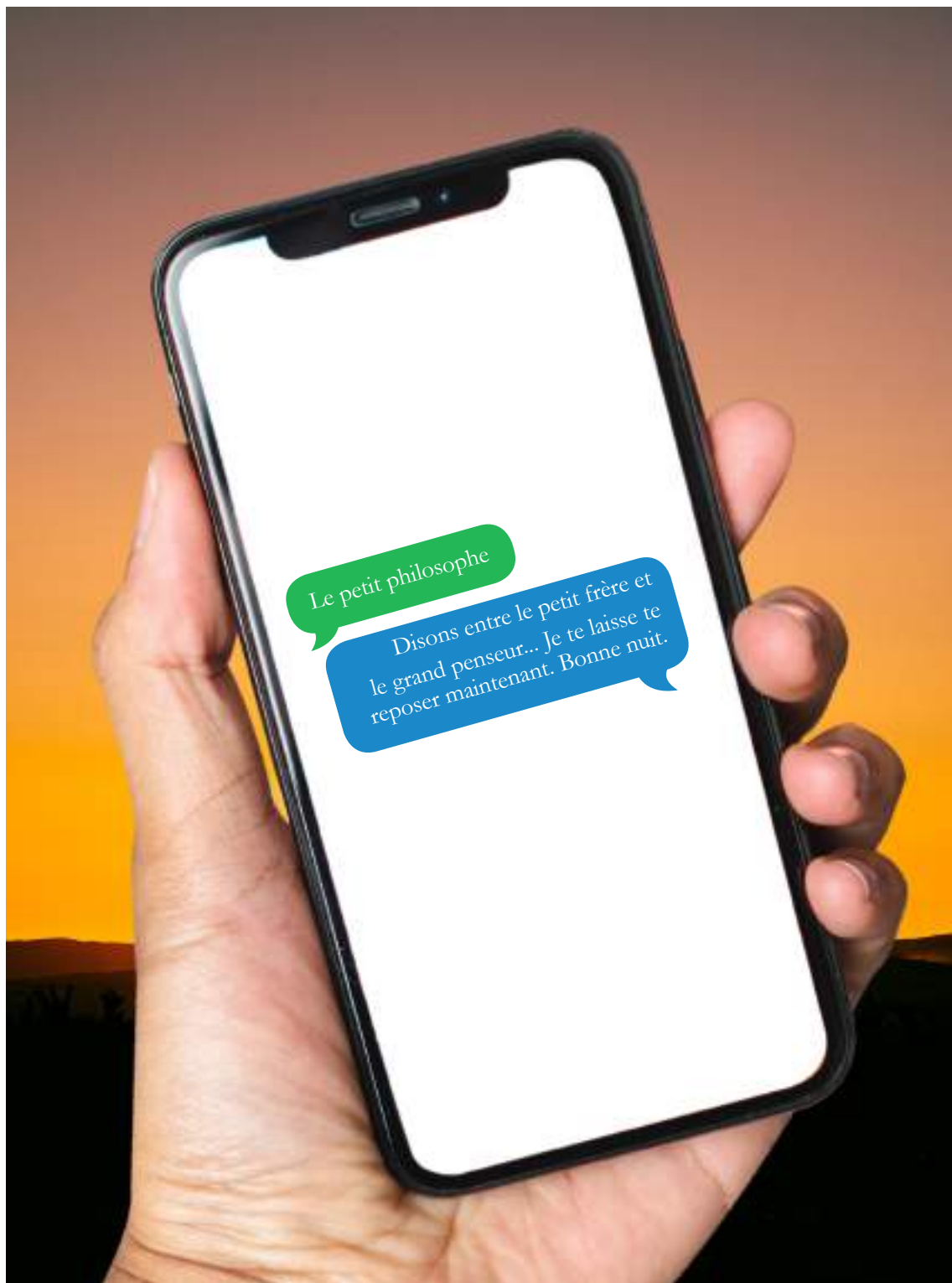
Si tu veux je vais te faire un poème identique...

Non ne te donne pas cette peine.

Ce ne sera pas une peine mais un plaisir

Moi je ne suis qu'un petit philosophe...

Ce sera un texte entre le petit frère et le grand philosophe





Bonjour Sidi Khouya
Je te souhaite un prompt
rétablissement. Pour t'y aider
la prise en charge de ton sé-
jour en clinique sera assurée
par tes frères et sœurs jusqu'à
ta sortie que tu détermineras
toi-même en accord avec tes
médecins. Il n'y a pas de limite
à notre amour pour toi ni à
notre lien fraternel qui restera
indestructible.
Bonne nuit.
Ton petit frère Khemais.



A chaque jour suffit sa peine
Sur les bords d'un ruisseau je vois une plaine
et des troubadours
et au rythme de la valse de Vienne
la santé danse pour fêter ton retour
Il faut Sidi Khouya que tu le retiennes
La joie viendra toujours après la peine

En quelques jours la joie sera tienne
et pour toujours
et la douleur passagère ou quotidienne
finira par s'en aller et faire demi-tour
Il faut Sidi Khouya que tu le retiennes
La joie viendra toujours après la peine

Sans aucun regret tu quitteras Avicenne
et ses alentours
et que reviennent que reviennent
les beaux jours
Il faut Sidi Khouya que tu le retiennes
La joie viendra toujours après la peine

Sous un soleil radieux coule une fontaine
qu'on savoure
buvons buvons à ta santé et à la mienne
et que reviennent que reviennent
les beaux jours
Il faut Sidi Khouya que tu le retiennes
La joie viendra toujours après la peine

Cher Sidi Khouya

On me donne de tes nouvelles et je sais que tu as des hauts et des bas. C'est souvent le cas dans toutes les maladies. Mais tu t'en sortiras Inch'Allah. Nous sommes tous confiants en toi car tu restes notre fierté familiale comme tu l'as toujours été pour nos parents. Pour moi tu m'as servi souvent d'exemple. Je ne sais pas si tu souviens quand tu m'as rendu visite à Bruxelles en 1966? Tu étais en mission à Strasbourg pour le ministère des finances et tu as obtenu de ta hiérarchie l'autorisation de faire un petit crochet par Bruxelles pour rendre visite à un jeune frère qui a démissionné et parti sur un coup de tête.



On avait passé une semaine ensemble et au cours de nos adieux sur le quai de la gare où je t'accompagnais pour rentrer à Tunis via Paris, tu m'as donné ce conseil « Sois fort et tu surmonteras les obstacles de la vie ». Aujourd'hui à mon tour je te dis « Sois fort et tu surmonteras les obstacles de la maladie ». Bon courage grand frère. On est tous derrière toi, autour de toi, avec toi et toujours fiers de toi comme lorsqu'on était petits dans notre maison de la Rue Sidi Essourdou.

Tu vois malgré 70 ans passés tu es toujours Notre Sidi Khouya et tu le resteras à jamais. Sois convaincu la joie viendras toujours après la peine.

Ton petit frère Khémaïs.



Sidi Khouya

Tu guériras de cette pneumonie parce que tu es né sous une bonne étoile et que je t'envoie des millions d'ondes positives.

Tu gagneras toutes les batailles contre toutes les maladies parce que tu es bien entouré et les antibiotiques ont depuis longtemps prouvé leur efficacité.

Tiens bon la barre et en avant toutes. Garde toujours le moral en toutes circonstances.

Bonne nuit.

























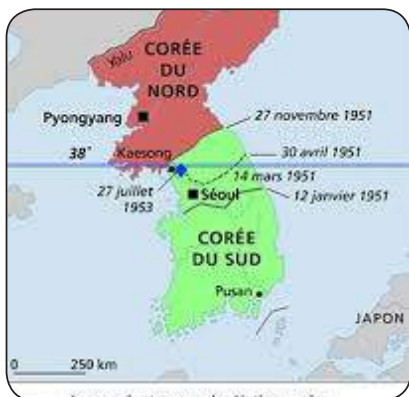


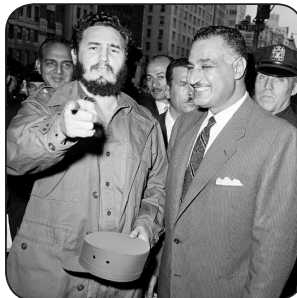
Lorsque j'afflaidis
 le chef de l'Etat,
 50% de mes afflaidis-
 -sements s'afflaidissent
 au chef et 50% à l'Etat,
 pour la bonne raison
 qu'à ce jour je n'ai
 jamais vu l'Etat
 en chair et en os.
 Son...
 Okouma Gbarchi



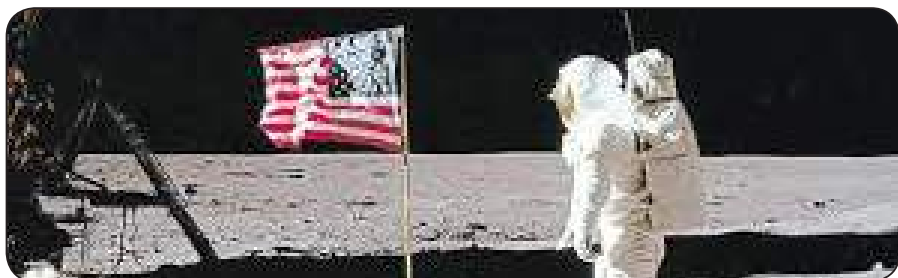
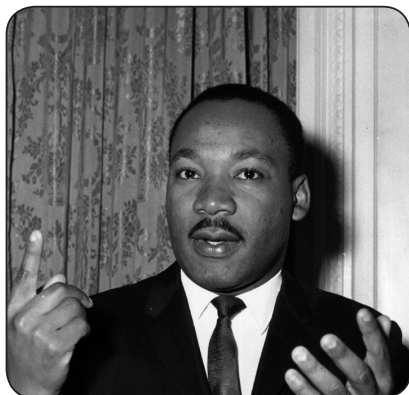




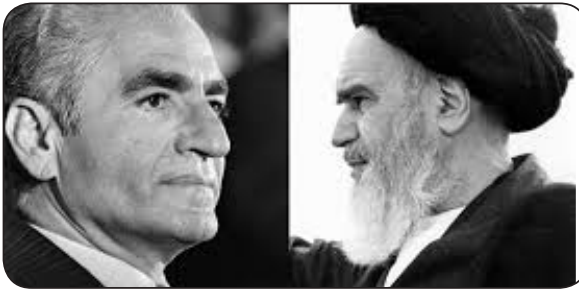












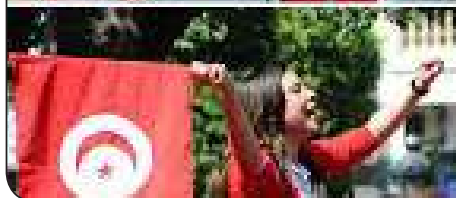


جانڤير
جمادى الثاني
الجمعة
VENDREDI
14
Sefar

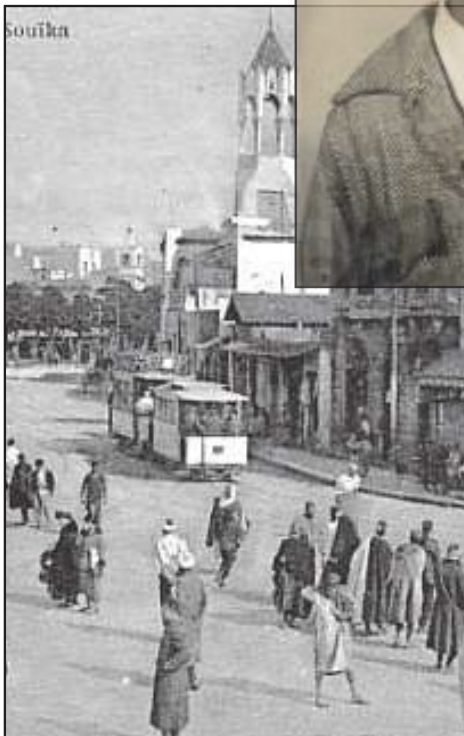
31	3	10	17	24	26	10	12	8
4	11	18	25	27	20	13	9	
5	12	19	26	28	21	14	7	
6	13	20	27	29	22	15	6	
7	14	21	28	30	23	16	5	
1	6	10	22	29	24	17	18	
2	8	16	23	30	25	18	11	

تاريخ الفلكي للسنين من سنة الفمسة

البلد	البحر	الطريق	الشمس	القمر	المغرب	الهند
البحر	6.00	7.31	12.35	18.05	17.27	16.57
البحر	6.58	7.24	12.33	15.03	17.30	16.57
البحر	6.50	7.28	12.40	15.17	17.41	16.00



























ARMÉE TUNISIENNE

5.100 - 3-05 - N° 120 -

Administration Centrale

RÉGENCE DE TUNIS

Commission de tirage au sort

CERTIFICAT DE RÉFORME

PROTECTORAT FRANÇAIS

Contingent de 1930

Le nommé Belgouni Mohamed le 15 Mars 1930

Caidat de Bey

inscrit sur les Registres de recrutement le 1920 Né le présumé en 1909

exerçant la profession de Marchand

Intervenant aux Travaux

ENGAGEMENT (1)

Taille 1m 66

Réformé le 2 Mars 1930

pour (2) Maladie des reins

et libéré de toute obligation militaire et n'aura plus à se présenter devant les

A Bey

le 2 Mars 1930

LE MÉDECIN MILITAIRE,

L'OFFICIER DÉLÉGUÉ,

حصّة عام • شهادة السقوط • لجنة التبريل

فان السمي

من مشيخة

الضنة

الذي الزاد في

المقيد للفان حصّة عام

لاجل مرضه

قد اقتضى النظر بسقوطه في

وجلبه فانه اعفى من كل لوزوم عسكريه

شهادة

وكتب في

(1) Préciser également notamment ou ce qui touche

les marques particulières caractéristiques, etc.

(2) Diagnostic de l'infirmité ou de maladie ayant entraîné

la réforme.



Les origines des Gharbi

Clans et tribus en Tunisie (selon les archives de l'Institut de Carthage)

Les tribus d'Al Ghraba et de Fatnassa

Installés au nord-est de la région de Bêjà, les Ghrabas et les Fatnassa ne constituent pas une tribu au vrai sens du mot mais plutôt un groupement de sous-clans aux origines différentes. Sous le nom de Ghraba (c'est-à-dire les gens de l'ouest) s'insèrent différents groupes d'origine algérienne : les Béni Ahmed, les Béni Omrane, les Béni Foural, les Béni Gaïed et les Béni Guetil. Cette émigration collective a eu lieu sans doute en 1514, à la suite du pillage des installations génoises par les corsaires Baba Arudj (Barberousse). Grands travailleurs, durs, très attachés à la terre, les Ghrabas semblent être d'origine Kabyle évidente.



Quand aux Fatnassa, ils seraient issus de la tribu Al Hammamna leur arrière grand père dénommé Khenfir Hadbili aurait quitté le pays du Djérid au XIII^e siècle où il avait pris la tête de l'une des tribus accompagné d'une suite nombreuse pour s'installer au nord de la régence. Jadis très puissante cette tribu n'est pourvue aujourd'hui que de moyen limité, autour des descendants de Khenfir et ses compagnons, nombre de tribus étrangères ont élu domicile. Les ghraba et les fatnassa étaient toujours unis dans le meilleur et dans le pire. Alliés de Nefza, ils ont participé à tous les conflits locaux. Cependant, en 1881 leur position a été marquée par une soumission totale. Ils étaient à la fois cultivateurs et bergers. (Source : la revue tunisienne n° 7).

Une autre catégorie de gens bien pourvus en terre était constituée par les notaires, les cheikhs aussi, qui faisaient labourer annuellement une à 2 méchias (mechtas) mais le cheikh Rhaïem, chef des cheikhs des Bejaouas (1) disposait à lui seul de 12 méchias (120 ha).

Les plus grands « possesseurs » de terre étaient les grands dignitaires de la cour beylicale : Le grand Vizir Mustapha Khaznadar détenait la plus grande partie du henchir « kaffala », le chambellan Osman El Mamelouk possédait avec le Spahi Saad de l'Oudjak de Tunis le henchir « Aïchou-na » dont il n'a été labouré en 1856 qu'une trentaine d'hectares. Le ministre et célèbre chroniqueur Ahmed Ibn Abi Dhiyf était copropriétaire avec le notaire Hmida Jaït et le tunisois Ahmed El Ouakdi du henchir « El Ksir » dont ils avaient fait labourer en 1856, 65 ha, il possédait aussi avec le Mufti Ali Derouiche une partie du henchir « El Mzoughi » dont il avait fait labourer, en cette année, 3 méchias 1/4 soit 32,25 ha environ (2).

Le Caïd de la maison du Bey (Aïssa Gaïd Eddar) était propriétaire d'une fraction importante du henchir « Kef Gherab », dans le Haut-Joumine. Les membres des catégories élevées de la hiérarchie religieuse, étaient, eux aussi, bien pourvus en terre. Nous venons de citer le mufti Ali Derouiche, mais il y avait aussi Mohamed Bettaïeb, Cadbi de Mateur, un cadhi de Tunis de la

famille des Ben Slama, et surtout le Cadhi Mohamed Belkhodja dont la famille était une pépinière de cheikhs de haut grade et de moudères à la Grande Mosquée de la Zitouna. La superficie des terres possédées par les cadhis, muphtis, cheikh El Aslam, et les Zaouias (Zaouias El Boukria en particulier dans la région de Mateur) est considérable. Il est malheureusement impossible d'en déterminer exactement l'importance car les registres d'Achour nous donnent seulement le nombre de mechtas annuellement labourées dans tel ou tel henchir pour le compte de l'apanagé. Mais ces terres emblavées ne constituaient qu'une infinie partie des biens fonciers appartenant à ces hauts représentants de la classe « religieuse », la plus grande partie des henchirs restant chaque année en friche ou en jachère.

Outre les Belkhodja, les registres d'Achour de l'Outan Mateur consignent les noms des Abdessattar, Mahrzi, Chérif, Sattari, Béhi (de la Zaouia du même nom) etc., tous membres de cette classe que la sollicitude des beys successifs ou la descendance d'un fondateur de Zaouia a largement pourvue en terres.

Un certain nombre de henchirs de Mateur appartenaient aussi à des familles tunisoises d'artisans : artisans de la chéchia surtout comme les Lakhouas qui possèdent tout le henchir « Numira Lakhoua », les Mestiri apparentés aux beys aussi, des commerçants et des bourgeois, propriétaires d'origine andalouse comme les Kastalli, les Balma, les Khatteh, les Khalsi, les Khanchar, les Ghariani etc., tous résidants à Tunis et y menant une vie très aisée, parmi une domesticité et une clientèle nombreuses (3).

1 - Les Béjaouas sont une population constituée, à la veille du protectorat de 11 fractions qui seraient venues de la région de Bougie, il y a environ 500 ans. Appelés aussi Gheraba, à cause de leur pays d'origine, situé à l'ouest de la Tunisie, ils avaient la réputation de « baroudeurs ».

Ils avaient beaucoup de poudre et de plomb disait d'eux, Mohamed Essegghir ben Youssef, et ils étaient persuadés que tout le pays devait leur obéir et ils commettaient autour d'eux des injustices et des pillages. (Mechra El Melki page 430).

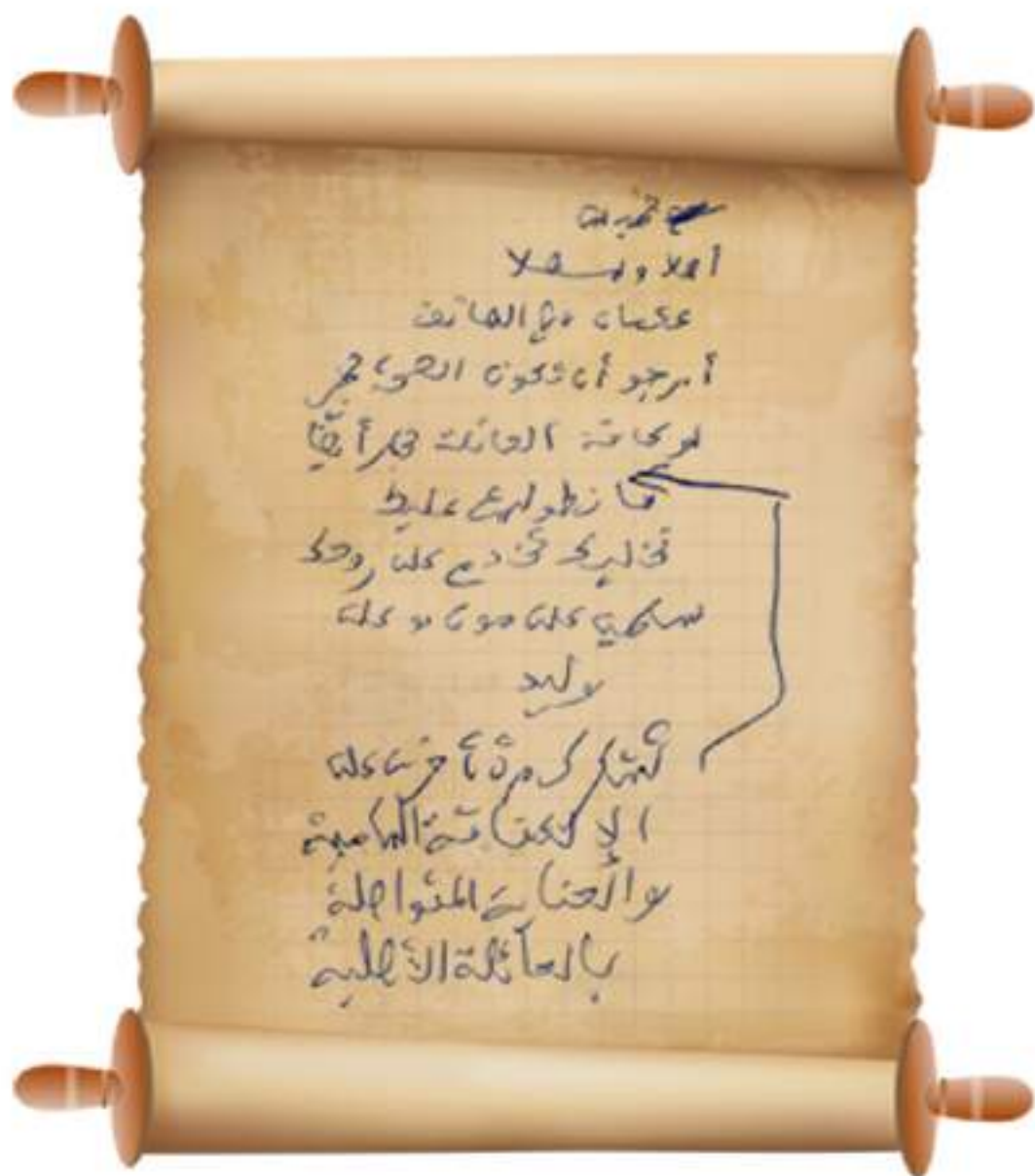
Les beys utilisèrent leur ardeur belliqueuse en incorporant un grand nombre d'entre eux dans le régiment des « Zouaouas » ou contingent « Kabyle ». Mais vers 1860 les bejaouas étaient devenus des agriculteurs pacifiques.

(2) Le chancelier Ahmed B. Ali Dhiyf possédait aussi un henchir dans la région de Siliana qui a été concédé à son grand-père par Hamouda Pacha El Mouradi.

(3) Toutes ces familles avaient de grandes demeures dans le faubourg Sud (Bab Souika) ou Nord (Bab Djedid) de Tunis, ou leurs annexes : Bab Lakouas (Porte des Arcades) où résident les Abdessattar et les Bhri, quartier Halfaouine : Mestiri et Béhi, ce qui s'explique par l'origine relativement récente de leur fortune, postérieure à celles des vieilles familles résidant dans le noyau primitif de la ville « El Médina ».

La branche des Gharbi issue des Gheraba puise ses racines dans la région de Bougie.

Mise à jour par Khémaïs GHARBI - le 9 avril 2018.





*Adieu
Sidi Khouya*



REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement mon épouse Moune Chantaine pour la patience dont elle a fait preuve tout le long de la rédaction de cet ouvrage; mes enfants Hédi, Sonia, Karim et Walid ainsi que mes petits enfants Arthur et Alexandre, privés de leur père et grand père durant les jours d'inspiration et d'écriture.

Mes remerciements vont aussi aux autres membres de la fratrie à savoir Mohamed, Jamila et Latifa pour les photos qu'ils m'ont fait parvenir et leurs encouragements de me voir prendre la plume pour tenter de sauver de l'oubli un des piliers de notre grande famille.

Une reconnaissance spéciale est adressée à Madame Julie Montenot pour la correction orthographique du manuscrit sans oublier Sara Million, Laura de Lucia, Hassen Bakiri pour le volet graphique de ce livre et mon irremplaçable conseiller et ami Jean Luc Denbroeder qui ne m'a jamais privé de ses précieux conseils infographiques.

La plus grande des reconnaissances est réservée à celui qui a corrigé à l'aube de mon adolescence mes premières rédactions d'écolier et aujourd'hui, à l'automne de ma vie, m'a inspiré l'idée de l'écriture du présent ouvrage par le « Post-it » qu'il a laissé traîner sur son écritoire indiquant involontairement la mission qui restait à accomplir par l'un des deux « exilés de la liberté » pour la préservation de la mémoire de l'autre, le plus grand, l'inégalable et l'inoubliable Sidi Khouya : Si Othman, fils de Belgacem Ben Omar Ben Othman El Gharbi, mon frère aîné.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Chapitre I.....	13
Chapitre II.....	19
Chapitre III	31
Chapitre IV	37
Chapitre V	45
Chapitre VI	51
Chapitre VII.....	61
Chapitre VIII.....	73
Chapitre IX	81
Chapitre X.....	97
Chapitre XI	109
Chapitre XII.....	121
Chapitre XIII.....	133
Chapitre XIV	147
Chapitre XV.....	163
Postface.....	169
Othmaniya Museum	193
Croire en soi même.....	199
Derniers messages.....	239
Hommage à Sidi Khouya.....	250
Son époque.....	263
Sa famille	275
Origine des Gharbi	290

Cet ouvrage a été réalisé par
Les éditions Mémoires d'Hommes - Bruxelles
au mois d'octobre 2019

Imprimé par Onlineprinters